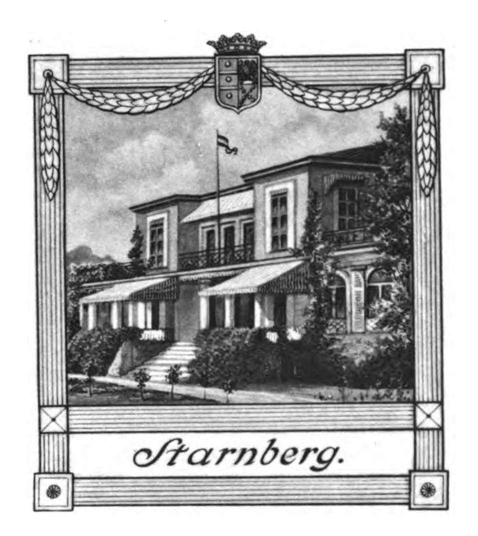


AMALTHEA VERLAG






Starnberg.



PRINCESSE
PAULINE DE METTERNICH-SÁNDOR

ÉCLAIRS DU PASSÉ

(1859—1870)

AMALTHEA-VERLAG
ZURICH · LEIPZICK · VIENNE

1922

PRÉFACE

Ce que l'on a rendu à la terre le 3 octobre 1921 par la paix et le recueillement d'une douce après-midi d'automne, c'était l'enveloppe mortelle d'une âme pure et charmante, tendre et fière, servie par les sens les plus fins et l'intelligence la plus vaste. Âme d'artiste infiniment impressionable, âme de femme infiniment noble, qui avait à fleur de lèvres le sourire railleur de l'ironie et dans son cœur généreux un profond réservoir de force morale, d'énergie et de pitié.

* * *

La plupart des gens ne virent dans la princesse Pauline de Metternich-Sándor que la très grande dame, puissante et illustre, en même temps que la femme du monde, représentative et brillante, dont la fougue et la fantaisie tout à fait prodigieuses s'imposaient comme une loi, en France, en Autriche, partout où ce génie de la conversation et de l'organisation fit jaillir ses dons et son imagination comme une fusée aveuglante.

Ç'a été d'abord même pour ce Paris si rétif aux admirations et qui est en avance sous tous les rapports sur le reste du monde, une espèce d'épanouissement rapide et vertigineux. L'atmosphère de cette ville unique, qui est un abrégé du monde entier, développe et pousse à l'aigu toutes les facultés d'une individualité. L'ambassadrice d'Autriche y était devenue „plus Parisienne que

la Rue Richelieu". On l'aimait, on l'admirait, on l'enviait, on tâchait de copier ses toilettes et ses bonsmots, que l'on colportait partout. Cette femme si abondante en trouvailles était elle-même une trouvaille pour la Cour fastueuse du Second Empire. La princesse de Metternich jouait le premier rôle dans une société qui, pendant quinze ans, tenait le devant de la scène la plus éblouissante d'Europe. Et en Autriche, dans son pays natal, la princesse de Metternich gardait un prestige unique dans toutes les questions de l'art, de la vie mondaine et de la charité en grand style, un prestige que l'on pourrait nommer presque un prestige austro-hongrois et dont le pays entier aimait à se parer comme d'une grandeur et d'une tradition nationales. Son salon était le point de départ, l'appui et la consécration de toutes les idées, de toutes les initiatives — sauf les idées et les initiatives politiques. Cet esprit supérieur d'une envergure si puissante, cette épouse d'un ambassadeur et petite-fille du chancelier Metternich avait en horreur tout ce qui sentait la politique. Elle n'appartenait à aucun parti et c'est précisément pour cette raison que tous les partis lui appartenaient. Je me rappelle l'avoir entendu dire une fois: „Je suis une patriote ardente, mais je déteste la politique." Ne voulant rien savoir, et au surplus, d'une discrétion et d'une loyauté légendaires, elle était dans tous les secrets politiques. À force de se refuser à toute influence sur la politique elle était devenue la femme la

plus influente, qui réunit dans ses mains tous les fils, — sans les nouer toutefois en la moindre intrigue.

* * *

Mais comme je viens de le dire: cette femme en vue, resplendissante de succès et d'autorité, cette célébrité fêtée, adorée et qui jouissait d'une popularité immense n'était véritablement connue que par très peu de personnes. Tous les actes, toutes les entreprises, toutes les phases de son existence étaient suivies avec une attention extrême et publique. Mais le chef-d'œuvre de la princesse de Metternich — chef-d'œuvre qui ne se révéla que dans l'intimité et dans sa correspondance — étaient une foi et une bonté parfaites dans une âme limpide et bienfaitrice. Une beauté intérieure émanait de la princesse, la force et le calme d'une sérénité, qui se communiquait à tous ceux, qui l'approchaient, même aux plus durs et aux plus secs. Cette privilégiée qu'on aurait pu croire exempte par sa naissance et sa carrière de toute connaissance des misères et des souffrances humaines, portait en elle un trésor inépuisable de compassion et de dévouement. Avec cela un sentiment irréductible du devoir, une clairvoyance réfléchie et doublée d'un bon sens naturel, qui — toute distance gardée — savait supprimer toutes les boursouflures de l'orgueil, des préjugés, et gagner une étonnante ampleur de

vues. De là — chez cette femme débordante de vie, de tempérament et de fantaisie — une sévère maîtrise de soi-même, de là aussi la vigueur et la persévérance imperturbables dans toutes ses actions: fût-ce pour faire monter le Tannhäuser à Paris, fût-ce pour sauver les bijoux de l'impératrice Eugénie lors de l'effondrement de l'Empire, fût-ce pour fonder l'hôpital de la Policlinique à Vienne, fût-ce pour organiser une exposition ou une fête, fût-ce pour lancer un artiste ou pour aider simplement un pauvre diable quelconque, qui venait d'implorer le secours et la protection de la Princesse de Metternich.

Lorsque le recueil des lettres adressées à la princesse sera publié, alors seulement on pourra mesurer l'étendue de son énergie, de son indulgence et de sa pitié. Parmi ceux qui ont sollicité sa bonté, on verra paraître les noms les plus retentissants et des inconnus qui n'ont pas de quoi se payer une croûte de pain. Sous les splendeurs de l'esprit et de son rang l'âme de cette femme se décèle dans sa correspondance comme une précieuse „matière première".

La vérité et la légende ont prêté d'innombrables bonsmots à la princesse de Metternich. Qu'il me soit permis de répéter une phrase, qu'elle a prononcée quelques mois avant sa mort, phrase qui résume la direction morale de sa vie: „L'État, de même que l'individu qui ne veut pas sombrer, doit baser son existence sur trois principes fondamentaux: discipline, — tradition, — religion.

— Imbue de cette admirable conception de la vie elle rendit avec une tranquillité souveraine son âme à Dieu le 28 Septembre.

* * *

La princesse de Metternich n'était pas belle, mais elle était ravissante, d'un charme enchanteur, d'une élégance innée qui persistait jusqu'à la fin de sa vie. Elle triomphait à la cour de Napoléon III où cependant les beautés féminines pullulaient. Aux Tuileries on l'avait surnommée la belle-laide. Une physionomie des plus significatives, des traits, composés de contrastes surprenants, un de ces visages, qui se gravent dans la mémoire par leur saveur et leur originalité. Une bouche qui semblait taillée par l'esprit pour les propos les plus colorés et les plus déconcertants, pour les subtilités d'une conversation avivée par un sourire à la fois ironique et infiniment aimable. Une nuque et des oreilles, dont Carpeaux était charmé, qu'il a modelées dans un buste célèbre et qui sont restées adorables même chez l'octogénaire. Et le tout rehaussé par cette tournure, cette tenue et cette aisance inimitables et souverainement distinguées de grande dame.

On a comparé les yeux à des fenêtres qui donnent sur l'âme. J'ai commencé ces notes trop rapides et trop incomplètes en tâchant d'exprimer par des mots faibles et ternes ce que fût l'âme de Pauline de Metternich. Qu'il me soit permis

de finir en évoquant le souvenir poignant de ces „fenêtres de l'âme", de ces yeux uniques.

Certes, ils étaient sémillants, ces yeux, ailés, moqueurs, quelquefois intransigeants sévères: extrêmement sensitifs. Certes, ils rendaient l'immédiat frémissement de la vie aussitôt exprimée que perçue. Mais il y a eu aussi, dans ces yeux, une transfiguration ineffable, une candeur profonde, une innocence et une confiante douceur d'enfant, quelque chose d'émouvant et d'indéfinissable qui vous donnait l'envie de pleurer...

* * *

Les dernières années de sa vie elle s'est cloîtrée complètement dans son palais de la Fasangasse avec sa fille cadette, l'angélique princesse Clémentine. Dans ce milieu rempli de souvenirs, la princesse ne vécut que pour le passé. Le vacarme, les ignominies, les grossièretés, les lieux communs des temps actuels: tout cela semblait dissous dans ce fier et noble isolement comme dans un crépuscule solitaire et magique. Chaque fois que l'on pénétra dans le salon de la princesse, on se sentit allégé de toutes les inquiétudes, de tous les doutes; on se crut dans un rêve où l'on vaut d'avantage, où l'on vit hors de soi. C'était la paix, la sérénité, l'apaisement.

Éclairs du passé...

MORIZ SCHEYER



LA PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH
D'APRÈS LE PORTRAIT DE WINTERHALTER. 1860.

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR NAPOLÉON III ET L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Biarritz, Septembre 1859.

Mon mari avait été envoyé en France à St-Sauveur où se trouvait l'Empereur Napoléon III pour conclure ou ratifier je ne sais plus quelle clause du traité de Zurich, qui fut conclu après la guerre d'Italie. Sa Majesté qui le connaissait de longue date, lui exprima le désir de le revoir à Biarritz en ajoutant: „c'est avec la princesse, que j'espère vous voir."

Mon mari revint de St-Sauveur à Paris, c'était en Septembre, et me fit savoir en Bohême, où je me trouvais avec ma petite fille, âgée de deux ans, de venir le rejoindre. Je me rendis donc en France, laissant ma fille à Königswart.

Nous restâmes une huitaine de jours à Paris à l'Hôtel de la Paix — Rue de la Paix — et c'est des fenêtres de cet hôtel que je vis la rentrée triomphale des troupes revenant d'Italie!... Ce spectacle a mis dans mon cœur, non, — a augmenté dans mon cœur l'antipathie profonde que j'ai toujours eue pour les Italiens — car j'ai en horreur les gens qui parlent haut et ne font rien. Les Italiens ont demandé aux Français de tirer pour eux les marrons du feu et ceux-ci bêtement — combien ils ont dû le regretter plus

tard — sont partis flamberge au vent pour délivrer ces héroiques Italiens „du joug infâme" de l'Autriche! ... „Morte ai tedeschi!" ... Les gens réfléchis en France étaient absolument anti-italiens et le Faubourg St-Germain les a toujours eus en horreur — peut-être bien aussi parceque l'Empereur Napoléon III avait des sympathies pour eux.

Le lendemain de la rentrée des troupes l'Empereur et l'Impératrice partaient pour Biarritz où ils allaient s'installer à la Villa Eugénie. Je hâtai mes préparatifs et après avoir commandé force toilettes, chapeaux et tout ce qui s'en suit, nous nous mîmes en route pour aller retrouver L. L. M. M. Nous arrivâmes donc à l'Hôtel d'Angleterre qui passait pour le meilleur et qui était à mon avis exécrable — j'étais en train de faire enlever la poussière à mes vêtements et de lisser mes cheveux, lorsqu'une voix du dehors, c'est à dire de la rue se fit entendre, qui demandait „si la Princesse de Metternich était arrivée?" Je m'approchai de la fenêtre ouverte et je vis dans la rue une dame que je reconnus immédiatement pour être l'Impératrice Eugénie ainsi que plusieurs autres personnes, hommes et femmes, qui paraissaient être de la suite. A l'appel de son nom, mon mari qui avait reconnu Sa Majesté, descendit quatre à quatre les escaliers et se mit à causer en bas avec Elle pendant que moi, cachée derrière un rideau, je l'examinais de mon mieux.

L'Impératrice était de grandeur moyenne, un peu forte pour son âge et n'ayant pas, d'après



L'EMPEREUR NAPOLÉON III. 1869.

nos idées autrichiennes, ce qu'on est convenu d'appeler une jolie taille.

Cependant la tournure était charmante et une grâce infinie se répandait sur toute sa personne. Je ne pouvais pas bien distinguer ses traits, vu qu'elle portait un voile et que le chapeau ombrageait sa figure. Sa Majesté était mise avec une simplicité extrême. Sa toilette se composait d'une jupe en soie noire relevée tout autour, ainsi que c'était devenu la mode grâce à Elle, car l'Impératrice a eu le bon esprit d'abolir à la campagne les robes faisant traîne, ce qui d'ailleurs a fait dire dans le Faubourg St-Germain qu'Elle avait inventé de se promener de court vêtue „comme les danseuses de l'Opéra"; son corsage était une simple blouse en flanelle rouge, retenue autour de la taille par une ceinture noire à boucle. Elle tenait une canne dans une main et avait dans l'autre une ombrelle verte. L'entretien avec mon mari semblait être fort animé et j'avoue que de suite j'ai été frappée par l'air et les allures de femme du monde qui différaient tellement de celles d'autres souveraines. Sa Majesté dit „adieu" et „à revoir" à mon mari et celui-ci en remontant chez moi me prévint que L. L. M. M. nous attendaient le même soir à la Villa Eugénie. A neuf heures nous entrions dans le grand salon. Autour d'une table gigantesque sur laquelle étaient placées des lampes à abat-jour, je vis installés l'Impératrice Eugénie, plusieurs dames d'honneur et quelques messieurs de la suite. L'Impératrice avait étalé

devant Elle un jeu de patience — les dames travaillaient. C'était un salon de famille dans toute l'acception du mot et de suite ma première impression fut celle que dans ce milieu toute étiquette de cour était bannie et qu'on se trouvait là plutôt chez de très grands seigneurs que chez des souverains. L'Impératrice se leva, vint très aimablement à moi, me tendit la main et me dit combien Elle était charmée de faire ma connaissance, qu'Elle et l'Empereur aimaient beaucoup mon mari et qu'Ils étaient très heureux qu'il leur eût amené sa femme comme Ils en avaient exprimé le désir. Sur ce l'Impératrice reprit son fauteuil, arrangea un rouleau en cuir dont à la suite de douleurs dans le dos Elle faisait un usage constant et que je lui ai vu employer toujours, me fit signe de m'asseoir à côté d'Elle et commença à causer avec un entrain et une animation extraordinaires. Au bout de peu d'instants j'avais le sentiment de me trouver en face d'une personne que je connaissais depuis longtemps, — tellement Elle était simple, naturelle et dénuée de toute affectation. Sa Majesté me dit: „vous allez voir l'Empereur de suite. — Il est dans son cabinet de travail et va revenir." — Le charme que l'Impératrice exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, avait agi sur moi et j'étais subjuguée, tant par Sa grâce, Sa bonté, que Sa ravissante beauté. Les traits étaient d'une finesse extrême, l'expression des yeux douce et intelligente — le nez, la bouche, l'ovale de la figure,

la forme de la tête, le cou, les épaules d'une rare perfection. Les dents belles et bien rangées, le sourire délicieux. Ce qui m'a surpris, c'est que l'Impératrice peignait ses sourcils et les contours des yeux et cela très franchement avec de gros traits au crayon noir. J'ai appris plus tard, et cela par Elle-même, qu'Elle avait pris cette habitude ayant en horreur les sourcils et les cils blonds qui, disait-Elle: „donnaient l'air bête et effacé". La main de Sa Majesté était petite, jolie et élégante, quant à Ses pieds, ils étaient ceux d'une Andalouse de pur sang — et c'est tout dire.

Mais ce qui à mon avis surpassait encore Sa réelle beauté c'était Sa grâce incomparable, car chacun de Ses mouvements était si gracieux, qu'on aurait pu la peindre dans chacune de Ses poses. Les cheveux de l'Impératrice avaient une teinte roussâtre, „autrefois", m'a-t-Elle dit un jour, „j'étais rousse comme une carotte!" J'admirais donc sans réserve cette belle souveraine dont la mise et le goût, qui l'avaient fait décréter la Reine de la Mode incontestée, m'émerveillait par sa grande simplicité et son élégance de si bon aloi. Elle continuait à causer avec une animation extraordinaire et tout en mettant Son entourage et Ses interlocuteurs à l'aise, Elle ne faisait pas oublier un instant la très grande dame qu'Elle était de naissance. Rien en Elle n'était appris ni apprêté, c'était le naturel avec tout le charme que tout manque de pose comporte. Nous causions donc de ceci et de cela lorsque au fond du

salon une porte vint à s'ouvrir et que l'Empereur parut. Tout le monde se leva — même l'Impératrice que d'ailleurs j'ai toujours vue se lever de son fauteuil chaque fois que l'Empereur paraissait, même lorsqu'on se trouvait seule avec Elle en tête-à-tête dans Son cabinet de travail ou dans Son petit salon du matin. L'Empereur s'approche de moi, lentement, avec cette singulière démarche un peu traînante qui Lui était propre, me tendit la main et me dit: „je suis très heureux de vous voir ici et j'espère que vous nous resterez longtemps — et cela non seulement à Biarritz mais plus tard aussi — à Paris!"

Je le remerciai de nous avoir permis de nous présenter le soir même de notre arrivée à la Villa Eugénie, sur quoi il reprit: „mais nous étions très impatients de vous voir de suite et vous savez que le Prince est de nos vieux amis et que nous l'aimons beaucoup. J'espère que vous-même vous vous plairez parmi nous — et que nous nous verrons souvent!"

A partir de ce jour l'Empereur et l'Impératrice n'ont pas varié un instant dans leur attitude vis-à-vis de nous et n'ont pas laissé passer une seule occasion sans nous donner mille témoignages de bonté, de bienveillance et d'affection. Mon mari leur a conservé jusqu'à son dernier souffle un grand et, j'ose le dire, un très vif attachement; pour ma part je n'oublierai jamais non plus ce que je dois de reconnaissance au couple impérial

et je conserve à l'Empereur un souvenir profondément respectueux comme aussi mon cœur est tout rempli de sentiments tendrement dévoués envers l'Impératrice Eugénie.

L'Empereur Napoléon, après m'avoir adressé les gracieuses paroles citées plus haut, salua mon mari et prit place à la fameuse table où bientôt une conversation générale s'engagea. On riait et on causait comme on rit et on cause partout entre gens du même monde. L'Empereur racontait des histoires et paraissait aimer qu'on Lui en racontât. Je me lançai avec cette insouciance qui me caractérise, hélas, et j'eus le bonheur de remporter mes premiers succès à la cour de Napoléon III . . .

L'Empereur riait de bon cœur, l'Impératrice en faisait autant et l'accord parfait était établi entre nous.

L'Empereur que je regardais sous cape me parut non pas vieux — mais plus vieux que je ne croyais qu'il le fût! . . .

Il était franchement laid de figure et Sa tournure laissait beaucoup à désirer! Le haut du corps semblait trop lourd pour les jambes et il marchait mal — cependant, — malgré tout — Il plaisait et, mieux que cela, Il charmait. Ses yeux, dont on disait qu'ils étaient ternes et ce regard qu'on accusait d'être vague, me plurent infiniment par leur douceur extrême et par la bonté qu'ils réflétaient.

Les manières de l'Empereur étaient exquises

et il avait cette grande simplicité, ce manque absolu de toute pose qui distingue en première ligne le grand seigneur du commun des mortels. Il était lui-même sans arrière-pensées et je suis convaincue que jamais Il n'a eu la moindre préoccupation quant à l'effet qu'il produisait. Son organe était sonore, quoique un peu nasillard.

Il s'exprimait facilement et mettait de suite la personne avec laquelle Il causait, complètement à son aise, de sorte que, comme il restait bien Lui-même, on se montrait à Lui tel qu'on était — ceci du moins a toujours été le cas en ce qui me concernait. Si quelqu'un avait pu m'apprendre le naturel — certainement c'est l'Empereur Napoléon qui me l'aurait enseigné. L'affectation se serait trouvée désarmée devant Lui comme d'ailleurs aussi devant l'Impératrice. Celle-ci avait la désinvolture si séduisante des méridionales, tandis que l'Empereur avait le calme réfléchi des hommes du Nord avec un léger mélange d'amabilité française.

Et pour en revenir à cette mémorable soirée qui fut celle de mes débuts à la Cour impériale où je passai les plus belles et les plus brillantes années de ma vie, — je n'ajouterai que ces mots: — je sortais conquise de la Villa Eugénie, où en levant la séance vers onze heures et demie, L. L. M. M. me dirent en se retirant: „à revoir bientôt et souvent!"

Pendant onze ans j'ai vécu auprès d'Elles et plus je les ai vues, plus j'ai appris à les aimer.

UNE ASCENSION SUR LA MONTAGNE DE LA RUNE

Biarritz, Septembre 1859

L'IMPÉRATRICE Eugénie raffolait des parties de campagne et peu de jours après notre arrivée à Biarritz et après ma présentation, Sa Majesté nous fit demander de l'accompagner dans l'ascension qu'Elle comptait faire à la montagne de la Rune, qui fait partie des Pyrénées. On devait se réunir à la Villa Eugénie et se rendre en grande et nombreuse compagnie dans les chars-à-bancs de l'Empereur, lesquels étaient attelés de cette belle poste française, conduite par des postillons à cheval, au pied de la dite montagne, qui était à une heure et demie de Biarritz.

Nous partîmes donc un beau matin à dix heures; — autant que je m'en souviens nous étions une cinquantaine de personnes. La course en voiture fut charmante, on traversa Bayonne, puis on longea l'Adour et enfin on arriva au lieu de rendez-vous où des mulets nous attendaient, escortés de leurs guides, ces fameux paysans basques à bérets dont les costumes pittoresques excitèrent mon admiration. C'était un coup d'œil charmant. On dégringola des voitures, on ramassait ses affaires, — manteaux, ombrelles, caoutchoucs — on criait, on appelait, on se bousculait — l'Impératrice réclamait son „sac vert", ce fameux sac sans lequel Elle ne se déplaçait jamais et que

Son écuyer de service, le Marquis de Lagrange était chargé de surveiller. Ce sac en taffetas gris-vert contenait tout ce dont Sa Majesté pouvait avoir besoin lorsqu'Elle faisait une excursion et par la suite des temps il était devenu l'ami de tout le monde — on le connaissait, on le choyait, on l'aimait. Nous autres simples mortelles nous n'avions ni sac vert, ni bleu, ni rouge, nous roulions nos petites affaires dans des plaids à courroies, qui faisaient escorte au „sac vert", lequel trônait majestueusement en connaissance de cause au premier rang. Donc nous voilà tous descendus et placés devant nos mulets. Il s'agissait de choisir la bête qui vous convenait, seulement ça n'était pas chose facile, car, suivant l'usage basque, les selles étaient des doubles selles — ou des „cacolets". C'est à dire que des deux côtés de l'animal était installé une espèce de mauvais petit fauteuil de sorte, que chaque mulet portait deux personnes; la difficulté était de trouver quelqu'un ayant le même poids à-peu-près que soi, de sorte qu'on imagine ce qu'étaient les cris et les appels d'une aussi nombreuse compagnie, car il s'agissait de trouver son sosie! Les maigres se cherchaient avec ardeur, les grasses se précipitaient les unes sur les autres et enfin après mille difficultés on fut hissé et on se mit en route. L'Impératrice tenait la tête du cortège avec la Princesse Anna Murat ... quant à moi qui étais mince à désespérer une allumette, j'eus pour compagne la Comtesse de La Poëze, dame

du palais de l'Impératrice, dont la maigreur la faisait comparer à un rideau flottant, placé près d'une fenêtre ouverte, vu qu'il n'y avait pas de corps. J'avoue que ce mode de locomotion est bien le plus incommode et le plus fatiguant qu'on puisse imaginer. On est fort mal assis, les pieds ont à peine de quoi se poser, puisque la corbeille (ou le fauteuil) n'a qu'une petite planchette vacillante, attachée moyennant deux ficelles de sorte, qu'au bout d'une heure ma compagne d'infortune et moi nous n'en pouvions plus. Ajoutez à cette torture l'émotion qui est causée par la façon de marcher de ces maudits mulets qui prennent un malin plaisir à longer toujours l'extrême lisière des sentiers de montagne déjà si étroits, ce qui fait qu'on est suspendu audessus des précipices... c'est tout simplement abominable. Mon pauvre „rideau flottant" me proposa enfin de descendre et sans faire ni une ni deux nous voilà en bas et heureuses de nous retrouver sur nos deux pieds. Nous grimpions bravement derrière la file des mulets lorsque en débouchant sur une belle prairie, nous vîmes à notre grande satisfaction un déjeuner dressé par les gens de l'Empereur sur des nappes étendues par terre . . . les mulets s'arrêtèrent, tout le monde descendit et on s'installa sur l'herbe pour se jeter sur la nourriture dont chacun avait depuis pas mal de temps déjà souhaité l'apparition. Ce repas présidé par l'Impératrice qui, Elle aussi s'était bravement assise dans l'herbe, car Elle avait horreur qu'on fasse

pour Elle autre chose que pour les autres, fut extrêmement gai et en train. Lorsque tout le monde eut fini de manger, des musiciens basques se firent entendre et leurs tambourins résonnèrent joyeusement sur ce beau plateau d'où s'étendait déjà une vue superbe. Alors l'Impératrice Eugénie, entendant un fandango ne put résister au désir de danser aux sons de cette musique entraînante et prenant des mains d'un des musiciens basques une paire de castagnettes Sa Majesté esquissa avec une grâce et une élégance dont je n'ai jamais rien vu d'approchant, cette danse de Son pays natal !

La décence parfaite de Ses mouvements unie à ce charme qu'Elle savait prêter à tout ce qu'Elle faisait, nous enthousiasma, et lorsqu'Elle cessa de danser ou, pour mieux dire, de mimer le fandango, car Ses petits pieds ne faisaient que glisser légèrement sur le sol ou bien ils le frappaient de petits coups secs... Sa Majesté se tourna vers nous en nous disant de son joli air simple et sans prétention, comme si ce qu'Elle venait de faire fût la chose la plus naturelle du monde: „n'est-ce-pas que le fandango est une danse charmante?" Comme l'Impératrice portait ce jour-là un chapeau espagnol à pompons noirs et le même costume court que je Lui avais vu le jour de notre arrivée, lorsqu'Elle s'était arrêtée devant l'hôtel où nous demeurions, et qui se composait d'une simple jupe noire et d'une blouse en flanelle rouge, Sa mise cadrait à merveille avec Sa danse et j'ai gardé

un souvenir impérissable de cette silhouette fine et gracieuse de l'Impératrice des Français, exécutant avec autant d'élégance que de noblesse cette danse de son beau pays d'Espagne. Elle donnait bien là l'impression d'une fière Andalouse issue d'une maison illustre et personne n'aurait songé à être étonné ni choqué de voir danser cette belle Impératrice un pas seul devant Ses sujets et devant des étrangers! David, lui, a bien dansé devant l'Arche sainte — je ne crois pas qu'il y ait montré plus de dignité que l'Impératrice Eugénie en soupirant le fandango.

Mais toute belle chose a une fin et c'est à partir de ce moment là que la partie de campagne tourna au tragique! Personne ne voulut plus remonter en „cacolet" et il s'agissait d'atteindre la cîme qui s'élevait au dessus de nos têtes à une hauteur inquiétante ... on se mit bravement en marche ... l'Impératrice toujours en avant, toujours courageuse, jamais geignante. Moi à Ses côtés — mon „rideau flottant" était dans le dernier dessous et gémissait parmi les traînards! Enfin après une longue marche de plus de deux heures nous voici arrivés au sommet de la Rune! Le jour commençait à baisser et il fallait se presser d'admirer la vue qui était véritablement belle et s'étendait d'un côté vers l'Espagne et de l'autre vers Biarritz, Fontarabie, St-Sébastien et la mer! Les poteaux de frontière étaient à deux pas de nous et l'Impératrice toujours gaie et rieuse passa ceux-ci et nous cria: „ne croyez-vous pas que les journaux

vont dire que l'Impératrice a fait un long séjour en Espagne?"

Un chambellan s'approcha de Sa Majesté et La prévint qu'il était grand temps de se remettre en route et on repartit soit à pied soit en „cacolet". Je suis forcée de convenir que l'entrain diminuait sensiblement et qu'il n'y avait que les grandes âmes rompues à tous les héroïsmes qui ne se pleignaient pas. On avançait donc pas mal silencieusement et la nuit commençait à tomber! ... La marche devenait difficile par suite de l'obscurité et force fut d'allumer les torches et les lanternes qu'on avait eu le bon esprit d'emporter. Les femmes peu habituées à une marche ainsi pénible dans des sentiers rocailleux se plaignaient de plus en plus — quelques-unes déclaraient en pleurnichant que leurs souliers commençaient à se déchirer (aussi quelles déplorables chaussures elles avaient!) ... d'autres se faisaient hisser sur leurs mulets, mais le mouvement de la descente leur donnait mal au cœur! C'était devenu un concert de jérémiades ... mais il n'y avait pas à dire, il fallait continuer la route! La comtesse de La Bédoyère, autre dame du palais, n'avançait plus et allait soutenue d'un côté par mon mari et de l'autre par son beaufrère le mari de mon „rideau flottant". Comme elle était très forte et par là très lourde, ces deux messieurs, en la portant, presque n'en pouvaient plus et s'épongeaient sans cesse. Enfin ne voilà-t-il pas que cette pauvre Madame de La Bédoyère s'effondre dans leurs

bras en déclarant qu'il lui est impossible de faire un pas de plus et demande: „qu'on la laisse mourir sur place!!!..." Que faire? On arrête le cortège et l'Impératrice donne ordre aux guides d'improviser un brancard! Aussitôt dit, aussitôt fait et au bout de quelques instants le brancard est construit et l'infortunée dame du palais est placée dessus et portée à bras par quatre guides qui alternent avec quatres autres de quart d'heure en quart d'heure! Le brancard avait excité la convoitise d'autres marcheuses et on réclamait de tous côtés des brancards comme s'il y en avait eu là à revendre! La construction de ces objets exigeait un certain temps d'arrêt et devenait d'autant plus difficile que la nuit noire était survenue et que ce n'est qu'à tâtons que les guides arrivaient à couper des branches et à les réunir de façon à ce qu'elles puissent servir à l'usage voulu! Ce qu'il y a eu à ce moment de pleurs et de grincements de dents dépasse toute description. Les dames du palais s'insurgeaient, les invitées se sentaient prises de vélléités révolutionnaires, on pestait contre les souverains qui ont la manie de grimper sur des pics inaccessibles, on jurait de se venger, et je ne sais pas si dans leur désespoir et leur découragement il n'y a pas eu des femmes qui formaient le projet sinistre d'étrangler le lendemain la pauvre Impératrice!... Bref, vers dix heures et quart on arrivait aux voitures et la vue de ces réceptacles bienheureux fut saluée avec bonheur et je dirai même avec

attendrissement, car pour un rien on aurait embrassé les postillons. Les souliers de l'Impératrice avaient tenu bon ainsi que les miens et nous étions à peu près les seules qui sans aide aient pu monter dans les voitures! ... Sa Majesté me dit: „comme vous marchez bien, Princesse," à quoi je répondis que j'avais fait de nombreuses ascensions pendant les séjours que je faisais étant jeune fille avec mes parents à Ischl et que j'étais habituée à la marche, — mais qu'il me semblait pourtant que l'excursion que nous venions de faire, présumait plus de vaillance qu'on n'était habitué à en rencontrer en général parmis les femmes du monde. — „En effet" répliqua l'Impératrice „et une autre fois je ne demanderai qu'aux ascensionnistes de m'accompagner — il vaudra mieux faire un de ces jours une promenade en mer, cela ne fatiguera personne ... l'aviso „la Mouëtte" se trouve en rade de Biarritz à la disposition de l'Empereur et un de ces jours nous prendrons le bateau en question pour aller à Fontarabie!" — Je me permis de demander à Sa Majesté „si Elle ne craignait pas que Ses invités ne prennent le mal de mer?" ... Elle se récria en disant: „ah! mais que pensez vous donc ... comment, ces dames seraient donc toujours malades sur terre et sur mer? — Ce serait vraiment trop fort!" — Et le fait m'a donné raison; elles sont toujours malades „sur terre et sur mer". —

UNE PROMENADE EN MER

Biarritz, Septembre 1859.

L'IMPÉRATRICE Eugénie avait tenu bon et malgré mes timides observations Elle décréta qu'on ferait sur l'aviso „la Mouëtte" une partie en mer et les invitations furent lancées; 52 personnes, „le service y compris, devaient être de la joyeuse fête" — on gôuterait en mer — on se rendrait à Fontarabie — là on visiterait la petite ville espagnole et on reviendrait vers le soir à Biarritz pour souper ou dîner à la Villa Eugénie! — Le programme n'a été que faiblement, bien faiblement tenu; — quant à ce que la fête fût joyeuse, personne, pas même le courtisan le plus invétéré n'aurait osé le prétendre! — Je n'anticipe pas, — je commence.

Donc par une belle journée vers 2 heures de l'après midi, pimpantes et parées, inconscientes des „joies" et des „délices" que cette course allait leur offrir, les femmes s'acheminaient gaies et rieuses vers la plage, suivies de tous ces messieurs serrés dans leurs redingotes et coiffés de chapeaux hauts de forme; de vestons et de chapeaux mous ayant toujours été interdits lorsqu'on allait en promenade avec L. L. M. M. — Je vois encore d'ici la toilette en mousseline blanche sur dessous en soie bleue de ciel de la jolie Comtesse Lise Przezdziecka, son chapeau en paille de riz orné de grandes plumes bleues. — j'entends son rire joyeux — je vois la Comtesse Walewska,

toute de mauve vêtue charmante et souriante — la Comtesse de La Bédoyère, à peine remise des fatigues de l'ascension de la Rune, pleine de confiance et déclarant „que cette fois-ci du moins on ne risquerait pas de mourir à la peine.“ Miss Vaughan — plus tard Madame Domingo Arcos — disant que toute Anglaise adorait la mer et que rien que la pensée d'aller en yacht l'avait empêchée de fermer l'œil de toute la nuit tant elle se faisait fête de se sentir ballottée par les vagues. Mesdames de La Poëze et de Montebello ravies de „la bonne idée“ qu'avait eue l'Impératrice, — ces messieurs jouant au loup de mer regrettant de n'avoir pu endosser des vareuses et nous expliquant comment il fallait marcher sur le bateau pour ne pas risquer de tomber, car évidemment nous allions être un peu secoués, la mer étant pas mal moutonneuse.... bref, tout le monde était ravi — plus que ravi — enthousiasmé. Moi seule je me sentais envahie par d'étranges pressentiments et je marchais la tête baissée avec des airs de victime qu'on mène au supplice. La Comtesse Przezdziecka se tourna vers moi et me demanda si j'étais souffrante.... je répondis „pas encore!“ A ce mot elle reprit ce rire sonore dont elle avait le secret et me dit: „vous croyez donc que nous serons malades en mer... jamais de la vie... et tenez, j'ai déjà un appétit dévorant... que je me réjouis de goûter sur le pont!“

Nous nous trouvions en face des canots qui se berçaient avec une grâce inquiétante devant

nous — lorsque nous vîmes arriver l'Impératrice suivie d'une de Ses dames, de quelques chambellans et de Son écuyer de service. Elle semblait radieuse et était plus jolie que jamais dans sa robe d'alpaga blanc et son grand chapeau de grosse paille surmonté de plumes blanches. Elle nous salua, serra la main à Ses invités et se tournant vers le capitaine lui dit: „eh bien, montons dans les canots!" On se parqua aussi bien qu'on put et un, deux, trois, les canots furent poussés et les matelots donnèrent vivement de grands coups de rame. J'étais placée à côté de l'Impératrice; Son admirable entrain me gagna et j'avouai à S. M. „que c'était délicieux". Au bout de quelques minutes nous nous trouvions près de „la Mouëtte". Les vagues étaient devenues de plus en plus hautes et l'abordage ne semblait pas précisément chose très commode ni très facile. L'Impératrice fut la première que deux officiers de marine jettèrent sur l'escalier de l'abordage, — puis ce fut mon tour et ainsi de suite. J'avoue que cette opération manqua de charme et toutes ces dames partagèrent mon avis à ce sujet ... la Comtesse Przezdziecka avait poussé des cris à fendre l'âme, la Comtesse Walewska crut qu'elle allait tomber à l'eau, Madame de La Bédoyère avait été mouillée du haut en bas — Madame de Montebello avait reçu une avalanche d'eau dans la nuque, Miss Vaughan, l'Anglaise si habituée au excursions en Yacht, s'était à moitié foulé le pied, — les déboires commençaient! ...

„La Mouëtte“ était à l'ancre en pleine mer. Que ceux qui savent ce que c'est que d'être à l'ancre par une mer moutonneuse, et cela dans le Golf de Gascogne, me jettent la première pierre si, en déclarant que c'est tout bonnement abominable, je commets le péché de mensonge! Come il fallait un certain temps pour débarquer les 52 personnes qui faisaient suite à S. M. il ne fallait pas songer à lever l'ancre de sitôt! La situation des ballotés attendant ce débarquement devenait de plus en plus critique.... enfin l'ancre sortit du fond de la mer, les machines commencèrent à fonctionner, la fumée s'échappait de la cheminée en grosses torsades noires et grises, l'homme de barre était à son poste et le navire fila rapidement en emportant la femme de César et Ses invités vers la côte d'Espagne. On s'était installé sur le pont dans de jolis fauteuils cannés et l'Impératrice, toujours joyeuse et souriante, trônait au milieu de la compagnie en causant avec animation et en nous faisant remarquer combien une excursion en mer était pleine de charme et d'agrément. Le bateau montait et descendait, puis il remontait et redescendait — il y avait du tangage et du roulis à plaisir, les figures pâlissaient et verdissaient mais personne n'eût pour un empire voulu convenir, que l'agrément tant vanté par S. M. n'était pas aussi réel qu'Elle s'acharnait à nous l'affirmer. A ce moment alors et tout juste à l'instant où l'Impératrice en se tournant vers le Comte Ladislas Hoyos (plus tard Ambassadeur d'Autriche-

Hongrie en France) voulut lui adresser une question, celui-ci bondit de son siège en portant son mouchoir à sa bouche et se précipita vers la balustrade! Le premier tribut à Neptune était rendu! Profondément émue toute la société se tut et une tristesse morne commença à s'abattre sur toutes ces figures décolorées.

On tint bon cependant. Les valets de chambre et les valets de pied de l'Empereur mettaient en attendant le couvert de ce fameux goûter si impatiemment attendu par la Comtesse Przezdziecka mais personne n'osa attacher ses regards sur ces horribles gâteaux, ces compotes, ces confitures, ces glaces et ces babas au rhum. Ah! ces babas!

Je me trouvais près du coin de la table où se trouvait placé un de ces épouvantables babas, l'odeur que ce gâteau ruisselant de rhum exhalait, me montait au nez, du nez elle gagna la tête, de la tête elle glissa dans l'estomac et celui-ci trop généreux pour accepter un don qui lui était octroyé contre son gré, se vengea en rendant lui aussi à Neptune ce qui était dû à Neptune. A partir de ce moment la débandade „stomacale" fut complète et je renonce à décrire les scènes qui se passèrent alors. 50 personnes suivirent l'exemple donné par le Comte Hoyos et par moi! Sachant que pour le mal de mer le seul remède était de se coucher à plat, je ne fis ni une ni deux, je pris quelques coussins, j'arrachai mon plaid de sa courroie et je m'étendis de tout mon long. Cette idée lumineuse eut un succès fou et

toute la société s'allongea sans plus s'inquiéter de l'Impératrice que si Elle n'avait pas existé. On oubliait à tel point la haute situation de Sa Majesté qu'on lui donnait des ordres, ni plus ni moins, qu'on lui demandait qui un châle qui un coussin, et voir même — des cuvettes!!!!! L'Impératrice qui avait en Elle l'étoffe d'une sœur de charité — Elle l'a prouvé en mainte occasion et tout le monde sait avec quel courage héroïque et quel dévouement Elle est allée soigner les cholériques à Amiens — courait de l'un à l'autre et se multipliait ne sachant où et par qui commencer. Les gémissements devenaient de plus en plus aïgus et les maux de cœur de plus en plus violents. — L'aviso „la Mouëtte" n'étant pas un bâtiment installé pour le transport des voyageurs, tout manquait à bord et en première ligne les „stewards" faisaient absolument défaut et avec eux leurs atroces baquets si nécéssaires cependant dans toute traversée. Le petit médecin de service vint seconder la pauvre Impératrice qui était haletante — quant aux gens de l'Empereur il n'y fallait pas songer, eux aussi étaient tous sur le flanc. Seule Sa Majesté — puis le Comte Walewski et mon mari n'étaient pas atteints — mais ces deux messieurs déclarèrent qu'il leur était impossible de soigner quiconque car au même moment ils seraient pris infailliblement eux aussi de vomissements, ne pouvant supporter la vue de personnes atteintes de ce genre de mal!

On avançait toujours! L'aspect de ces 50 personnes couchées là pâles, défaites et hurlantes était navrant. Je ne pus m'empêcher alors, me sentant mieux, de demander à la Comtesse Przezdziecka si „elle avait encore faim?" Elle me répondit d'une voix mourante: „oh! vous êtes cruelle — je crois que de ma vie je ne pourrai plus manger!"

L'Impératrice accourut vers nous, alors que le découragement était arrivé à son apogée, et nous annonça, que Fontarabie était en vue, que l'on apercevait les pilotes avec les canots et que nous allions être transportés à terre. De là nous prendrions des voitures qui nous ramèneraient à Biarritz. — Un veritable cri de joie sortit de toutes les poitrines. „La Mouëtte" stoppa, enfin le terrible escalier est descendu, les mourants se lèvent et ramassent leurs dernières forces pour tomber dans ces bienheureux canots! A peine quelques coups de rame sont-ils donnés que le chef-pilote hochant la tête déclare, en tâchant de tourner sa phrase aussi bien que possible „qu'il n'ose pas prendre la responsabilité de nous faire entrer dans le port de Fontarabie rempli de rochers très dangereux, que la mer étant devenue de plus en plus mauvaise il se voyait obligé à son grand regret de ne pas continuer la route et qu'il était de son devoir de nous ramener à la ‚Mouëtte'!" Un coup de massue appliqué sur la tête de ces désespérés n'aurait pas obtenu un effet plus cruel, — c'était l'éffondrement de toutes les espérances...

un silence de mort suivit cette déclaration et nous voilà retournant vers ce misérable bateau! On regrimpa, je ne sais trop comment, et je m'étonne encore que certaines personnes aient eu la force de se hisser. Les matelots jetaient ces infortunés comme des ballots de coton. Brisés de désespoir tout le monde se recoucha et la danse reprit de plus belle avec tout ce qui s'en suit. J'avais tristement débuté, il est vrai, mais j'étais redevenue suffisamment vaillante pour être en état de plaindre mes malheureux compagnons. Cependant, pour ne pas compromettre ce bien-être relatif qui m'était revenu, je restai étendue. A mes côtés gisait le chambellan Comte de Riancourt, le brave homme était plus mort que vif, il demandait à Dieu de mourir ... et je suis convaincue que si le navire s'était englouti dans les flots, il n'aurait pas même remué le bout du doigt pour se sauver du naufrage. Quant aux autres c'était à peu près la même chose — „la Mouëtte" était devenu un hôpital flottant. Au bout de quelques heures — il pouvait être 7 heures du soir — voilà que Biarritz paraît à nos yeux ravis! Quel bonheur! Quelle joie! Merci! Merci, mon Dieu!

On se rapprochait de plus en plus lorsque tout d'un coup nous voyons de brillantes fusées s'élever majestueusement de la plage! ... Un feu d'artifice pour saluer notre si joyeuse arrivée! ... C'est sans doute une gracieuse attention de l'Empereur! — Qu'Il est bon! Qu'Il est aimable! — Mais s'Il

savait!!! On entend le bruit des rames des canots qui s'approchent... le capitaine soucieux croit à travers l'obscurité n'en distinguer que deux — où peuvent bien être les autres... le pilote hèle le navire et le voilà sur le pont ruisselant d'eau de la tête aux pieds... il s'approche du capitaine et lui remet un pli...

Oh! douleur! oh malheur! oh désespoir! — Ce pli contenait ces mots: „Par ordre de l'Empereur il est fait défense absolue au capitaine X — de débarquer l'Impératrice, la mer est démontée et les pilotes ne répondent pas de ramener S. M. aussi que les personnes de Sa suite saines et sauves à terre. Le capitaine a à reprendre la haute mer et ordre lui est intimé de n'entrer que dans un port où l'entrée n'offrira aucun danger!" —

Le pilote avait reçu de l'Empereur 500 francs pour aller porter Son ordre au commandant de „la Mouëtte"! et voilà les machines qui recommencent à ronfler — l'hélice à tourner et nous repartons!... „vous verrez que cela sera pour la Cochinchine", dit Madame de La Bédoyère et elle se mit à pleurer à chaudes larmes! —

Et c'est ainsi que de 8 heures du soir à 2 heures du matin nous avons erré comme le vaisseau fantôme à travers ce maudit Golfe de Gascogne, lorsque le capitaine, pressé par l'Impératrice, prit son courage à deux mains en disant qu'il tenterait l'entrée dans l'Adour, ajoutant cependant qu'il doutait fort que le gardien du phare en autorisât l'entrée, la mer étant réellement démontée. „On

verra d'ailleurs", ajouta-t-il, „si le phare donne le signal, tant mieux — s'il ne le donne pas, nous dirigerons notre marche sur Bordeaux!"

Et nous voici en face du phare! — „La Mouëtte" allume ses feux et donne le signal — „peut-on entrer — l'Impératrice est à bord." et le sémaphore de répondre „entrez!" ...

Le capitaine paraît terriblement anxieux — ses officiers sont blêmes — nous voyons qu'ils se consultent, qu'ils paraissent indécis — que se passe-t-il donc? — Le capitaine monte sur la passerelle, les officiers se postent comme s'il s'agissait de s'apprêter à un combat — on attache l'homme de barre moyennant de cordes, on met également des cordes au gouvernail, puis des deux côtés on place 3 matelots avec des cordes ... les commandements retentissent sur le navire — l'inquiétude prend tout le monde — les malades se redressent, les mourants revenaient à la vie ... J'entends un matelot dire à l'autre: „le gardien du phare me paraît un singulier bonhomme!" Naïvement je lui demande la raison et il me répond: „oh! c'est que, ma petite dame, ça n'est pas drôle de passer la barre par une pareille mer et encore lorsqu'il fait nuit noire!" — „Il n'y a cependant pas de danger, mon brave?" — „Comment pas de danger — c'est que si nous en réchappons, nous pourrons brûler un fameux cierge à notre bonne Vierge!"

Seigneur! du danger! mais retournons! — arrêtez! — c'est horrible! mon Dieu! ayez pitié

de nous! — voilà les exclamations qui retentissent de tous côtés ... mais il n'y a plus à reculer, le navire est engagé dans cette effroyable lutte des eaux du fleuve et de la mer! — „Voici la barre!“ crient les matelots et à ce moment une vague énorme, gigantesque, une avalanche d'eau effrayante tombe par derrière sur nous et couvre „la Mouëtte“, à peine cette vague a-t-elle passé, qu'en arrive une seconde plus haute, plus furibonde que la première et enfin une troisième qui menace de nous engloutir! Puis, calme plat, on glisse sur les eaux du fleuve! — les matelots ne peuvent s'empêcher de dire au timonnier tout bas: „tu es un rude gars — sans toi nous allions au fond!“

„La Mouëtte“ aborde et nous voilà en face de l'Empereur qui, affreusement inquiet du sort du bâtiment avait fait atteler Sa voiture à deux heures et demie du matin pour se rendre bride abattue au phare afin d'empêcher l'entrée. Il arrivait et se précipitait vers le gardien du phare en lui criant: „surtout ne laissez sous aucun prétexte entrer le bateau de l'Impératrice!“ Et le gardien de Lui répondre: „Sire — S. M. est en train de passer la barre — je croyais ne pas pouvoir refuser à l'Impératrice l'entrée du port!“ — L'Empereur nous a avoué plus tard que de Sa vie Il n'avait eu aussi peur qu'à ces moments!

Mon mari, qui se tenait près des officiers de bord, entendit ceux-ci qui, prévoyant un naufrage,

discutaient d'avance les mesures qu'on aurait à prendre en cas de catastrophe... l'un dit à l'autre: „nous arriverons toujours, il faut l'espérer, à sauver l'Impératrice!" „Ce n'est pas encore si sûr que cela", réplique l'autre! Si l'homme de barre avait fait dévier pendant l'entrée son navire d'un mètre seulement de la voie tracée nous étions irrévocablement perdus!!!! —

L'Impératrice nerveuse en quittant la „Mouëtte" et voyant l'Empereur, alla vers Lui en Lui disant: „nous n'avons pas eu de chance avec notre course en mer." — L'Empereur que je n'ai jamais vu se fâcher une seule fois dans ma vie, parut cette fois-là très mécontent et reprit très vivement: „c'est aussi la dernière fois que tu fais une de ces escapades, il y en a assez." Si le respect ne m'avait retenue j'aurais ajouté: „V. M. a bien raison!" Vannés, avariés, anéantis, les cheveux en désordre, les figures décomposées, les vêtements pendant le long de ces pauvres corps qui avaient tant souffert, cette piteuse compagnie s'installa dans les voitures que l'Empereur prévoyant avait fait suivre la sienne pour être là prêtes à nous recevoir dans le cas où le débarquement aurait lieu dans le port de l'Adour et on nous conduisit... à la Villa Eugénie pour y souper!!! ......

Aussi longtemps que je vivrai je garderai le souvenir de ce repas! On n'imagine pas l'aspect qu'offraient les convives qui ressemblaient à des cadavres et dont les vêtements en loques donnaient l'impression du banquet de l'Evangile auquel on

avait appelé tous les miséreux qu'on avait pu ramasser dans les rues. C'était cependant là la fine fleur de cette cour de Napoléon III, dont l'élégance était réputée dans les 5 parties du monde!

Qu'était devenue la jolie robe en mousseline sur dessous bleu-pâle de la Comtesse Lise Przezdziecka? — Et la robe mauve de Madame Walewska? — Pour quels rivages lontains s'était envolée la confiance de Madame de La Bédoyère qui avait dit avant de s'embarquer: „que du moins cette fois-ci on ne risquait pas de mourir à la peine?" — Quelles tristes mines faisaient Mesdames de La Poëze et de Montebello qui s'étaient extasiées sur „l'heureuse idée" de l'Impératrice .... Mais rien n'égalait le chagrin de Miss Vaughan, qui se voyait forcée de convenir que décidément le „Yachting" quoiqu'elle fût Anglaise et qu'elle se croyait passionnée pour ce genre de sport, ne lui convenait absolument pas! Quant à ces messieurs, je ne décrirai pas leurs figures et leurs accoutrements! Ils étaient tout simplement monstrueux. — A 4 heures du matin nous étions rentrés chez nous mille fois heureux de regagner nos couches sur terre ferme, et de nous laisser bercer non par la mer mais par nos rêves! —

RÉCEPTION OFFICIELLE EN MA QUALITÉ D'AMBASSADRICE À LA COUR DE NAPOLÉON III.

Paris, 1859.

MON mari fut accrédité comme Ambassadeur auprès de l'Empereur Napoléon III en Décembre 1859. La réception officielle eut lieu en grande pompe à la mi-Décembre au palais des Tuileries. Deux jours plus tard L. L. M. M. Impériales me firent l'honneur de me recevoir. Le même cérémonial était observé pour les Ambassadrices et au jour fixé les grands carrosses de gala vinrent me prendre à une heure et demie à l'hôtel de l'Ambassade lequel à cette époque se trouvait Rue de Grenelle 89. Notre installation n'y était que provisoire et bien que l'hôtel qui était la propriété du Prince de Bauffremont-Courtenay fût beau, nous l'avions cependant trouvé beaucoup trop petit pour vouloir nous y installer d'une façon définitive. Le Prince de Bauffremont habitait le rez-de-chaussée, nous étions donc trop à l'étroit dans les appartements du premier et dans l'aile qui donnait sur la cour.

Je venais de terminer ma toilette qui se composait d'une traîne en moire antique mauve garnie de dentelles. J'avais mis beaucoup de bijoux, je portais sur la tête un diadème et autour du cou mes rivières en diamants auxquelles étaient suspendues mes poires en émeraudes. A peine étais-je entrée dans le salon que j'entendis la porte

cochère s'ouvrir avec fracas et les carrosses entrer dans la cour. Quelque instants après les portes s'ouvraient à deux battants et on introduisit la dame du palais Madame de Sauley, l'introducteur des Ambassadeurs, Monsieur Feuillet de Conches, deux aides de cérémonie et deux chambellans de l'Empereur. Tout ce beau monde me fit de profondes révérences, j'y répondis de mon mieux et Monsieur Feuillet de Conches, s'étant approché de moi, me dit: „Madame l'Ambassadrice, L. L. M. M. vous attendent aux Tuileries, vous plairait-il de monter en voiture?“ Un des aides de cérémonie, dont je ne me rappelle pas le nom, s'approcha d'un de nos messieurs de l'Ambassade, qui, eux aussi, devaient me faire cortège, en lui glissant à l'oreille: „Mais c'est qu'elle est toute jeune, votre Ambassadrice!“ — J'entendis cette réflexion aussi juste qu'étrange et elle me fit sourire, car, franchement, il aurait pu s'attendre à ce que je fusse jeune, puisque deux jours auparavant il avait escorté mon mari au palais et que celui-ci qui avait 29 ans, ne pouvait cependant pas avoir épousé une vieille femme. — Nous voilà donc arrivés au bas de l'escalier. J'avoue que j'étais ravie d'entrer dans un de ces magnifiques carrosses tout en glace et que je ne pus m'empêcher de dire à Madame de Sauley en m'installant „que c'est donc amusant!“ — La pauvre Madame de Sauley, habituée à ces corvées officielles, ne semblait pas y trouver le même plaisir que moi — et comme

elle avait le double de mon âge, elle était blasée sur ce genre „d'amusements". Le carrosse était attelé de six chevaux superbement harnachés et conduits du siège par un cocher, tandis qu'à côté de chaque paire de chevaux marchaient des hommes qui les conduisaient à la main. Trois valets de pied se tenaient sur le marche-pied de derrière. — A l'intérieur la voiture était capitonnée de satin blanc et galonnée d'or. Un tapis en peau d'hermine s'étalait sous nos pieds. Deux autres carrosses suivaient le nôtre et derrière ceux-ci avançait, sans que personne n'y fût placé, notre grand coupé jaune. — Madame de Sauley s'était placée en face de moi — je devais être assise seule dans le fond et cela au milieu comme me l'avait indiqué l'introducteur des Ambassadeurs. Malgré le froid intense il y avait foule dans la rue qui battait la semelle. Beaucoup de personnes de connaissance s'étaient placées sur notre passage et je m'amusais à les saluer de la main ce qui, à ce qu'elles m'ont raconté ensuite, leur donnait beaucoup d'importance auprès des badauds. Mon mari qui s'était placé avec quelques amis près de l'Arc de triomphe de la place du Carroussel sous lequel les carrosses devaient s'engager, me salua profondément et respectueusement. Je lui fis le même salut de la main. Un individu, placé à côté de lui, dit: „elle vous connaît donc, Monsieur?" à quoi mon mari répondit: „un peu!" et l'autre de répliquer: „elle ne paraît pas fière en tout cas!" A peine avions-nous franchi l'Arc

de Triomphe que les tambours de la troupe qui était échelonnée dans l'intérieur de la cour des Tuileries battaient aux champs et que le drapeau s'abaissait. Madame de Sauley me dit: „Veuillez descendre la glace et saluer." Je m'empressai de me rendre à son avis. — Il faisait un froid affreux — 10 ou 12 degrés sous zéro — elle me demanda si je ne gêlais pas," — „du tout" lui répondis-je, quoique au fait je me sentais glacée, n'ayant pour me couvrir qu'un collet en hermine car il n'était pas d'étiquette d'avoir un grand manteau! — — —

Arrivés sous la voûte d'entrée et tandis que les valets de pied m'aidaient à descendre, je fus saluée par le Grand Maître des cérémonies, le Duc de Cambacérès, le Grand Chambellan le Duc de Bassano, le Grand Veneur le Prince de la Moskowa et le Grand Écuyer le Général Fleury. — Je montai l'escalier entre une haie de cent gardes et on me conduisit dans le salon qui précédait la salle du trône. Le Duc de Cambacérès alla m'annoncer à l'Empereur et je fus introduite auprès de S. M. laquelle se tenait debout au pied du trône entouré d'un tas de chambellans et d'officiers d'ordre. Je fis trois grandes révérences et lorsque je me trouvai en face de l'Empereur, Celui-ci m'adressa un charmant discours, dans lequel Il me répéta combien Il avait été satisfait de la nomination de mon mari, qu'il avait toujours désiré voir comme Ambassadeur à Paris. Ensuite Il me fit quelques petits compliments personnels

des plus aimables et termina en disant que s'Il avait depuis longtemps déjà des sentiments de sincère amitié pour mon mari, Il tenait à me dire qu'Il reportait une bonne part de ceux-ci sur moi et que Lui autant que l'Impératrice me vouaient une véritable affection. — Pendant que l'Empereur parlait, je me disais qu'à moins de passer pour une personne fort mal élevée et peu faite pour occuper une haute situation, il fallait répondre par quelques mots de remerciments. Aussi, dès que S. M. eût fini de parler, je débitai mon petit discours en exprimant une profonde et respectueuse reconnaissance et tout en assurant l'Empereur de mon dévouement, je Le priai de nous continuer Sa haute bienveillance et Ses bontés. —

L'Empereur écoutait en souriant de Son air si bon que je n'éprouvai pas une minute d'embarras. Il me tendit la main et me dit: „Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, Madame l'Ambassadrice, car l'Impératrice vous attend. Je vous dis donc adieu et à revoir — à revoir souvent, je l'espère."

Je fis de nouveau mes trois grandes révérences et le premier chambellan le Comte Bacciochi et le Grand Maître de l'Impératrice le Duc Tascher de La Pagerie me menèrent auprès de S. M. — — —

Elle se tenait dans un des grands salons attenant à Ses appartements particuliers, entourée de Sa grand-maîtresse la Princesse d'Essling, Sa dame d'honneur la Duchesse de Bassano et six dames du palais. —

L'Impératrice était éblouissante de beauté. Elle avait une robe à traîne en velours brodée d'argent sur un devant en satin blanc brodé de même. Un diadème splendide couronnait Ses cheveux dorés et Son cou ainsi que le corsage ruisselaient de diamants.

Après m'être inclinée trois fois comme je l'avais fait chez l'Empereur, Elle aussi m'adressa un petit discours charmant empreint des sentiments les plus affectueux, mais Elle ne manquait pas de m'appeler Madame l'Ambassadrice pour bien donner à cette audience l'empreinte d'une entrevue purement officielle. Je répondis aussi bien que je pus et après que j'eus terminé ma réponse. Elle me dit: „voulez vous me présenter ces Messieurs de l'Ambassade,“ ce que je fis sans me tromper de nom. D'habitude on oublie facilement en de pareilles circonstances les noms des meilleurs amis, aussi pour un rien cela me serait arrivé avec le Baron de Münch, car j'eus un moment d'hésitation avant de le nommer, ce qui me valut en rentrant de la part de nos messieurs mille lazzis.

Enfin S. M. après avoir dit à chacun un mot aimable Se retourna vers moi, me tendit la main et me dit tout bas à l'oreille de façon à ne pouvoir être entendu par personne: „venez me voir demain entre deux et trois heures“, puis Elle fit cette fameuse révérence dont Elle avait le secret et nous nous retirâmes. Le même cérémonial eut lieu pour le départ comme pour l'arrivée,

les tambours battèrent aux champs, le drapeau s'abaissa — j'ouvris la fenêtre — et transie de froid je rentrai à l'Ambassade. Le lendemain je me réveillais avac une angine qui dura 8 jours et qui me fit beaucoup souffrir. L. L. M. M. firent prendre sans cesse de mes nouvelles et comme de raison je ne pus me rendre au rendez-vous que l'Impératrice avait daigné me donner pour le lendemain. Dès que fus remise, j'allai aux Tuileries. L'Impératrice vint à ma rencontre et me dit „qu'Elle était désolée que j'eusse pris froid et que j'aurais dû en dépit de l'étiquette m'envelopper d'une grosse fourure dans le carrosse à glace dans lequel on gelait plus que dans toute autre voiture!"

Elle m'emmena dans Son cabinet de travail et nous nous assîmes près de la cheminée pour causer. „Mon Dieu!" dit Elle, „avons nous été assez cérémonieuses toutes deux, je vous ai appelée long comme le bras Madame l'Ambassadrice, on eût dit que je ne vous connaissais pas. Nous avons été très bien toutes deux, n'est-ce-pas?"

On apporta le thé et pendant que nous le dégustions, la porte du fond s'ouvrait et l'Empereur entra. „Ah", dit-Il, „je suis aisé de vous voir revenue à la santé. Vous devez maudire votre audience solennelle!" — „Du tout" Lui répondis-je, „j'ai été tellement contente d'aller en grand carrosse, cela ne m'arrivera plus jamais de la vie et pour un rien je recommencerais." — „On s'habitue à tout", répliqua l'Empereur, „et

si vous deviez ne plus aller qu'en carrosse à six chevaux menés à la main, au bout de huit jours vous demanderiez à grands cris qu'on vous amène un sapin quelconque. Mais laissez-moi vous dire que vous parlez joliment bien, j'avais peur que vous ne restiez court quand vous vous êtes mise à me répondre. Je ne m'embarrasse pas facilement, mais j'avoue franchement que je deviens blême quand dans une harangue l'orateur commence à bredouiller. Faites vous donc raconter à ce propos par l'Impératrice la grande audience qui a eu lieu lorsqu'Elle a accepté la présidence de la Société Maternelle!

Je raconte plus loin l'audience en question sous le titre de „Réception de la Société de charité maternelle au palais des Tuileries".

RÉCEPTION DE LA „SOCIÉTÉ DE CHARITÉ MATERNELLE“ AUX TUILERIES

Paris, 1855.

L'EMPEREUR Napoléon ayant demandé à l'Impératrice de me raconter l'audience solennelle qui avait eu lieu au palais des Tuileries lors de la présentation de la „Société de charité Maternelle“ par Monseigneur Morlot, Archevêque de Paris, l'année après Son mariage, S. M. me raconta ce qui suit:

La Reine Marie Antoinette avait fondé cette société dont le but était de venir en aide aux femmes pauvres en couches et chaque souveraine en France devait à la suite en être la Présidente et la protectrice. Les Impératrices Joséphine et Marie Louise et après celles-ci la Reine Marie Aurélie et je crois aussi Madame la Duchesse d'Angoulême, quoique je ne sois pas sûre de cette dernière, s' étaient acquittées de cette tâche. L'Empereur voulut faire revivre l'ancienne tradition et pria l'Impératrice Eugénie de réorganiser la société en question en se mettant à sa tête. Ceci fut fait. Lorsque tout parut enfin être en règle, qu'un grand nombre d'adeptes s'étaient fait inscrire comme membres et que l'Archevêque de Paris, lequel en sa qualité de Grand-Aumônier de l'Empereur et de président de la dite associotion avait déclaré les statuts en ordre et la société constituée, on s'adressa au Grand Maître

de S. M., le Duc Tascher de La Pagerie, pour réclamer la faveur d'une audience solennelle dans laquelle Monseigneur l'Archevêque viendrait demander officiellement à l'Impératrice de daigner accepter la présidence ainsi que Ses devancières l'avaient fait, et Lui lire et Lui faire connaître les statuts afin d'obtenir Son consentement et Sa haute approbation.

Au jour fixé l'Archevêque se présenta en grande tenue, accompagné de ses grands vicaires au palais des Tuileries où il avait convoqué toutes les personnes faisant partie de la Société. Il y avait foule. Personne n'avait eu garde de manquer à l'audience, chacun était curieux de voir la nouvelle Impératrice entrer en fonctions et représenter seule, sans l'assistance de l'Empereur.

La réception devait avoir lieu dans la salle du trône et l'Empereur avait ordonné que l'Impératrice se tiendrait debout sur le trône, entourée de toute Sa cour, c'est à dire de Sa Grand-Maîtresse la Princesse d'Essling, Sa dame d'honneur la Duchesse de Bassano, Ses douze dames du palais, Son Grand-Maître, Ses chambellans et Ses écuyers.

A deux heures précises les portes s'ouvraient à deux battants — l'Archevêque parut, suivi de toute sa nombreuse et même innombrable escorte.

L'Impératrice, très émue et un peu tremblante, se tenait droite et repassait le petit discours que l'Empereur avait écrit pour Elle et que consiencieusement Elle avait appris par cœur. Elle con-

statait avec satisfaction qu'Elle le savait sur le bout des doigts.

L'Archevêque s'inclina trois fois et arrivé au pied du trône commença: „Madame!"

L'émotion semblait le tenir et il se passa quelques instants avant qu'il ne reprit: „Madame!"

Nouveau temps d'arrêt — la sueur perlait à son front — la foule devenait inquiète... l'Impératrice de rouge qu'Elle était devint pâle... les dames derrière Elle s'agitaient... enfin l'Archevêque parut retrouver le fil de son allocution et d'une voix plus assurée cette fois-ci: „Madame!"...

Mais, chose inouïe pour un prêtre qui comme lui avait l'habitude de parler en chaire, il ne put trouver d'autre mot que celui-là... et après une nouvelle pause véritablement cruelle pour tous les assistants, Madame de La Bédoyère devenue horriblement nerveuse et perdant la tête, se mit à lancer un sonore „bravo" dans cette assemblée ahurie!

A peine ce „bravo" était-il sorti de la bouche que l'Impératrice, devenue plus nerveuse encore que Sa dame du palais, éclata en sanglots... et descendant tremblante des marches du trône, salua l'Archevêque en pleurant et Se retira, suivie de toute Sa Cour dans Ses appartements...

L'Empereur entendant les voitures avancer pour emmener le monde, monta de suite chez S. M. afin de Lui demander comment l'audience avait marché et si Elle avait bien répondu à Monseigneur l'Archevêque. Il trouva l'Impératrice toute en larmes...



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ENTOURÉE DE SES DAMES



DU PALAIS, D'APRÈS LE TABLEAU DE WINTERHALTER.

inquiet Il s'approcha d'Elle pour connaître la cause de Son trouble. Elle Lui raconta le pénible incident et l'Empereur Lui dit (L'Empereur tutoyait l'Impératrice, tandis qu'elle lui disait „vous"): „Mais il aurait fallu que tu commences à adresser les premières paroles à l'Archevêque, cela l'aurait remis à son aise!" — La pauvre Impératrice Lui répondit: „Mais je ne pouvais pourtant pas lui débiter mon discours que j'avais si bien appris par cœur et par lequel je le remerciais des paroles si éloquentes et si chaleureuses qu'il m'adressait!"

LES GRANDS BALS DE COUR

LES LUNDIS DE L'IMPÉRATRICE. — BALS COSTUMÉS ET MASQUÉS. — LES REDOUTES À L'AMBASSADE. — LE BAL DE L'AMBASSADE EN 1867.

Paris 1860 à 1870.

IL y avait régulièrement deux grands bals de Cour aux Tuileries durant le Carneval et même quelquefois trois. Ceux-ci étaient donnés dans la grande salle des Maréchaux qui tenait le milieu du palais des Tuileries et qui était ainsi dénommée parcequ'elle se trouvait ornée des portraits de tous les maréchaux du temps du premier Empire. Elle était haute et vaste. L'orchestre se trouvait placé en haut sur une galerie. Sur une grande estrade au dessous figuraient les deux fauteuils réservés à l'Empereur et à l'Impératrice, puis trois chaises pour les Princesses Clotilde et Mathilde ainsi que pour le Prince Napoléon. Sur une marche à droite il y avait les places des Ambassadrices et sur une marche à gauche celles destinées aux membres de la famille civile de l'Empereur tels que les Murat et les Bonaparte.

On était invité pour neuf heures et à l'heure précise le corps diplomatique arrivait pour se réunir dans la salle de trône où L. L. M. M. tenaient le cercle avant d'entrer dans la salle de bal. Vers neuf heures et quart la porte donnant dans la galerie de Diane, précédant la salle du trône, s'ouvrait et un huissier annonçait à très haute voix „l'Empereur". L'Impératrice à gauche de S. M.

et un peu en arrière de Lui s'arrêtait alors et faisait trois grandes révérences, puis Elle commençait par les Ambassadrices tandis que l'Empereur parlait aux Ambassadeurs. — Ce cercle durait à peu près vingt minutes, puis les souverains se donnaient le bras et suivis de tout le corps diplomatique traversaient les salons pour se rendre à la salle des Maréchaux où Leur entrée était saluée par une marche solennelle. Du haut de l'estrade l'Impératrice faisait encore trois grandes révérences à l'assemblée et le bal s'ouvrait par une valse. — Vers onze heures la Cour se rendait au souper lequel était servi en buffet à la galerie de Diane et à minuit on se retirait heureux de voir cette corvée officielle terminée. Je n'ai pas besoin de dire que tous ces messieurs étaient en grand uniforme — j'ajouterai seulement qu'ils portaient tous la culotte courte avec les bas de soie et les escarpins comme on le fait à la Cour d'Angleterre, ce qui donne très grand air à une réunion. — J'ai toujours regretté que cet usage n'ait pas été introduit à la Cour d'Autriche.

Il n'y a pas grand chose à dire de ces grands bals dont le coup d'œil était évidemment très beau, mais qui dépassaient en ennui à mes yeux du moins tout ce qu'on pouvait imaginer. Les Ambassadrices étaient clouées sur leur estrade et comme j'étais jeune à cette époque l'obligation de ne pas bouger et de ne pouvoir causer avec personne excepté avec mes collègues me semblait extrêmement pénible.

Tout autres étaient ce qu'on appelait les Lundis de l'Impératrice où l'on dansait et s'amusait beaucoup. — Donc tous les Lundis on se réunissait aux Tuileries et le bal avait lieu dans le grand salon bleu qui précédait la salle des maréchaux. Les petits appartements privés de l'Impératrice étaient ouverts alors, excepté son beau cabinet du travail. A neuf heures et demie il fallait être rendu au palais et dès que tout le monde était arrivé L. L. M. M. apparaissaient.

Il était d'habitude que l'Impératrice adresse d'abord la parole aux Ambassadrices qui se tenaient près de la porte par laquelle Elle faisait Son entrée. Un soir cependant je ne sais ce qui Lui prit et au lieu de venir vers nous Elle se tourna vers quelques étrangères nouvellement débarquées et nous laissa en plan! Puis Elle continua à causer avec un tas d'autres personnes et ne songer plus à nous qui attendions là, la bouche en cœur. Impatiente je me tournai vers Lady Cowley et la Baronne de Budberg en leur disant: „s'il vous convient de rester là à attendre que l'Impératrice ait fini de causer avec tout ce monde, attendez, quant à moi je n'admets pas que coram publico on nous traite de cette façon et je vais m'installer dans le salon à côté. Lorsque l'Impératrice aura envie de me parler Elle me fera appeler ou bien Elle viendra me trouver" et — je m'en allai! . . .

Ces dames voulurent me retenir, mais je restai sourde à leurs insistances et je partis. Au bout d'une heure à peu près je vis paraître l'Impératrice



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE D'APRÈS LE PORTRAIT DE WINTERHALTER. 1860.

qui me cherchait et qui vint à moi en me disant: „vous avez quitté le cercle, pourquoi donc?" „Madame", répondis-je, „je sais bien que le bal d'aujourd'hui n'est pas une fête officielle — mais alors pourquoi le Grand Maître des cérémonies nous place-t-il officiellement à côté de la porte d'entrée de V. M., si ce n'est pas parceque l'Impératrice est sensée nous parler avant les autres femmes? Si je n'étais que la Princesse de Metternich je ne m'en offusquerais pas, mais je suis l'Ambassadrice d'Autriche, on me place comme telle et je crois qu'il est du devoir de V. M. de tenir compte de cette situation." L'Impératrice, bonne comme toujours, me répondit: „Vous avez raison, — j'ai eu tort — je ne sais quelle idée m'a passé par la tête. J'espère que vous n'êtes plus fâchée!" — „Comment donc", répliquai-je, „j'ai à faire mes excuses à V. M. — je la supplie de faire valoir la seule que je me permette de croire acceptable — j'ai défendu une situation qui n'est pas la mienne."

Et gentiment, affectueusement, comme Elle seule savait l'être, Elle me tendit la main en disant avec Son charmant sourire: „Je ne le ferai plus!" ....

C'est à un de ces bals que je vis pour la première fois la célèbre Comtesse Castiglione, cette merveilleuse beauté qui avait, à ce qu'on se disait, obtenu les faveurs de Napoléon III et qui, avec une insolence inouïe, faisait son entrée au bal vers minuit, alors qu'il fallait être rendu aux Tuileries à neuf heures et demie! ...

J'avoue être restée pétrifiée devant ce miracle de beauté! Elle était vêtue d'une robe en tulle blanc recouverte de grosses roses à longues tiges et ne portait comme coiffure que ses admirables cheveux tournés en grosses tresses sur sa tête et formant diadème. Sa taille était celle d'une nymphe — son cou, ses épaules, ses bras, ses mains — elle n'avait pas mis ses gants qu'elle tenait à la main — semblaient sculptés dans du marbre rose! Le décolletage, quoique excessif, ne paraissait pas indécent, tant cette superbe créature ressemblait à une statue antique! La figure était à l'avenant. Un ovale délicieux, un teint d'une fraîcheur incomparable, les yeux verts foncés et tout veloutés, surmontés de sourcils qu'on aurait cru être tracés par le pinceau d'un miniaturiste, un petit nez à la Roxelane mutin et cependant d'une régularité absolue, des dents de perles. — En un mot, Vénus descendue de l'Olympe! — Jamais je n'ai vu beauté pareille, jamais je n'en reverrai plus comme celle-là!

La perfection n'étant hélas! pas de ce monde, il manquait à la Comtesse Castiglione une chose essentielle — et cette chose était le charme!... Elle semblait tellement imbue de sa triomphante beauté, elle en était si uniquement occupée, qu'au bout de quelques instants après qu'on l'avait bien dévisagée, elle vous donnait sur les nerfs. Pas un mouvement, pas un geste, rien qui ne fût étudié! Si elle avait été simple et naturelle, elle aurait bouleversé le monde, car je crois qu'elle

aurait subjugué l'univers entier — tel que, on allait la regarder et l'admirer et on la quittait écœuré de tant de pose et de tant de vanité. Excepté l'Empereur je ne sache personne qui lui ait voué une admiration particulière. — Fort peu aimable pour les femmes, Madame Castiglione ne parlait qu'aux hommes. Je n'ai pas fait sa connaissance, elle n'ayant pas songé à se faire présenter à moi. On lui demandait un jour si elle ne dansait pas, à quoi elle répondit: „danser? pour devenir rouge et laide comme toutes ces femmes que nous voyons là devant nous — certes non!" — Ce propos qui fut colporté n'a pas contribué à lui concilier les sympathies féminines. On m'a raconté qu'un soir à un bal donné à Saint-Cloud elle arriva poudrée à blanc d'une moitié de la tête et coiffée en bandeaux plats de l'autre moitié. Le côté poudré était surmonté d'énormes plumes bleu ciel. Jamais on ne l'avait vue plus belle, — cette coiffure étrange lui seyait à ravir. Le lendemain elle vint à un bal donné à Paris vêtue d'une simple robe de mousseline blanche et coiffée en bandeaux sans aucun bijou! Les personnes qui l'avaient vue la veille dans cet accoutrement étrange, m'ont assuré qu'elle était peut-être plus belle encore dans cette simplicité exagérée.

Il y avait d'ailleurs de bien jolies femmes à cette époque à la Cour et je ne citerai que la Comtesse de Mercy Argenteau née de Caraman-Chimay, grande élancée, ayant un port de reine,

superbe en un mot, mon amie Madame de Pourtalès née de Bussierre, idéalement jolie, fine et gracieuse, Madame de Galliffet née Laffitte, ravissante avec ses cheveux à teinte rousse, ses yeux étranges dont l'un était vert et l'autre couleur de châtaigne et ses dents merveilleuses qui éclairaient toute sa figure, Madame Léopold Lehon née Genzano, extrêmement gracieuse, Madame Walewska née Ricci, la Marquise de Cadore née de Bonneval à l'air si distingué, telles que la Maréchale Canrobert, Madame de Bourgoing née Dolfus, son amie, la petite Marquise de Las Marismas, la Maréchale Malakoff née Sophie Valiera della Paniega une cousine de l'Impératrice et enfin aussi la Duchesse d'Albe, sœur de S. M. qui ne venait que rarement à Paris, il est vrai, Madame Alphonse de Rothschild et tant d'autres encore!

L'Impératrice faisait quelquefois un tour de valse dans les premiers temps — après la mort de la Duchesse d'Albe Elle n'a plus dansé!....

Nous avons eu aussi plusieurs bals costumés aux Tuileries qui étaient charmants. Les hommes n'aimant pas à se costumer, étaient autorisés à venir en manteau vénitien — une espèce de manteau court attaché par une cordelière au cou et dont la couleur variait suivant le goût de chacun. Mon mari en avait un en moire rouge bordé de velours noir et un mauve — les diplomates et les gros bonnets se refusant absolument à tout costume. L'Empereur bien entendu ne

portait Lui aussi que le manteau vénitien. Il fallait venir à la Cour en toute occasion même lorsqu'on n'était pas en uniforme, c'est à dire pour les réunions du soir, avec l'habit noir, la culotte courte et bas de soie noirs. Quant à moi je me souviens avoir eu une fois un costume de diable noir fort joli. Il était tout brodé d'argent et véritablement constellé de diamants. J'avais fait monter par Baptiste de petites cornes en diamants. Une autre fois je portais un costume Louis XV jaune tout enguirlandé de roses pompons retenues par des glands d'argent. Je portais comme coiffure un chapeau de crêpe jaune surmonté de plumes jaunes. On a trouvé ce costume, un chef d'œuvre de Worth, comme celui du diable noir, fort réussi. Le costume Louis XV avait été copié d'après un portrait du temps.

L'Impératrice apparut à un de ces bals costumés en Dogaresse et Elle était vraiment d'une beauté éblouissante. La petite calotte ou, pour mieux dire, le bonnet de Dogaresse, qui rappelle le bonnet phrygien, Lui allait divinement. Je ne pouvais détacher mes yeux d'Elle.

C'est encore à l'une de ces fêtes que Madame Castiglione fit son apparition en Salammbô — costume composé par elle d'après la description de cette heroïne du roman de Flaubert qui faisait sensation à ce moment là. Qu'on juge de notre étonnement en découvrant que la dame en question avait les pieds nus ou du moins recouverts d'un maillot de soie tellement fin que c'était

tout comme! Mais ce qui était plus surprenant encore c'est que la tunique en velours noir qu'elle portait était fendue jusqu'à la taille et qu'à certains mouvements elle s'entr'ouvrait et laissait voir la jambe du haut en bas! — Eh bien! Malgré notre indignation je dois avouver que la beauté sculpturale de celle qui se montrait ainsi était si complète, que cette tenue n'avait rien d'indécent! On eût dit une statue animée! — Ses magnifiques cheveux ruisselaient sur ses épaules et descendaient jusqu'aux genoux — ses bras, ornés de bracelets représentant des serpents en or étaient nus jusqu'à l'épaule et les doigts de pied étaient couverts de bagues! Jamais on n'a vu apparation plus curieuse, plus phantastique ni plus renversante! Mais quelle incroyable beauté!

Autant ces bals étaient amusants et présentaient un aspect unique comme luxe et comme élégance autant L. L. M. M. préféraient cependant les bals costumés dans les Ministères et aux Ambassades où le masque était admis, c'est à dire où les dominos se mêlaient aux costumes — l'animation y était bien plus grande. Je citerai seulement, avant de parler de ces fêtes là, le grand bal donné par l'Impératrice au palais d'Albe, un délicieux hôtel entre cour et jardin qu'Elle possédait aux Champs Elysées, là à peu près où se trouve actuellement la rue Pierre Charron et où pendant leurs séjours à Paris la Comtesse Montijo et la Duchesse d'Albe habitaient. L'Impératrice avait fait construire une grande salle admirable-

ment décorée du côté du jardin et nous avons eu là la plus jolie fête du monde. — L'Empereur et l'Impératrice y assistaient en dominos. Je figurais dans le quadrille des quatre éléments; j'étais dans le groupe de l'air. La terre, c'est à dire les femmes qui étaient de ce groupe (nous étions quatre par quatre), portaient comme bijoux rien que des émeraudes et des diamants, le feu, rien que des rubis et des diamants, l'eau, des perles et diamants et l'air, des turquoises et diamants. Nous nous étions prêtées mutuellement les bijoux. N'ayant pas de turquoises, j'avais celles de la Princesse Lise Troubetzkoï qui étaient splendides. Le quadrille eut beaucoup de succès.

Les plus beaux bals costumés et masqués eurent lieu au Ministère des Affaires Etrangères chez le Comte Walewski, au Ministère de la Marine chez le Marquis de Chasseloup-Laubat, à la Présidence du Corps législatif chez le Duc de Morny, chez le Grand Écuyer de l'Empereur le Général Fleury, chez le Ministre de la Maison de l'Empereur Monsieur Rouher, et enfin chez nous à l'Ambassade. Puis il y en eut d'autres chez des particuliers, comme chez le Duc de Bisaccia (aujourd'hui Duc de Doudeauville), chez le Comte de Montgomery et chez le Prince de Sagan.

L. L. M. M. n'allaient que dans les Ministères et nous firent l'honneur de venir aussi chez nous. Au bal de la Marine il y eut une entrée qui fit grand effet. On réprésentait les cinq parties du

monde et le coup d'œil de ce magnifique cortège était absolument grandiose. J'ai rarement vu un étalage de plus beaux costumes portés par de plus jolies femmes. La Marquise de Chasseloup-Laubat qui était excessivement jolie fut très admirée dans un costume indien. On la portait dans un palanquin surmonté de plumes de paon gigantesques et tous ceux qui l'entouraient portaient des ajustements superbes. Madame Bartholoni en reine africaine traînée dans une espèce de char doré et tout fleuri triomphait également ce même soir. Deux mille invitations avaient été lancées et on n'imagine pas la variété inouïe des costumes. J'avais choisi le domino et je me suis amusée à intriguer de minuit jusqu'à six heures du matin en imitant la Duchesse de Persigny qui avait un zézaiement tout particulier que j'avais bien attrapé à tel point, que vers la fin du bal un tas de messieurs qui causaient et riaient avec moi crurent si bien que j'étais Madame de Persigny que, lorsque je voulus m'en aller Monsieur de La Redorte me proposa d'appeler mes gens en me disant: „Madame la Duchesse, l'heure de vous démasquer est venue, nous nous avons tous reconnue depuis longtemps!“ Je protestai énergiquement en assurant ces messieurs qu'ils ne me reconnaissaient pas, mais ma protestation fut accueillie par des rires homériques. Monsieur de La Redorte me dit: „vous n'êtes pas arrivée à changer votre charmant petit zézaiement . . .“ lorsque je l'interrompis en lui affirmant que je

ne zézayais pas le moins du monde et en le priant de dire mon nom s'il le savait vraiment si bien! — Nouveaux éclats de rire et tous de se placer devant moi en scandant: „la Du-ches-se de Per-si-gny!" — A peine ce nom avait-il été prononcé que tranquillement j'enlevai mon loup...; décrire la stupeur, je dirai plus, l'effroi de ces messieurs est chose impossible. Ils étaient tellement sûrs de leur affaire qu'ils se seraient fait hacher en morceaux plutôt que d'admettre qu'ils s'étaient trompés sur l'identité de la personne. —

Le bal de la Présidence était d'une élégance extrême. La jeune Duchesse de Morny (née Princesse Troubetzkoï) était dans tout l'éclat de la beauté blonde de ses 25 ans. Quoique d'une maigreur extrême elle plaisait par la finesse et la grande distinction de sa personne. Elle portait un costume de fantaisie qui représentait l'étoile du matin. Vêtue d'une tunique blanche, lamée d'argent, avec une grande étoile en diamants au milieu de la tête, cela aurait pu passer pour une robe de bal un peu extraordinaire. Mais la sensation de la soirée fut causée par l'entrée de la belle Madame Ernest Feydeau, la femme du célèbre romancier, en Louis XIV enfant. C'était une merveille. En costume de satin blanc recouvert de broderies d'or et coiffée d'un grand chapeau blanc orné de plumes blanches, elle m'a laissé le souvenir d'un éblouissement de beauté. Comme à l'époque du grand Roi le costume masculin se composait d'une petite jupe à gros plis allant

jusqu'aux genoux et d'un petit collet attaché aux épaules, la tenue n'avait rien d'inconvénient. On ne pouvait rien imaginer de plus séduisant, aussi fut on unanime à lui décerner la palme du succès.

L'Empereur au lieu du domino noir traditionnel avait choisi le costume de bédouin avec le burnous et le turban en laine blanche. Avec cela il portait un masque. On le reconnaissait aisément à sa démarche, mais il ne fallait pas faire semblant de le reconnaître. Il portait dans son ceinturon un poignard richement orné de pierres en imitation.

Venant me parler il me demanda si je n'avais pas peur d'un homme armé jusqu'aux dents. Je lui répondis que sa vue me faisait trembler en effet et que le seul moyen de me rassurer était de me donner son magnifique poignard. „Que veux-tu en faire?" — „J'en démonterai les pierres pour en faire de beaux bijoux que je pourrai porter!" — „Sais-tu que chaque pierre vaut un million?" — „Allons donc", m'écriai-je, „un pauvre bédouin comme toi tu aurais vendu depuis longtemps ces pierres si chacun valait un million — tu rentreras chez toi — et demain matin à ton réveil tu m'enverras ton poignard. Je n'en ferai pas faire de bijou pour moi, mais je le conserverai en souvenir de toi dans un musée qu'a mon mari en Bohême dans un château qui s'appelle Königswart!" — Le lendemain matin on vint m'apporter un petit paquet bien ficelé qui contenait le poignard en question avec un bout de papier sur lequel

se trouvaient écrits ces mots tracés par la main de l'Empereur: „de la part du pauvre bédouin."

A ce même bal on vit Monsieur de Lutteroth, un horrible fat que tout le monde avait en grippe, et cela avec raison, apparaître costumé en „fils de la Nuit!" Le costume était magnifique, mais l'individu qui le portait fort ridicule. Il avait imaginé de faire faire un pantalon bouffant en satin bleu saphir ruisselant de broderies d'argent et recouvert ainsi que la veste d'un voile en tulle bleu constellé de diamants et surmonté d'un superbe croissant également en diamants! On faisait haie sur son passage et on se moquait ouvertement de ce malheureux qui paraissait ne pas s'en apercevoir, mais qui au contraire semblait croire qu'il n'inspirait qu'admiration et envie. Il était fort beau garçon et n'admettait pas qu'on pût rire de lui.

Les Jeudis de la Mi-Carême nous donnions régulièrement une redoute à l'Ambassade et je dois à la vérité de dire que ce genre de réunions eut le plus grand succès. On s'arrachait les invitations qui arrivaient presque toujours au nombre de 1500 à 2000.

Un orchestre, placé dans le grand salon, jouait des valses et toutes sortes de danses et les femmes circulaient en dominos en s'amusant à intriguer; au fond de l'appartement il y avait un grand buffet où l'on servait des rafraîchissements. Pas de souper comme de raison, à cause du carême. Ces fêtes se prolongeaient généralement jusque

vers trois et même quatre heures du matin, tant on s'amusait. Les redoutes „à la Viennoise" n'ont eu lieu que chez nous; depuis notre départ on n'en a plus jamais données, et encore aujourd'hui, ceux qui s'en souviennent en parlent avec enthousiasme. Ce qu'on y dépensait d'esprit et de verve est incroyable et je me rappelle m'être arrêtée souvent devant un groupe pour écouter les propos qui s'échangeaient et pour admirer la faconde de certaines personnes qui ne tarissaient pas en bonmots de façon à faire se tordre de rire l'auditoire qui se groupait autour d'elles.

Beaucoup de femmes s'amusaient à changer de dominos deux et trois fois dans la soirée. J'avais installé dans mon appartement du premier des cabinets de toilette pour leur permettre de se changer; les dominos avaient été apportés dans la journée par les femmes de chambre et celles-ci, revenues le soir, attendaient ces dames pour les aider à se dévêtir et à se revêtir. —

Je terminerai ce récit en faisant mention du grand bal donné à l'Ambassade en Mai 1867 à l'occasion de l'Exposition. Le Gouvernement autrichien avait ouvert un crédit de cent mille francs et soixante-cinq mille francs ont été dépensés par nous pour cette fête, laquelle, j'ose le dire, a enfoncé toutes celles données par les autres Ambassades. J'avais demandé à Monsieur Alphand, le directeur en chef des travaux de la Ville de Paris, l'organisateur par excellence, de me venir en aide et il voulut bien se rendre

à mon désir. Nous fîmes construire une salle immense donnant sur le jardin. La décoration en était ravissante Les murs blanc et or, les tentures mi satin rose, mi satin vert. Les lustres représentaient de gigantesques corbeilles en fleurs — les appliques avaient la forme de hottes. — Les bougies sortaient de ces fleurs. Tel lustre était tout en géraniums roses, tel autre en géraniums rouges, le grand lustre du milieu en géraniums de toutes les couleurs. Des plantes vertes admirables remplissaient les coins — de grandes glaces sans tain donnaient sur le jardin éclairé à la lumière électrique avec des ballons lumineux dans les arbres. De chaque fenêtre ou de chacune de ces énormes glaces on jouissait d'un autre coup d'œil. Ainsi de l'une on avait vue sur des parterres de fleurs merveilleusement arrangés, de l'autre sur une statue placée dans un berceau de fleurs, puis sur une allée d'orangers en fleurs, enfin sur un établissement avec les fauteuils et les chaises drapés d'étoffes brodées en or entouré de gigantesques palmiers et de fougères . . . mais le clou était sans contredit le fond de la salle qui se composait d'une glace sans tain derrière laquelle s'élevaient des rochers dans lesquels fleurissaient en masse les plus admirables roses. Une cascade tombait du haut de ces rochers par dessus ce paysage féerique: l'éclairage électrique aidant, cette eau scintillait de mille feux. Les roses et la verdure cachées à moitié par cette cascade lumineuse n'en recevaient pas une goutte. Alphand avait

installé cela d'une manière extraordinaire et tout le monde, à commencer par L. L. M. M. et les princes étrangers qui assistaient à la fête, s'extasia sur ce coup d'œil vraiment enchanteur.

J'avais fait dresser le souper de l'Empereur et de l'Impératrice et des princes dans les appartements du premier. Le reste des invités soupa dans une immense tente en toile rayée rouge et blanc placée dans le jardin et dans laquelle j'avais fait entrer un groupe de huit grands marronniers autour desquels on avait fait faire des tables, de sorte que l'arbre tout enguirlandé du tronc faisait pour ainsi dire un énorme surtout. Les fleurs avaient été fournies par les serres de la Ville de Paris, car aucun fleuriste n'aurait pu arriver à une semblable décoration. Le Baron Haussmann nous avait proposé de nous les prêter à condition que nous payerions le transport et la casse! Il n'y a pas eu de casse mais le transport et les pourboires donnés à cette armée de jardiniers ont bien été l'affaire de plusieurs billets de mille francs, trois ou quatre mille, autant que je me souviens.

Johann Strauß, qui à cette époque donnait des concerts à Paris, nous demanda la faveur de tenir l'orchestre au bal de l'Ambassade à quoi nous avons consenti comme de raison avec le plus grand plaisir. Il émerveilla tout le monde par l'entrain inimitable de son jeu — seulement on n'en revenait pas de la lenteur qu'il mettait dans les quadrilles et à maintes reprises nous avons été obligés d'aller à lui pour lui dire de hâter la mesure.

Le Prince et la Princesse royales de Prusse qui à ce moment là étaient les hôtes de l'Empereur, assistaient au bal en question.

Le prince royal me dit, en me saluant à son entrée, combien il était heureux de débuter à Paris à l'Ambassade d'Autriche (il était arrivé de la veille)... il y avait tout juste un an que Son père, le Roi Guillaume, avait déclaré la guerre à l'Empereur d'Autriche!

Il est possible que le Prince Royal en ait été très heureux, mais je ne puis dire que je l'étais autant que lui.

SÉJOURS À COMPIÈGNE, 1860—1869

CHAQUE année durant le règne de l'Empereur Napoléon III il y avait pendant quatre semaines des séjours au palais de Compiègne qui commençaient vers le huit ou dix Novembre. On y conviait une centaine de personnes, triées sur le volet, et je laisse à penser si ces invitations étaient recherchées et enviées! ...

L. L. M. M. se faisaient présenter la liste des élus par le premier chambellan, le Comte Bacciocchi, et ajoutaient des noms et en effaçaient d'autres — puis les lettres d'invitations étaient lancées. Elles portaient la formule: „Par ordre de Leurs Majestés Impériales N. N. ... est invité (ou sont invités) à venir passer 8 jours au palais de Compiègne du ... Nov: au ... Nov: — Un train special amènera les invités, leurs gens et leurs bagages et partira de la gare du Nord un tel jour à trois heures."

Au jour indiqué une voiture après l'autre débarquait tout ce beau monde à la dite gare et on se mettait en route. Arrivée à Compiègne, „la série" dégringolait des wagons et se précipitait dans les chars-à-bancs attelés de cette belle poste impériale et bride abattue on partait pour le palais. Au perron on était reçu par le Comte Bacciocchi et chacun était mené dans ses appartements, après avoir reçu l'ordre d'être au salon à sept heures et quart, le diner ayant lieu à sept heures et demie précises et L. L. M. M. voulant saluer chacun de Leurs invités avant de se mettre à table.



LE PRINCE IMPÉRIAL. 1865.

Rien au monde n'était plus curieux pour nous que de regarder de nos fenêtres l'arrivée des voitures à bagages! C'était un amusement auquel personne n'avait garde de manquer et ceux qui avaient leurs fenêtres donnant sur la cour d'arrivée recevaient la visite de ceux dont les fenêtres n'avaient pas vue de ce côté. A peu près vingt minutes après l'arrivée des maîtres débarquaient les fourgons! C'était un spectacle extraordinaire et unique car on eût dit que la ville de Paris démenageait. Ce qu'on voyait décharger de caisses était inimaginable! Nous en avons compté un jour jusqu'à près de neuf cent!!! C'est que chaque femme faisait mettre ses robes du soir chacune séparément dans une caisse en bois blanc, telles que les couturières en emploient pour leurs expéditions, afin que bien emballées par ces merveilleux emballeurs de Paris, elles puissent arriver toutes fraiches à déstination. De cette façon je me glorifiais de 18 caisses à moi seule, d'autres plus élégantes que moi de 24 et comme nous étions en tout hommes et femmes une soixantaine de personnes, le chiffre de 900 cité plus haut ne paraîtra pas invraisemblable. Il fallait voir ce grouillement de valets de chambre et de femmes de chambre affolés, criant et hurlant dans la cour pour démêler leurs bagages! Il y en avait qui pleuraient, d'autres qui, les cheveux défaits, perdant leurs chapeaux, suppliaient les mains jointes les hommes de service de l'Empereur de leur délivrer telle ou telle caisse — on tirait cette caisse si ardemment désirée

de dessous un tas gigantesque d'autres caisses, ce qui amenait parfois une dégringolade effroyable. Alors celui ou celle qui avait obtenu à grand peine ce qu'elle avait réclamé, était invectivé par les autres — bref — c'était un spectacle véritablement impayable et on se tordait de rire derrière les fenêtres, tandis que ces malheureux se bataillaient en bas. — Dès le début du séjour tous les domestiques étaient brouillés et se détestaient.

Pendant qu'on montait ces innombrables bagages dans les appartements, on nous servait le thé et les amis se réunissaient chez qui les uns, chez qui les autres.

Il est impossible d'imaginer une réunion plus élégante que celle qu'on voyait dans ce premier salon! On voyait là par exemple la Duchesse d'Albe — sœur de l'Impératrice, la Comtesse Walewska, la Marquise de Cadore, la Comtesse de Montebello, la Comtesse de Persigny, la Comtesse de Morny, la Comtesse de Pourtalès, la Comtesse de La Bedagère, la Baronne de Poilly, la Marquise de Galliffet, la Baronne Alphonse de Rothschild, la Duchesse de Sutherland, la Duchesse de Manchester, en un mot tout ce que Paris et l'étranger pouvait offrir de femmes belles, jeunes et élégantes.

Toutes les illustrations politiques, littéraires et artistiques en fait d'hommes étaient conviées à tour de rôle à ces fameuses séries de Compiègne, dont, on peut le dire sans crainte d'être démenti, on n'en verra plus jamais de pareilles.

Des hommes tels que A. Dumas fils, Octave Feuillet, Edmond About, Gounod, les célèbres chirurgiens Nélaton et Jobert de Lamballe, les peintres Meissonnier et Jérôme, les avocats Lachaud et Chaix d'Estange, formaient la phalange qui entourait cette Cour brillante entre toutes, sans compter les étrangers de distinction, les diplomates accrédités auprès de Napoléon III, les ministres et une foule de célébrités recrutées de partout.

Une femme du monde devenue Impératrice pouvait seule arriver à créer une semblable réunion. Jamais une princesse du sang n'y serait parvenue et même n'y parviendra jamais. Il faut pour cela le „savoir faire" mondain uni à la puissance souveraine, c'est-à-dire premièrement savoir choisir les personnes qui contribuent ou par leur individualité, ou par l'agrément de leur esprit et de leur conversation, ou par leur beauté, ou par leur élégance, ou par leur entrain à rendre une pareille réunion plaisante à tous égards et ensuite être sûr qu'en les conviant elles répondront toutes à votre appel!!

Les princesses du sang n'ont pas l'usage du monde qu'avait L'Impératrice Eugénie, elles auront beau faire, elles restent des êtres hybrides qui gênent les autres et se sentent gênées elles-mêmes. Je parle des princesses actuelles, car jadis il y en avait — je ne citerai que Madame l'Archiduchesse Sophie — qui étaient des causeuses incomparables et comme on n'en rencontre plus.

Mais je reviens au salon d'attente de Compiègne dans lequel je vois paraître maintenant Leurs Majestés. L'Impératrice faisait cette révérence qui nous transportait toujours tous et toutes d'admiration car Elle y mettait une grâce et une dignité incomparables. Je La vois encore, vêtue un jour d'une robe en satin blanc n'ayant pour toute parure dans ses cheveux que le Régent étincelant au sommet de Sa tête et surmonté d'une touffe de plumes blanches scintillantes de diamants — au tour du cou trois merveilleux rangs de perles — et saluant la compagnie dans l'encadrement de cette porte!

Elle était d'une beauté idéale! Et avec cela si simple, si parfaitement naturelle, ne faisant pas ce que j'appellerai une figure de jolie femme. — Après ce grand salut Elle s'approchait de chaque personne, lui disait un mot aimable, combien Elle était contente de la voir ... et puis Elle faisait le tour de la salle sans trop s'attarder. L'Empereur causait de Son côté tout simplement sans vouloir faire de cercle et puis allait à l'Impératrice, Lui donnait le bras pour se rendre dans la salle à manger laquelle était très éloignée des appartements et nous tous nous suivions l'exemple de nos augustes hôtes en nous donnant tous le bras pour aller nous mettre à table. Il fallait traverser la vaste antichambre, la salle des gardes, deux autres grandes pièces tenant le milieu entre une antichambre et des salons vides pour arriver dans cette grande pièce où se dressait



CHASSE IMPÉRIALE À COMPIÈGNE. 1865.

le banquet. Il pouvait y avoir de 80 à 100 couverts; cela dépendait des invitations faites en dehors des invités à demeure fixe. L. L. M. M. invitaient souvent des personnes établies à Compiègne et dans les environs, comme le Marquis et la Marquise de l'Aigle, le préfet, le Général commandant, des colonels, des personnages de l'administration, etc.

En ma qualité d'Ambassadrice j'étais toujours placée à côté de l'Empereur; à Sa droite, si j'étais seule de mon espèce, à Sa gauche si Lady Cowley était de la série, car son mari était accrédité comme Ambassadeur longtemps avant que mon mari ne le fût, ou bien encore s'il y avait la Princesse Mathilde, ce qui n'est arrivé qu'une fois autant que je me souvienne. Le coup d'œil qu'offrait la table était magnifique. Quoique l'Empereur n'eût pas d'argenterie et que tout, jusqu'à la dernière cuiller à café, fût en Christofle, comme cela avait l'apparence de vaisselle plate et que les modèles étaient d'une correction parfaite, cela ne nuisait en rien à l'aspect général. — C'est par hasard que j'ai appris un jour à Compiègne et cela de la bouche même de l'Empereur, que nous mangions sur du Ruolz! On parlait de voleurs qui avaient emporté une superbe argenterie lorsque S. M. en se tournant vers moi me dit en riant: „eh bien, ils seraient attrapés chez moi, ils ne trouveraient pas une cuiller à café qui soit en argent!" — Je souriais avec incrédulité lorsque l'Empereur reprit: „quand

je suis arrivé au pouvoir il n'y avait pas d'argenterie. On voulut en commander, mais quel ne fût pas mon effroi lorsqu'on vint me dire que ce serait une affaire de plus de 5 millions! Je n'hésitai pas un instant et je donnai ordre de faire tout exécuter en Ruolz ce qui est revenu à cinq ou six mille francs. Voyez-vous," ajouta-t-Il, „l'argenterie des Souverains ne sert qu'à être fondue à un moment donné!"

L'Empereur causait pendant le dîner avec cette aisance et cette bonhommie qui le rendaient si sympathique et qui faisaient que tous ceux qui frayaient avec Lui l'aimaient véritablement. Il était un type accompli de grand seigneur et rien en Lui ne tenait du parvenu. Ainsi un jour à table, à ce même Compiègne, la conversation était devenue générale avec l'Impératrice assise en face de l'Empereur et les personnes placées autour d'Elle. On défilait le chapelet des misères qu'on encourait en voyageant!... L'Empereur intervint et nous taxa tous d'exagération. Je me permis de répondre en riant à S. M. qu'il Lui était interdit de juger des ennuis qui nous incombaient à nous autres vu qu'Elle n'avait qu'à monter le train spécial, que toute l'administration était à Ses ordres, qu'Elle n'avait à s'occuper de rien, ni de la dépense, ... ce à quoi l'Empereur répliqua: „évidemment je voyage commodément à présent, mais vous oubliez qu'il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai été très pauvre et je n'avais pas de quoi payer un domestique. Je

voyageais donc seul et je me souviens qu'un jour en Amérique en descendant du train je me suis vu forcé de porter moi-même ma petite malle qui était assez lourde et de la porter jusqu'à l'embarcadère du bateau lequel était fort éloigné de la gare. Comme il faisait une chaleur torride, je puis vous assurer que personne de vous autres ici ne peut se vanter d'en avoir fait autant. Je connais donc mieux que vous tous les ennuis et les difficultés qui s'attachent à des voyages." — Et puis, en se tournant vers moi, Il me dit de Son air triste et sérieux: „n'oubliez pas, Princesse, que je suis un parvenu dans la véritable acception du mot!"

Souvent l'Empereur riait comme un enfant des bêtises que je Lui racontais. Que de fous rires nous avons eu ensemble et combien de fois en sortant de dîner on venait me demander ce que j'avais bien pu raconter à S. M. pour le faire rire d'aussi bon cœur.

Un soir à dîner j'avais pris d'un plat qui était vraiment franchement mauvais. Je crachai la première bouchée sans vergogne. L'Empereur me demanda: „est-ce donc tellement mauvais?" — je Lui répondis: „Sire, c'est exécrable!" — „Eh bien, je veux en goûter, car je crois que vous exagérez!" — Il se fit servir le plat qu'Il avait refusé et à peine en eut-Il goûté qu'Il en fit autant que moi — et me dit: „Sommes-nous assez mal élevés tous deux" — et nous voilà riant à gorge déployée. L'Impératrice voulant

connaître la cause de notre hilarité en demanda la raison et l'Empereur de répondre: „nous ne pouvons pas le dire — tu nous ferais lever de table!" (L'Empereur tutoyait l'Impératrice tandis qu'Elle Lui disait „Vous".)

Le manger à la Cour était bon et copieux mais pas très fin. C'était plutôt une nourriture saine et simple mais je l'aimais beaucoup car on pouvait sans fatigue l'absorber pendant tout le séjour et jamais on ne s'en sentait incommodé. Or, lorsque durant 8 et même 15 jours on fait régulièrement deux grands repas de près de 100 personnes, il arrive que finalement on perd l'appetit. Le dîner était servi en une heure et le service se faisait admirablement. Le préfet du palais, le vieux Général Rollin, présidait le repas au bout de la table et donnait ses ordres. La livrée était belle et toujours toute poudrée.

On rentrait en cortège au salon à huit heures et demie. Le café était servi à table. Au bout de quelques instants l'Empereur se retirait dans Son cabinet de travail pour fumer Sa cigarette et les hommes allaient au fumoir.

L'Impératrice restait à causer avec nous. Lorsque ces messieurs revenaient, un des chambellans se plaçait près d'un piano droit qui avait une manivelle et tournait désespérément celle-ci.
On dansait aux sons de cette horrible et monotone musique, ce qui dans le fait manquait de gaîté! En général les soirées qui se prolongeaient jusqu'à onze heures et demie étaient le côté faible de

ces séjours. J'avoue que je ne les goûtais guère car on se battait les flancs et sans cesse on se demandait: „quelle heure est-il?" Les soirs où l'Empereur faisait danser la „Boulangère" ou „Sir Richard de Coverley" et se mettait à la danse, cela allait mieux ou bien lorsqu'on représentait des charades, des tableaux, ou qu'on jouait la comédie, alors on s'amusait vraiment et la gaîté la plus franche régnait dans toute la compagnie.

L'Empereur adorait ces petites représentations et Son plus grand plaisir était de se promener derrière les coulisses et de regarder le va et vient de „ses acteurs particuliers" qu'à l'instar des „comédiens ordinaires de l'Empereur" (C'est-à-dire la Comédie française) j'avais ainsi dénommés. — Que de jolies représentations on a donné dans ce salon du fond dans lequel on avait fait dresser une petite scène qui restait toujours là et qu'on n'enlevait jamais.

Mon mari faisait office de Chef d'orchestre car l'Impératrice ne voulait pas que qui que ce soit, qui ne fût pas du nombre des invités, assistât aux réunions afin, disait-Elle „qu'on ne fasse pas de potins ni de cancans!" — Comme si Elle avait empêché les gens d'en faire! Au contraire! Le champ des suppositions était vaste et on a raconté les choses les plus insensées et les plus invraisemblables sur ces séjours, dont la mère permettrait la lecture à sa fille sans hésiter. — Le Prince Reuss et moi, sachant tout ce qui se disait et se racontait sur „les séries de Compiègne", nous

avions appelé les séjours „Sodome et Gomorrhe". Lorsque le chambellan de l'Imperatrice, Monsieur de Lazay Marnésia, qui était un peu raide et fort peu enclin à la plaisanterie, tournait de son air solennel et ennuyé la fameuse manivelle et que deux malheureux couples se mettaient à tourner dans le salon, tandis que les autres échoués sur des banquettes baillaient à se démettre la mâchoire, nous ne manquions pas de nous glisser l'un vers l'autre et de nous dire tout bas d'un ton navré et en levant les yeux au Ciel — „Sodome et Gomorrhe!"

On a joué sur la petite scène dans les appartements „Les commentaires de César", une grande Revue faite par le Marquis de Massa. C'était charmant et a eu beaucoup de succès. J'y remplissais le rôle d'une cantinière de zouave — d'un cocher de fiacre — et celui de la Chanson. On faisait bisser et trisser même mes couplets et ma modestie, dût-elle en souffrir, je dois à la vérité de convenir que ces trois rôles ont été très convenablement interprêtés par moi. Surtout celui de la chanson où dans de ravissants couplets je passais en revue la chanson à partir de son début jusqu'à nos jours.

Madame de Pourtalès était éblouissante de beauté en „France", Madame de Galliffet ravissante en „Angleterre." Le Prince Impérial un amour en petit grenadier de la garde. —

Un jour qu'on faisait des charades pour la fête de l'Imperatrice on devait représenter dans le tableau final les dieux de l'Olympe offrant des fleurs à la souveraine. Octave Feuillet avait com-

posé la charade, j'organisais les tableaux et j'avais même joué la première scène avec lui. Le mot était „anniversaire“, „âne“ — „hiver“ — „serre“ et puis le tout.

Madame Magnan née Haritoff qui était excessivement jolie, avait été désignée pour remplir le rôle de l'Amour. Son costume commandé à Paris n'arrivant pas, elle envoya une dépêche ainsi conçue: „je fais l'amour ce soir à Compiègne, il me faut mon costume!“ Je laisse à penser si on s'est moqué d'elle car un de ces messieurs avait été chargé par elle d'aller au télégraphe comme elle voulait être bien sûre que la dépêche partirait à temps. — C'est ce même soir que Madame de Persigny, qui était toquée et insupportable, me fit une scène affreuse parceque je l'avais placée dans ce qu'elle appelait aimablement le tableau des laides! — Comme j'en étais, je lui répondis: „vous n'êtes pas gentille — vous êtes dans le même tableau que moi et bien d'autres.“ — Exaspérée elle s'écria: „c'est bien ce que je dis, je ne veux pas être du tableau des laides!“ — „Eh bien“, dis-je, „je vous répondrai que nous préférons, nous autres, ne pas être du tableau des toquées que vous pouvez arranger comme vous l'entendrez.“

L'Impératrice avait voulu jouer aussi la comédie et Octave Feuillet avait écrit pour Elle une petite pièce en deux actes, intitulée „les portraits de la Marquise“. Elle y a été tout bonnement délicieuse et son jeu était d'une distinction exquise. Le Comte Charles de Talleyrand etait Son parte-

naire. La pièce avait été si adroitement faite par l'auteur que l'amoureux n'arrivait pas à faire sa déclaration et que lorsque la Marquise, c'est-à-dire l'Impératrice, allait apprendre qu'Elle était véritablement aimée par le chevalier et que celui-ci allait demander Sa main, u n e a m i e Lui disait au moment où le rideau s'apprêtait à tomber: „voici le chevalier qui vient vous dire qu'il vous aime" — le chevalier paraissait dans la porte, s'arrêtait ému — et tout était dit.

Octave Feuillet avait compris, avec ce tact exquis dont il a toujours fait preuve, que même en scène l'Impératrice devait toujours rester sur un piédestal. Il y a merveilleusement réussi sans que la pièce n'eût à en souffrir. — C'était fin et distingué autant que possible.

Je reviens au salon où tous nous attendons qu'il plaise à l'Impératrice de se retirer. — On apporte une table à thé. Personne ne touche ni au thé ni aux gâteaux. Seule S. M. se fait donner une tasse avec un peu de fleur d'oranger, puis Elle dit encore un mot par ci, par là, et enfin arrive la bienheureuse et ravissante révérence qui nous permet de nous retirer. Nous en profitons avec enthousiasme et nous nous précipitons dans nos chambres, mais non pour nous coucher, — loin de là — pour nous réunir sans façon pour causer et pour fumer ensemble — d'habitude chez nous — et cela jusqu'à une heure et demie du matin!!!! C'est au fait là que nous nous amusions, n'en déplaise à ces pauvres Majestés qui

pourtant se figuraient que nous nous sentions parfaitement à notre aise auprès d'Elles!

Certes on n'était ni gêné ni guindé, mais on était à la Cour — une certaine étiquette y régnait après tout et on respirait plus librement quand on se trouvait entre amis et — entre égaux.

Le lendemain jusqu'à midi chacun était libre de vaquer à ses petites affaires. A midi sonnant on se réunissait au salon pour le déjeuner. Les toilettes étaient simples et on serait bien étonné aujourd'hui si l'on voyait les élégantes du second Empire dans les modestes ajustements de laine que nous portions à cette époque. L'Impératrice donnait le ton et Elle désirait que les vêtements de promenade fussent pratiques et sans prétention. D'ordinaire Elle-même portait invariablement une jupe en laine, plus souvent noire, avec une chemise en laine ou en flanelle rouge retenue autour de la taille par une ceinture en cuir, telle que je l'avais vue la première fois à Biarritz. Nous suivions Son exemple. Au déjeuner on mettait le rang de côté et on se plaçait comme bon vous semblait. Seules les deux places à droite et à gauche de L. L. M. M. étaient désignées aux élus qui variaient tous les jours. De cette façon les plus hauts personnages se trouvaient placés au bout de la table et d'autres occupaient les places d'honneur. Le déjeuner était copieux et, à mon avis, meilleur que le diner. A une heure on rentrait au salon et là on décidait de la façon d'occuper l'après-midi. Les voitures avançaient

régulièrement à deux heures et on partait pour aller en forêt. Ces promenades étaient fort agréables, la forêt de Compiègne étant admirable. L'Empereur nous menait volontiers à ce magnifique château de Pierrefonds qu'Il avait fait restaurer par le célèbre architecte Viollet-le-Duc et qui présente tant d'intérêt. La reconstruction de ce gigantisque manoir datant des temps de la féodalité, avait réussi en tous points. S. M. avait réuni dans la grande salle d'armes toutes les splendides armures qu'Elle avait acquises et qui, je crois, s'y trouvent encore aujourd'hui quoiqu'elles fussent la propriété particulière de l'Empereur. — La République c'est bien gardée de les rendre à qui de droit.

En nominant Monsieur Viollet-le-Duc, je ne puis m'empêcher de remarquer que cet individu qui était tout à l'Empereur, à été d'une ingratitude revoltante envers Lui et qu'après la chute de l'Empire il a non seulement déserté de la façon la plus lâche et la plus ignominieuse mais qu'il a aussi tenu les propos les plus ignobles sur le compte de son ancien Maître et de son bienfaiteur, car, malgré son grand et indiscutable talent, je doute qu'il aurait trouvé ailleurs qu'auprès de ce souverain les moyens de l'exercer et de se créer une grosse fortune, vu que ses aptitudes spéciales ne s'appliquaient qu'aux reconstructions et aux restaurations de grands monuments des siècles passés.

Monsieur Viollet-le-Duc faisait office de souffleur à nos représentations et je n'ai jamais vu de

courtisan plus plat et plus rampant que lui. Il admirait et louait sans réserve comme plus tard il a tout traîné dans le boue.

Souvent aussi avaient lieu des chasses à tir et a courre. Celles-là étaient superbes et le tableau présentait régulièrement trois mille pièces et bien au delà. L'Empereur était un fusil de tout premier ordre. Il marchait lentement, se dodelinant comme telle était Son habitude, dans les layons et levait son arme sans précipitation aucune. Je l'ai rarement vu manquer la pièce qu'Il visait. Le nombre des chasseurs était de dix au douze. Les soldats du régiment qui se trouvait à Compiègne faisaient métier de rabatteurs et il fallait voir comme cela les amusait. C'étaient des cris de joie et des lazzis ininterrompus. Ces messieurs déjeunaient au milieu de la chasse et les soldats recevaient leur pitance qu'on avait apportée dans d'énormes paniers, puis l'Empereur faisait distribuer à chacun d'eux un cigare de sorte que les jours de chasse étaient pour eux jours de fête.

Quant aux chasses à courre, le coup d'œil en était ravissant. L'équipage admirablement tenu et bien équipé en chevaux, les chiens excellents, les piqueurs choisis parmi les meilleurs de France.

Cette vieille chasse française est véritablement unique dans son genre et diffère complètement de la chasse à courre telle qu'on la pratique en Angleterre. Tout s'y passe d'après les règles établies par la Vénerie et il faut avoir vu la façon correcte avec laquelle les valets de limier mènent

leurs chiens et constatent la présence d'un dix-cors dans telle enceinte, puis voir lancer la meute menée par ces merveilleux piqueurs qui sonnent du cor à pleins poumons en galopant et relèvent la moindre faute, quoique passant avec la vitesse du vent, pour se rendre compte de la beauté et du savoir des véneurs français. — L'Empereur et l'Impératrice suivaient presque toujours ces chasses qui avaient lieu deux fois par semaine. Tous ceux qui avaient ce qu'on appelle le bouton, portaient la tenue de la Vénerie impériale. Habit gros vert galonné d'or, revers rouge, culottes en peau blanche, bottes à l'écuyère et sur la tête le lampion au tricorne. — Les femmes avaient l'amazone en drap gros vert également galonnée — mais seulement au corsage, les revers rouges et le même lampion que les hommes. Le costume était charmant. — Les personnes qui ne montaient pas à cheval suivaient la chasse en chars-à-bancs et quelquefois, la chasse aidant, arrivaient après tout à l'hallali. — On servait le cerf d'un coup de carabine et l'Empereur faisait l'honneur du pied à telle ou telle femme. J'en conserve un qui me fut offert par S. M.

Le soir, après le dîner, avait toujours lieu la curée aux flambeaux dans la cour du palais. C'était un charmant spectacle.

Les valets de chiens se tenaient au milieu. Le chef-valet agitait la tête du cerf qui ne tenait qu'à la peau, laquelle couvrait la chair de l'animal dépéré. Sur un signe du piqueur en chef on lâchait

la meute qui en hurlant et en aboyant se précipitait sur le cerf étendu entre les jambes du valet et à peine étaient-ils partis que rien qu'en levant son fouet il les arrêtait sur place. Deux fois les chiens étaient lancés et deux fois arrêtés, à la troisième fois le valet de chien sautait de côté en enlevant la tête et la nappe du cerf et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la meute avait dévoré tout ce qui restait de l'animal. Pendant toute la curée les trompes sonnaient. Je le répète, c'était charmant à voir.

J'en reviens à nos promenades ou, au fait, à la rentrée de la promenade. C'était l'heure du thé et à tour de rôle on était convié à venir le prendre dans les appartements particuliers de l'Impératrice. On ne changeait pas de toilettes et le fameux „tea gown“ que chaque femme élégante arbore actuellement était inconnu. Je ne le regrette pas. Il eût fallu s'habiller encore et il y en avait assez comme cela. Le thé de l'Impératrice nous semblait un peu „longuet“ et j'avoue franchement que nous préférions le prendre chez nous au coin du feu entre amis en fumant nos cigarettes. L'Impératrice, quoique Espagnole, avait le tabac en horreur et me disait souvent que mon plus grand défaut était celui de fumer. Elle sentait son odeur de loin. Seul l'Empereur usait de Son droit de mari et fumait devant Elle. Il était interdit à tous ces messieurs et femmes même dans les chars-à-bancs qui suivaient celui de L. L. M. M.! — Je laisse à penser si cela faisait leur désespoir!

Les jours de pluie étaient réservés aux répétitions . . . mais lorsqu'il faisait beau et qu'on ne voulait pas se priver de la promenade, on répétait à partir de 5 heures après avoir pris son thé.

Je me souviens qu'à une des répétitions des „commentaires de César" le petit Prince Impérial, qui remplissait le rôle du grenadier de la garde et qui avait à chanter l'air si connu: „te souviens tu, disait un capitaine" et qui attendait que son tour d'entrer en scène fût venu, s'ennuyant fort, comme il est bien naturel, prit un tambour et s'amusa à tambouriner dessus. — Personne n'eut le courage de l'en empêcher. — J'entrais en scène, à peine avais-je dit ma première phrase que le prince reprend de plus belle son odieuse tambourinade, — je lui crie de cesser. Il n'en fait rien. Alors je descends du théâtre, je vais droit sur lui et le prenant par le bras je le mets à la porte en lui disant: „si vous croyez, Monseigneur, parceque vous êtes le prince Impérial, que cela vous donne le droit d'ennuyer et de déranger tout le monde, vous vous trompez fort. Sortez à l'instant — et apprenez que j'ai l'habitude de punir les enfants mal élevés — surtout lorsqu'ils sont princes." — Il s'éloigna en pleurant. Mes amis me dirent: „vous avez été un peu vive" — je répondis: „tant pis."

Le même soir l'Empereur vint à moi et me dit en tirant Sa moustache: „il paraît que vous avez été très sévère avec Louis et que vous l'avez mis à la porte!" — En effet, Sire, et si j'avais l'honneur

de l'élever, je l'eusse été encore davantage!" — à quoi S. M. répliqua: „Je vous remercie. — Vous avez bien fait et d'ailleurs le petit viendra vous demander pardon." — En effet il vint à moi et me fit des excuses. Je l'embrassai et tout fut dit. — Le pauvre Prince Impérial m'a rappelé plus tard, alors qu'il avait 18 ans, ce petit incident à un séjour que nous avons fait à Arenenberg chez l'Impératrice et a ajouté: „vous ne sauriez croire quelle impression votre algarade m'a faite! Elle m'a été extrêmement salutaire."

A chaque série on faisait jouer un des grands théâtres de Paris dans la jolie petite salle de spectacle du palais. — Ces soirées là étaient délicieuses. On donnait presque toujours la pièce en vogue. La „Comédie française", le „Vaudeville" et le „Gymnase" étaient seuls appelés à donner ces représentations. La grande loge impériale se trouvait dans le fond de la salle et tous les invités s'y tenaient. C'était dans le fait un grand amphithéâtre, puisque cinquante personnes s'y trouvaient à leur aise. L'Empereur et l'Impératrice occupaient deux fauteuils au milieu et nous nous groupions tout autour. Les stalles, les petites loges et les galeries regorgeaient d'invités auxquels le Comte Bacciocchi avait envoyé des cartes, et qui se recrutaient parmi les notabilités de Compiègne et de ses environs.

Tout le monde était en grande toilette et ce petit spectacle de gala avait fort bonne façon. — Après la représentation on appelait les artistes

dans le salon du fond et L. L. M. M. leur adressaient quelques compliments.

Il s'est passé un jour un fait bien drôle à la fin d'une de ces soirées. Le rideau venait de tomber, l'Empereur et l'Impératrice se levaient et saluaient les assistants qui répondaient en s'inclinant profondément lorsque l'orchestre entonna en guise de marche l'air de Barbe Bleue: „quand un courtisan s'incline — et qu'il courbe son échine" .... je me mis à rire tellement, mais tellement, qu'en quittant le théâtre, l'Empereur m'en demanda la cause. „Comment," dis-je à mon auguste interlocuteur, „Votre Majesté n'a pas entendu?" — „Mais quoi donc?" — „Eh bien, nous nous inclinions en musique et notre échine en faisait autant!" — „Je ne comprends pas", dit l'Empereur, „ce que vous voulez dire?" — „Votre Majesté permet-Elle que je Lui chante ici Barbe Bleue?" — „Certainement — mais je comprends de moins en moins!" — Et voilà que je me mets à fredonner l'air à l'oreille de l'Empereur — „c'est ce qu'on vient de jouer — il faut avouer que le choix n'est pas heureux" — ajoutai-je. S. M. appela le Comte Bacciocchi et lui dit: „demandez donc un peu là bas au chef d'orchestre si'l est bête ou impertinent — quelle idée saugrenue a-t-il eue de nous jouer l'air des courtisans de Barbe Bleue. C'est par trop se moquer du monde." — Personne, excepté mon mari et moi, ne s'était aperçu de la maladresse, car jamais on n'a vu gente

moins musicienne que celle qui faisait partie de la Cour de Napoléon III. On leur aurait fait croire que l'on venait de jouer un air de la „Favorite“ qu'ils l'auraient cru.

Lorsque la fin de la série, c'est-à-dire des huit jours qu'on avait été invité à venir passer au palais, tirait à sa fin, il arrivait mainte fois qu'on entendait frapper un petit coup à la porte de son appartement et l'on voyait paraître le Comte Bacciocchi qui venait vous demander au nom de L. L. M. M. de prolonger le séjour d'une semaine. On remerciait respectueusement de la faveur qui vous était accordée — mais on grommelait tout de même un peu, car la quinzaine de réjouissance était fatiguante et l'on rentrait à Paris gavé de plaisirs et de fêtes au point que pendant huit jours personne ne voulait plus quitter son coin.

L'Impératrice, en combinant les listes d'invités, tâchait, comme de raison, de réunir les personnes qu'Elle savait se convenir, dans la même série. — Il arrivait donc que Mesdames de Pourtalès, de Galliffet, de Rothschild, quelques femmes anglaises en vue et moi, ainsi que les hommes de notre coterie, nous étions toujours de la même série. On l'appelait, à tort ou à raison, „la série élégante“. — Un jour Madame de Beyens demanda étourdiment à une des invitées qui se piquait d'élégance mais qui en manquait absolument et qu'elle savait devoir aller à Compiègne: „êtes-vous de la série élégante?“ et l'autre de lui répondre aigrement: „non — je suis de la vôtre!“

SÉJOURS À FONTAINEBLEAU
1861—1869

Les séjours à Fontainebleau ne différaient guère de ceux de Compiègne, excepté par la saison à laquelle ils avaient lieu.

Les séries d'invités, aussi nombreuses que celles-là, commençaient vers la mi-Juin et duraient jusque vers la mi-Juillet. Même cérémonial, même formulaire d'invitations, même départ, même arrivée, même quantité de bagages, mêmes intrigues pour être du nombre des élus, même triage de la part de Leurs Majestés.

Le château de Fontainebleau est plus luxueux que celui de Compiègne et rien n'égale la beauté artistique de son architecture et de sa beauté intérieure. Chose curieuse, tous les styles s'y retrouvent, à partir de l'époque de François Ier jusqu'à celle du Roi Louis Philippe. Heureusement que Louis Philippe n'a touché qu'à l'installation de quelques pièces sans importance, situées dans les parties les moins en vue de l'intérieur du château. Nous habitions un grand appartement meublé du temps de l'Empire et qui avait vue sur le jardin particulier.

Les repas se prenaient dans la grande galerie Henri II, décorée par le Primatice. Le coup d'œil de la table dans cette magnifique salle était véritablement éblouissant. Seule l'entrée dans la salle est défectueuse, car on y accède par un petit

couloir étroit qui paraît inexplicable actuellement. Jadis on ne s'arrêtait pas à de pareils détails d'architecture. On déjeunait à midi comme à Compiègne, seulement le dîner avait lieu à huit heures au lieu de sept heures et quart. Après le déjeuner on descendait dans le jardin et on s'amusait à canoter sur l'étang où des bateaux de toute espèce et même une gondole vénitienne avec un gondolier vénitien pur sang étaient mis à la disposition des invités. Les petites périssoires ont causé bien des catastrophes, mais comme ceux qui se risquaient étaient toujours des nageurs, ils s'en tiraient sans danger et en étaient quittes pour sortir de l'eau trempés jusqu'aux os. L'Impératrice affectionnait tout particulièrement la gondole et se faisait mener de long en large souvent plus d'une heure en demandant à telle ou telle personne de l'accompagner. Elle assurait que nulle part on ne causait mieux qu'en se faisant bercer sur l'eau.

Vers quatre heures les voitures avançaient et les personnes qui préféraient monter à cheval n'avaient qu'à demander qu'on leur en sellât un et les écuyers et les écuyères suivaient ainsi les équipages dans les excursions en forêt. Il m'est arrivé un jour que l'Empereur, qui venait de recevoir d'Angleterre de superbes chevaux de selle, me dit: „je voudrais vous voir monter une jument dont on vient de faire l'acquisition et qui est vraiment admirable de formes et d'allure. Il me semble qu'elle vous irait tout-à-fait." Et se

tournant vers le Général Fleury, l'Empereur continua: „donnez donc aujourd'hui la nouvelle jument ‚Kate' à la Princesse. Est-elle bien mise au moins?" — „Certainement," reprit le Général Fleury, „seulement elle est un peu en l'air, mais la Princesse est la fille du Comte Sándor et saura la monter!" Je me récriai en assurant que je n'avais pas hérité des talents équestres de mon père, mais rien n'y fit et à quatre heures on me présenta „Kate".

On me hissa sur la splendide bête qui attendait en piaffant. Son aspect fringant me fit déjà peur, mais tout le monde était là qui regardait et admirait et je n'osais pas „coram publico" déclarer, que je manquais de courage. Le palefrenier ayant lâché le bride, la jument s'agita — je tins bon — et l'admiration générale ne connut plus de bornes. „C'était ravissant." On déclarait „que c'était un tableau" — j'aurais tout donné pour qu'une autre fût à ma place ... enfin les cavaliers se mirent en route. L'Empereur qui montait ce jour là son fameux alezan „Solferino", m'appela et je caracolais à Sa gauche, tremblante comme une feuille. Nous traversions la grande cour d'honneur lorsque les tambours battèrent aux champs — et voilà „Kate" plus en l'air que jamais, les naseaux fumants, qui n'y tint plus et fait mille courbettes ..... L'Empereur qui ne se doutait pas de ma lâcheté, me fit des compliments sur la façon dont je me tenais à cheval, sur ma taille .... que sais-je ... j'étais affolée mais j'allais

et les compliments me laissaient absolument indifférente. Sortis de la cour d'honneur, l'Empereur se met au galop — je fais de même — mais la jument devient si vive qu'Il s'en aperçoit, me conseille de dépasser le groupe et en appelant le Prince Léopold de Croy, qui, étant au service d'Autriche et ayant pris un congé de quelques semaines pour le passer à Paris, avait été invité par Leurs Majestés à Fontainebleau, Il lui dit de m'accompagner. — A peine étions-nous seuls qu'en me tournant vers le Prince je lui confiai que j'étais décidée à descendre de cheval lorsque celui-ci, qui passait pour un cavalier excellent, me répond brusquement: „y songez-vous, vous, la fille du Comte Sándor?" — „Il n'y a pas de Sándor qui tienne quand on a peur," lui répliquai-je „et je vais descendre incontinent. Et sur ce un colloque s'engagea entre nous dans lequel le Prince fit appel à mon patriotisme en me déclarant que, si je faisais une chose aussi honteuse, l'Autriche entière me renierait!!!...

Je lui affirmai que cela m'était égal . . . il commença à supplier et en fin de compte à ordonner d'une façon si péremptoire que je me sentis perdue et que je compris qu'il fallait boire le calice jusqu'à la lie! — Je galopai, les larmes aux yeux, à côté de mon bourreau . . . mais toute ma vie je garderai le souvenir de cette terrible promenade à cheval à travers les ombrages de la forêt de Fontainebleau et je puis certifier qu'un des plus heureux moments de ma vie fut celui

où je descendai de „Kate“, en jurant que jamais plus elle n'aurait l'honneur de me porter. L'Empereur me demanda si j'avais été satisfaite de la jument — je répondis: „elle peut être parfaite, mais ce qu'elle m'a fait peur, rien ne peut en donner une idée!“ Le Prince de Croy qui écoutait me lançait des regards furibonds, mais je me trouvais sur mes deux pieds et son exaspération ne me touchait plus. — Sa Majesté se tourna vers lui alors et lui dit en riant: „il paraît que la Princesse n'a pas hérité du courage de son père?“ — Sur quoi je m'écriai: „mais Sire, j'ai voulu descendre de cheval en pleine forêt et le Prince de Croy m'en à empêchée en faisant valoir la réputation de mon père et même le patriotisme autrichien!“ — Et l'Empereur de dire en souriant: „je ferai insérer votre conduite dans le Moniteur!“

Un beau matin après le déjeuner Sa Majesté me demanda de me promener avec Elle en phaëton et nous fîmes une grande tournée en forêt. Comme nous cheminions sous bois dans ces grandes avenues et que nous nous trouvions loin de toute habitation, l'idée me vint que si l'on venait maintenant attenter à la vie de l'Empereur, le coup ne saurait manquer! Il n'y avait là pour le défendre qu'une femme et un pauvre petit garçon! ...

Qu'aurions-nous pu faire? —

On disait bien que les agents de la police secrète suivaient l'Empereur en tous lieux, mais je me souviens avoir regardé autour de moi et je n'ai pas aperçu un être humain. — Les chevaux attelés

au phaëton étaient de toute beauté. C'étaient deux bais bruns qui marchaient à merveille, dont les actions étaient superbes et qui allaient comme le vent. L'Empereur conduisait très bien, aussi bien qu'Il montait à cheval. — Dans une allée nous rencontrâmes une amazone ravissante. Elle se rangea sur notre passage en saluant profondément. L'Empereur me dit: „Connaissez-vous cette femme?" Je répondis: „c'est Marguerite Bellanger! — „Elle n'est pas régulièrement jolie", répliqua-t-Il, „mais elle a beaucoup de grâce et elle est charmante à cheval!" — J'appris plus tard que c'est à partir de cette époque que Marguerite Bellanger, qui était venue s'installer à Fontainebleau, avait jeté son dévolu sur l'Empereur et qu'elle prenait à tâche de se mettre sans cesse sur Son passage afin d'attirer Son attention. Elle aurait poussé l'audace jusqu'à Lui écrire pour Lui déclarer son amour! (?) Le malheureux Empereur, qui était très sensible aux charmes féminins, s'est laissé prendre à ces odieux manèges et a eu l'incroyable faiblesse de croire que cette femme l'aimait véritablement, alors qu'elle parlait en riant de Lui aux hommes qui venaient la voir, leur racontait jusque dans les moindres détails sa liaison avec Lui et allait même jusqu'à leur montrer les lettres qu'Il avait l'imprudence de lui adresser!

L'Empereur connaissait cependant assez les femmes et les choses de la vie pour ne pas être crédule à ce point! . . . Mais Il se faisait vieux et la pensée d'avoir inspiré une passion le touchait

et le flattait... cela se voit, hélas! tous les jours et l'expérience d'autrui ne sert à personne, chacun étant persuadé qu'il fait exception. — Un de mes amis à lu une de ces lettres de l'Empereur, dans laquelle le joli passage suivant l'a frappé... „je te dirai si bas que je t'aime, que personne ne l'entendra!" —

Personne en effet ne l'a entendu — mais beaucoup de monde l'a lu!

Nous faisions souvent de longues promenades à pied, qui causaient le désespoir de certaines personnes de la suite, lesquelles avaient horreur de la marche et suivaient clopin clopan en s'épongeant l'Impératrice, qui de Son pas allègre nous faisait aller pas mal longtemps et qui affectionnait surtout les excursions offrant quelques difficultés. Ainsi Elle choisissait de préférence les parties rocheuses de la forêt et il fallait grimper pour tout de bon. D'autres fois on se rendait aux Sables d'Olonne où la descente était pénible, parceque, ou bien il fallait enfoncer jusqu'aux genoux, ou bien il fallait se décider à se laisser glisser du haut en bas. L'Impératrice et nous autres jeunes femmes nous prenions ce dernier parti, mais les gens âgés ne pouvaient s'y décider et les malheureux pataugeaient dans le sable d'une façon pitoyable.

Je m'amusais de temps à autre de conduire le fameux trotteur du secrétaire de l'Empereur, Monsieur Macquard, qui faisait toujours venir les meilleurs trotteurs d'Amérique et nous volions

littéralement sur les grand'routes. Un jour que je laissais trottiner le cheval, qui était admirablement mis et que je causais avec Macquard, une tapissière remplie de gens assez vulgaires vint à passer au grand trot et nous devança triomphalement. Le cocher hurla d'un ton moqueur en me voyant les rênes en mains: „c'est comme ça qu'on trotte!" Macquard me dit: „laissez les aller et nous lancerons plus tard le cheval pour les devancer à notre tour et un peu plus vite qu'eux!"

En effet la tapissière était déjà pas mal éloignée lorsque je rendis les rênes et que le trotteur partit d'une allure effrayante de vitesse... bientôt nous devancions la tapissière et Macquard, ôtant son chapeau, cria aux gens qui s'y trouvaient: „pardon! c'est comme cela qu'on trotte!"

Macquard passait pour un mauvais homme — je ne sais trop pourquoi. L'Empereur l'aimait beaucoup et je crois qu'il lui était très dévoué. Comme il était d'une intelligence hors ligne, l'Empereur le consultait en tout et j'ai entendu dire que c'est avec lui et rien qu'avec lui qu'Il composait Ses discours du trône ce qui exaspérait les Ministres. — L'Empereur leur soumettait seulement le discours tout fait. Tous ceux que j'ai entendus étaient écrits de main de maître.

Quant à moi, j'éprouvais de la sympathie pour Monsieur Macquard dont l'esprit singulièrement vif, la conversation animée et spirituelle me

tenaient sous le charme. Sa figure était d'une vivacité extraordinaire et ses yeux pétillaient comme une flamme — je n'en ai plus jamais revus d'aussi flambants... ils dardaient des éclairs!

L'Impératrice avait reçu du Général Montauban, nommé plus tard par l'Empereur Comte de Palikao, de merveilleux objets d'art, pris par lui dans le palais d'été à Pékin pendant la guerre de Chine. Tous ces objets avaient été réunis dans son salon du rez-de-chaussée qu'on appelait ensuite le salon chinois et qui était précédé de deux autres pièces où l'on aimait à se tenir tant dans la journée que le soir par les grosses chaleurs. Ces salons avaient été délicieusement arrangés par l'Impératrice et comme ils étaient de plein pied avec le jardin, on ne pouvait rien imaginer de plus agréable. Lorsqu'il pleuvait on se tenait dans les appartements du premier dans lesquels on se rend en traversant la galerie François Premier, qui est une merveille comme boiserie.

Ces jeux cependant n'avaient pas lieu régulièrement mais par exception de temps à autre. On jouait parfois au secrétaire et chacun tâchait de se surpasser. Un soir Monsieur Prosper Mérimée proposa de nous faire faire „la fameuse dictée de l'Académie" qui se complait dans des difficultés de participes véritablement torturantes. — On se mit à l'œuvre. La plupart des personnes s'y refusèrent en assurant qu'elles

ne s'exposaient sous aucun prétexte à la risée générale en faisant trop de fautes. Mérimée commença. L'Empereur, l'Impératrice, quelques-uns des invités, personnages graves et paraissant très sûrs de leur affaire, — Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, mon mari et moi nous étions placés autour de la grande table du salon et, armés de crayons nous écrivions sous la dictée de celui-ci. Quand il eut fini, il prit les différentes feuilles et en les parcourant corrigeait et recorrigeait sans cesse. L'inquiétude s'empara des pauvres élèves!... Le travail de correction terminé, Mérimée se leva et déclara à haute voix le nom du lauréat lequel, à la stupéfaction générale était celui du Prince de Metternich! — Il lut: Sa Majesté l'Empereur à fait 45 fautes, Sa Majesté l'Impératrice 62, la Princesse de Metternich 42, Monsieur Alexander Dumas 24, Monsieur Octave Feuillet 19, (je passe les autres) et le Prince de Metternich 3...

Je laisse à juger de la figure consternée des deux Académiciens. Elles nous firent tous éclater de rire, Alexander Dumas se leva et alla vers mon mari en lui demandant: „Prince, quand allez vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre l'orthographe?"

Comme à Compiègne, les théâtres de Paris venaient toutes les semaines donner des représentations sur la ravissante scène du palais, qui avait été remise à neuf par l'Empereur et qui était certes une des plus jolies et des plus

élégantes qu'on puisse rêver. Elle était toute tendue de damas jaune et offrait le coup d'œil le plus gai du monde. C'était un vrai bijou.

D'habitude mon mari et moi nous passions quinze jours à Fontainebleau, au lieu de huit comme le reste du monde et nous voyions se renouveler la série. Je crois que cette marque de préférence, qui nous était accordée, a dû indisposer pas mal de monde contre nous et je me suis permis d'en faire un jour respectueusement la remarque à l'Impératrice laquelle me répondit: „qu'importe — charbonnier est bien maître chez lui."

HISTOIRE D'UN ENLÈVEMENT À LA COUR DE NAPOLÉON III.

Fontainebleau, Juin 1863.

NOUS nous trouvions au mois de Juin 1863 installés au palais de Fontainebleau où Leurs Majestés faisaient Leur séjour d'été annuel, où, comme d'habitude, de nombreux invités étaient appelés par séries d'une durée de huit et parfois même de quinze jours. Nous étions une soixantaine de personnes y compris le service d'honneur, dames du palais, chambellans et écuyers.

Or — un matin, alors que nous nous rendions, mon mari et moi, au salon à l'heure du déjeuner à midi, nous entendîmes de loin déjà des rires inextinguibles! Curieux de connaître la cause de cette hilarité folle, nous pressions le pas pour apprendre ce qui en était... l'histoire suivante nous fut racontée. Elle est authentique.

L'Empereur Napoléon III venait de se coucher la veille vers minuit et allait s'endormir, lorsqu'Il fut tiré de Son assoupissement par un vacarme terrible se passant au dessus de Sa tête. On eût dit qu'on dansait, les cristaux du lustre faisaient un tintamarre odieux, il semblait qu'on bondissait, puis, on s'arrêtait, on rebondissait encore — bref — le bruit était devenu intolérable!

„Que peut-on bien faire là-haut" se demanda l'Empereur, „et qui diable loge au dessus de ma tête?"

L'Empereur, étant essentiellement bon pour

Son entourage, ne voulut pas réveiller Son valet de chambre et — voyant que le calme semblait se rétablir, résolut de ne pas le sonner et de ne réclamer que le lendemain.

Il se tourna du côté du mur lorsque à peine en train de s'endormir, Sa Majesté fut réveillée par la reprise de cette même sarabande infernale.

Il n'est pas de bonté qui tienne, lorsque l'agacement en arrive à vous empêcher de fermer l'œil. Sa Majesté sonna. Le valet de chambre accourut.

„Dites donc qu'est ce qui peut bien se passer là-haut et qui habite donc cette pièce?" — „Je l'ignore, Sire." — „Eh bien! montez y et dites à celui qui y demeure d'avoir à se tenir tranquille!" — „Je dirai à l'aide de camp de service d'aller exécuter les ordres de l'Empereur, car moi-même je ne sais trop comment parvenir dans cette pièce." — „C'est bien," répliqua Sa Majesté, „mais qu'il se dépêche, car, tenez voilà que cela recommence. En vérité, on n'a pas idée d'une chose semblable. Je suis curieux d'en connaître la cause."

Le valet de chambre courut réveiller l'aide de camp et lui raconta l'affaire en lui transmettant l'ordre de l'Empereur. „Mais je sais parfaitement", dit-il, „qui habite là-haut. C'est X., un des officiers d'ordonnance. Il doit être devenu fou. Je vais aller voir ce qui en est" — et là dessus il s'habille à la hâte et grimpe quatre à quatre au second. Arrivé devant la porte il entend en effet un remue-ménage dans la pièce — il frappe — une voix rauque et terrifiée crie du dedans: „Qui est là?"

— Réponse: „C'est moi — un tel, qui vient de la part de l'Empereur" — et la porte s'ouvre.

L'officier, assez pâle et défait, se présente à son collègue dans un costume des plus légers et celui-ci lui fait part de la commission impériale en lui disant que Sa Majesté ne pouvant s'endormir par suite du tapage qui se fait au dessus de Sa tête, le charge de faire savoir à ce locataire si bruyant d'avoir à se tenir tranquille. Ne voilà-t-il pas que le malheureux lui répond d'une voix désolée sans lui donner d'autre explication dans son effarement: „que voulez-vous — je voudrais bien — mais je n'arrive pas à la faire tenir tranquille!" Le délégué de l'Empereur lui riposte: „Il faut lui faire entendre raison, et il faut en premier ligne que ce tapage, qui fait scandale, cesse. Que dira-t-on, je vous le demande, demain de vous dans tout le palais?"

„Eh bien! on dira — on dira — „réplique l'infortuné, que j'ai été stupide de la prendre!" — „Ah, mon pauvre ami," reprend l'aide de camp, „on dira plus que cela, on sera indigné. Il ne fallait surtout pas l'amener dans le château — vous auriez dû lui prendre une chambre à l'hôtel!" — „Ah! vous êtes bon, mais c'est qu'elle ne veut pas rester seule! . . . Et tenez . . . déjà vous voyez les rideaux du lit s'agiter — elle bondit! — Il faut que je retourne auprès d'elle. N'entendez-vous?" — „Je crois bien", dit l'aide de camp, et piqué de curiosité il s'approche de l'oreille du coupable et lui demande tout bas: „au moins est-elle belle?" — „Superbe! Admirable! — Voulez-

vous la voir?" — Étonné de cette proposition mais vaincu par la curiosité — et puis, ma fois, on est homme ou on ne l'est pas, — notre envoyé impérial acquiesça avec un certain plaisir en ajoutant cependant, tenu par un dernier scrupule, „si vous croyez que cela ne la gêne pas trop!" Sur quoi le détenteur s'écrie: „Ah! mais cela lui est bien égal" — et prenant son ami par la main il s'avance sur la pointe des pieds vers le lit et — doucement il en tire les rideaux — le met en face d'un baquet dans lequel gigottait une énorme carpe portant rivé autour du cou un anneau d'argent!

La stupéfaction de l'aide de camp dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer! —

Une carpe!

Il avait espéré voir mieux que cela!

Furieux de sa déconvenue il demande à ce curieux pêcheur quelle idée avait bien pu lui prendre et à propos de quoi il avait été tirée cette malheureuse carpe du fond de son cher étang? Le pauvre homme honteux et confus, se sentant profondément coupable — presque criminel, — lui avoue qu'il adore la pêche et que se trouvant journellement en face de cet étang il n'avait eu qu'une idée, qu'un désir, qui étaient de voir et d'admirer de près une de ces carpes si célèbres et de s'assurer s'il était bien vrai qu'il y en avaient qui portaient à leur cou un anneau en argent sur lequel se trouvait inscrit la date de 1530!!!

La pêche en était sévèrement interdite sous

peine de forte amende et même d'internement. Il avait, en quittant le salon après dîner, été furtivement lever un filet qu'il avait été poser dès l'aube — et — oh joie et oh bonheur! — une carpe à anneau s'y était prise en effet. Il l'avait emportée en cachette dans sa chambre et mise dans un baquet, mais comme elle était énorme, elle en bondissait à tout instant et il s'agissait de la resaisir et de l'y remettre, car il ne voulait pas qu'elle trépassât, ayant l'intention de la remettre à l'eau le lendemain au petit jour!... Cette confession faite, le délégué impérial et le coupable prirent le baquet en tâchant d'y maintenir la carpe et quittèrent à pas de loup la chambre pour transporter la coupable ailleurs.

L'aide de camp s'empressa d'avertir le valet de chambre de l'Empereur que tout était rentré en ordre. Le fidèle serviteur vint auprès du lit de son auguste Maître en Lui disant: „Tout va être tranquille à présent. Une carpe était venue voir Monsieur X." — Et Sa Majesté de répondre en riant: „Ah! ils les appellent des „carpes" aujourd'hui?"

Le lendemain matin Sa Majesté fut mise au courant de la terrible aventure! Elle en rit aux larmes et pour punir le „Don Juan aux carpes", Elle lui infligea l'humiliation de la raconter à tous les invités du château qui pendant le reste du séjour ne cessèrent de faire mille lazzis sur ce singulier amoureux. —

Il a juré aux carpes une haine mortelle. —

VERSAILLES

FÊTE EN L'HONNEUR DU ROI D'ESPAGNE, DON FRANÇOIS D'ASSISE

Le Roi Don François d'Assise, mari de la Reine Isabelle, était venu à Paris, rendre visite à l'Empereur et à l'Impératrice en Juin 1867. Leurs Majestés résolurent de Lui donner une grande fête à Versailles et l'Impératrice, qui était la promotrice de cette idée, Se chargea de l'organiser.

Elle me dit un soir que j'eus l'honneur de La voir à un de Ses petits bals du Lundi aux Tuileries, qu'Elle comptait se rendre à Versailles et qu'Elle m'engageait à L'accompagner si toutefois cela pouvait m'amuser ou m'intéresser. Je n'eus garde de refuser Sa gracieuse invitation et nous nous rendîmes quelques jours plus tard dans l'endroit sus-nommé. L'architecte du palais attendait Sa Majesté à l'entrée; Elle-même venait accompagnée du Général Rolin, préfet du palais, pour lui donner en lieu et place Ses ordres, ainsi que du Comte Bacciocchi, le Grand Chambellan, qui en sa qualité d'Intendant des théâtres impériaux devait prendre ceux qu'Elle lui donnerait au sujet de la représentation, qu'Elle projetait dans la merveilleuse salle de spectacle du château.

En visitant l'intérieur du palais, l'Impératrice s'occupa d'abord de l'arrivée au théâtre, car on devait commencer la soirée par le spectacle. Tous les invités se trouveraient installés au théâtre lors de l'arrivée des souverains et dès l'entrée de

Ceux-ci le rideau se lèverait. On parla d'augmenter l'éclairage qui paraissait insuffisant à Sa Majesté, on décida de mettre des fleurs des deux côtés de la scène, on désigna la place des deux cent gardes qui devaient se tenir contre les portants, on inspecta les loges, on inscrivit le nombre de fauteuils dorés recouverts de velours rouge ainsi que des tapis qu'il fallait apporter et lorsque tout fut bien arrêté de ce côté là, on se rendit par une longue galerie dans les grands appartements ayant vue sur le parc. Bien entendu un tapis en velours rouge devait être placé dans la galerie en question, les cent gardes feraient haie et il y aurait profusion de plantes vertes dans les niches des fenêtres. Arrivée dans la galerie des glaces, cette merveille de Versailles, l'Impératrice vit que l'éclairage là encore était absolument insuffisant et on prit note pour des lustres et des torchères en quantité. Sa Majesté, se tournant vers le Général Rolin, lui dit alors: „nous souperons ici par petites tables après le spectacle", et s'adressant à l'architecte, Elle lui demanda combien de personnes pourraient être placées. Il lui fut répondu de 5 à 600. — „Très bien", dit l'Impératrice, „nous aurons de 40 à 50 tables — cela fera très bien." Le Général Rolin fit remarquer que tout cela était bel et bon, mais qu'il était impossible de faire servir un souper chaud et qu'il fallait se contenter d'un souper froid qu'on trouverait déjà servi, parce que les cuisines étaient tellement éloignées des appartements qu'il n'y avait pas

à songer qu'on pût apporter les plats à cette distance! — „Mais qu'a-t-on donc fait du temps de Louis XIV", s'écria l'Impératrice, „où l'on soupait toujours dans la galerie des glaces?" — „Madame, répliqua l'architecte, „j'ai là toutes les données que je vais soumettre à Votre Majesté. — On apportait les plats sur d'immenses plateaux posés sur des roues sous lesquels on mettait du charbon de bois et qu'on roulait à travers les salons à partir de l'escalier. D'office il n'y en avait point comme l'Impératrice peut bien le voir, on mettait de longues tables dans le salon qui précède la galerie, — on y lavait même la vaisselle et lorsque le Roi revenait du spectacle il Lui fallait traverser cet office et cette laverie improvisés!" — Il fallut donc bon gré mal gré tâcher s'arranger et le souper froid fut décidé au grand regret de l'Impératrice qui, avec raison, trouvait que cela manquait d'élégance.

Ensuite, quand tout fut bien décidé de ce côté là, Sa Majesté sortit sur la terrasse où l'artificier Ruggieri et une horde de gaziers et d'autres individus attendaient Sa venue. L'impératrice commanda alors cet admirable feu d'artifice et cette illumination uniques dont j'ai gardé l'impérissable souvenir et que sont ce que j'ai vu de plus beau dans le genre de toute ma vie. Il est impossible de voir plus beau que cela, et je crois que si l'on avait dit à quelqu'un: „faites mieux et plus" chacun se serait récusé. — Ruggieri proposa de faire son feu d'artifice au bout du tapis vert sur

l'étang ou le bassin qui se trouve au fond du parc, et dit qu'il ferait partir des bouquets de vingt-cinq mille fusées chacun, sans compter des milliers de fusées qui partiraient dès le début. On mettrait des cordons de gaz partout, on entourerait chaque parterre, on éclairerait à giorno chaque fontaine — la lumière électrique placée sur le toit du palais jetterait ses rayons sur tout le parterre et on suspenderait dans les arbres des milliers de ballons rouges et oranges pour donner l'impression de fruits lumineux. — Il fallait entendre Ruggieri proposer „un million de ballons" d'un air simple comme quelqu'un qui disait: nous mettrons là une vingtaine de ballons! — Je me disais: „ah! quelle chance de pouvoir commander comme le fait l'Impératrice, sans avoir toujours à s'informer du prix!"

Le jour vint où la fête eut lieu. Nous partîmes tous et toutes en poste pour Versailles, parées, attifées, couvertes de diamants et à 9 heures nous entrions dans cette délicieuse salle où toutes les élégances de Paris et de la Cour étaient réunies. L'aspect en était ravissant et la société des plus choisies. A neuf heures et quart Leurs Majestés firent Leur entrée avec ce pauvre petit misérable Roi d'Espagne qui avait bien la plus triste mine qu'on peut imaginer. Au physique Il était absolument indigne de la splendide fête qu'on Lui offrait et ma foi, il me semble qu'en moral Il l'était également. Un pauvre sire dans toute l'acception du mot.

La pièce qu'on représentait avait été tirée du repertoire de l'époque de Louis XIV. Elle était bien ennuyeuse, mais les costumes en étaient admirables et d'une richesse et d'un goût merveilleux. On les avait fait faire d'après des tableaux et des gravures du temps. Heureusement que la représentation ne dura pas plus d'une heure.

L'entrée dans la galerie des glaces fut un éblouissement! La salle éclairée à ravir et surtout la vue de ces immenses fenêtres donnant sur le grand parterre brillant de mille feux était enchanteresse! Tout le monde poussait des exclamations admiratives et je crois que même le Roi d'Espagne a remarqué que l'on avait fait „un petit extra" en Son honneur! — Après le souper l'Impératrice prit le bras de Son auguste invité et sortit avec Lui sur la terrasse. A ce moment les premières fusées de Ruggieri partirent et se succédèrent avec une telle rapidité que le Ciel semblait en feu... on ne savait où regarder... c'était une féerie, lorsque tout d'un coup plusieurs coups de canon retentirent, que les soleils et les étoiles partant de tous les côtés firent un bruit infernal et qu'enfin tout Versailles fut embrasé par quatre bouquets successifs de 25 mille fusées chacun!

On avait laissé entrer le public dans le parc qui était noir de monde. Une clameur d'enthousiasme formidable accueillit ce splendide, cet incomparable coup d'œil.

L'Impératrice, qui ce soir-là était belle à ravir et qui dans une robe blanche lamée d'argent et

parée de Ses plus beaux diamants, se mit à circuler un peu dans la foule, entourée des officiers de Sa maison, fut acclamée! Je La vois encore, faisant quelques pas dans les plates-bandes devant le palais. Elle avait jeté négligemment sur Ses épaules une espèce de bournous blanc brodé d'or et les murmures d'admiration l'accompagnaient comme une traînée de poudre. Elle aimait à être louée des fêtes et des appartements qu'Elle arrangeait. Un compliment sur Sa personne eût été aussi mal venu que sur Sa toilette — mais lors de la fête de Versailles Elle exigeait qu'on La félicitât et il y avait bien de quoi. En passant devant moi Elle m'interpella par cet „eh!" familier qu'Elle a gardé jusqu'à ce jour et qu'Elle dit avec une grâce toute méridionale — „eh! que dites-vous de ma fête?" — „Je dis qu'elle est digne de Votre Majesté!" — „Auriez-vous cru qu'elle deviendrait aussi jolie que cela?" ajouta-t-Elle... „Madame", répondis-je, „je m'attendais à quelque chose de convenable quand j'ai entendu Ruggieri parler de cent mille Fusées et d'un million et demi de ballons lumieux!

Le Roi d'Espagne en quittant la France offrit en souvenir de Sa visite un bijou à Sa Majesté, qui était splendide. C'était un morceau d'émeraude taillé en croix. L'Impératrice l'a beaucoup porté dans la suite et Elle l'a vendu plus tard en Angleterre en 1870.

Revenue en Autriche j'assistais un soir à un feu d'artifice donné à Schönbrunn en l'honneur de l'Empereur de Russie...

Le Prince Constantin de Hohenlohe, qui était à cette époque Grand-Maître de notre Empereur, s'approcha de moi et me demanda si je ne trouvais pas son feu d'artifice charmant? — „Comme ces fusées partant de la Gloriette font bien", dit-il, „c'est un spectacle enchanteur ... mais il y en a aussi énormément ... croiriez-vous qu'il y en a près de mille ... Nous en avons là pour huit ou dix mille florins! C'est ravissant, n'est-ce pas?" — „Mon Dieu", lui répliquai-je, „ça n'est pas mal, mais je garde le souvenir d'un feu d'artifice à Versailles où j'ai vu partir plus de cent mille fusées et qui a couté six cent mille francs et vous comprendrez que je ne m'enthousiasme pas facilement sur un feu d'artifice et une illumination!"

Je crois que ma réponse l'a tué.

WORTH

Paris 1860.

J'ÉTAIS un matin tranquillement installée à lire dans mon salon lorsque ma femme de chambre parut, tenant un album en mains. Je lui demandai ce qu'elle apportait, lorsqu'elle me répondit: „il y a chez moi une jeune femme qui voudrait que Votre Altesse daignât jeter un coup d'œil sur les dessins contenus dans ce livre. Ce sont les croquis des toilettes que fait son mari. Celui-ci serait très désireux de faire une robe pour vous — n'importe à quel prix, pourvu qu'il vous fasse une!"

Je m'informai du nom de l'individu. „Il est Anglais et s'appelle Worth." — „Un Anglais qui ose prétendre faire des toilettes de femmes à Paris — voilà une idée étrange", m'écriai-je, „je n'en veux sous aucun prétexte." — „Votre Altesse ferait bien cependant de regarder les croquis", répliqua ma femme de chambre, „ils me semblent charmants." — „Laissez voir", repris-je d'un air ennuyé, „je doute fort que les toilettes de votre Anglais soient à mon goût!"

J'ouvrais l'album et quelle ne fut ma surprise lorsque à la première page je vis une toilette charmante, à la seconde une toilette ravissante! . . . Immédiatement je flairai l'artiste et je dis à ma femme de chambre: „amenez-moi l'Anglaise." — „Ce n'est pas une Anglaise, c'est une Française pur sang", me fut-il répondu et au bout de peu d'instants je vis apparaître Madame Worth, modeste,

timide et rougissante! — Elle me dit que son mari qui avait été premier commis chez Gagelin, — le grand faiseur de l'époque —, venait de s'établir avec un Suédois, un certain Bobergh, et qu'ils s'étaient installés Rue de la Paix 7. — Que ces messieurs, très désireux de me compter au nombre de leurs clientes, me priaient de bien vouloir faire faire une robe chez eux et que je n'avais qu'à dire le prix que je voulais y mettre. — Je répondis que j'en ferais faire deux, une du matin et une du soir, et que l'une dans l'autre ne devait pas dépasser le prix de six cents francs: — c'est-à-dire trois cents francs chaque. Madame Worth ne se tenait plus de joie. La robe du soir devait être inaugurée au prochain bal des Tuileries. — A la fin de la semaine, après un essayage — j'appuie sur cet un, car actuellement on essaie jusqu'à cinq et six fois — on m'apporta les deux chefs-d'œuvres!... Il n'y avait pas à dire, c'était parfait en tous points et je fis faire des compliments à l'auteur que je ne connaissais pas personellement, car on était venu essayer chez moi! —

J'arborai donc le Mercredi suivant — il y avait grand bal dans la salle des Maréchaux — la fameuse robe et je dois à la vérité de dire que j'en ai rarement vue de plus jolie et de mieux faite!

Elle était en tulle blanc lamé d'argent (ce qui était tout nouveau) et garnie de paquerettes à cœurs rosés, placées dans des touffes d'herbes folles. Ces fleurs étaient voilées de tulle blanc. Une

large ceinture en satin blanc entourait ma taille, j'avais piqué des diamants partout... et Worth eut son premier succès! —

L'Impératrice, en entrant dans la salle du trône où le corps diplomatique se tenait toujours réuni pour le cercle, aperçut en un clin d'œil le chéf-d'œuvre! Lorsqu'Elle vint à moi, Elle me demanda de suite qui avait fait cette robe si merveilleusement jolie dans sa simplicité et son élégance... „Un Anglais, Madame, une étoile, qui se lève au firmament de la mode!" — „Et quel est son nom?" — „Worth." — „Eh bien!" reprit l'Impératrice, „que l'étoile ait des satellites, je vous prie de lui faire dire de venir chez moi demain matin à dix heures!"

Worth était lancé et j'étais perdue, car à partir de ce moment les robes à trois cents francs ne revirent plus le jour.

S'il était cher, horriblement cher, monstrueusement cher — il était reconnaissant et je puis dire en son honneur que je n'ai vu que chez bien peu de personnes ce sentiment aussi développé que chez lui. Il n'a pas oublié un jour qu'il me devait sa réputation et il m'a témoigné en toute occasion son profond et sincère dévouement. Très attaché à l'Impératrice il n'a pas caché ses opinions impérialistes après la chute de l'Empire et a donné ainsi à bien des personnes du monde, qui ont oublié les bienfaits qu'eux ou leurs parents avaient reçus de l'Empereur, une fière leçon. —

Pourtant il risquait plus que ceux-ci à se déclarer ouvertement partisan de l'Empire, car lorsqu'on tient boutique sur la rue, on est exposé à ce qu'on vous casse les vitres. — Ces sentiments de reconnaissance et de fidélité m'ont toujours fait passer sur bien des ridicules et des façons un peu outrecuidantes de „ce bon Monsieur Worth", comme nous l'appelions, surtout quand il s'agissait d'avoir une toilette inédite — à sensation! —

Ensuite ce qui m'attachait à lui, c'était son esprit et son admirable bon sens! — Il est impossible de porter sur les hommes, sur les choses et les événements un meilleur jugement qu'il ne le faisait! — S'il n'avait pas été, par la condition dans laquelle il était né, amené à se faire couturier, il serait toujours devenu, dans n'importe quelle condition, un homme de marque. C'était un plaisir de causer avec lui, je le répète.

Son flair pour juger les femmes était impeccable ... on rira de ce que je dis là ... tant pis — mais nul mieux que lui ne vous disait: „Madame une Telle ... c'est une bonne femme mais une linotte — et puis vaniteuse comme si la toilette seule suffirait pour vous faire remarquer. Je lui mettrais tout ce que j'ai de plus beau sur le dos qu'elle n'en resterait pas moins une petite bourgeoise!"

La Princesse Lori Schwarzenberg était venue un beau jour chez lui. — Il ne l'avait jamais vue, elle était arrivée de la veille à Paris. — Simplement

vêtue elle entra dans le magasin. Worth la voit et se tournant vers son premier commis Carlsson, un type celui-là comme on n'en reverra plus, lui dit: „tenez, voilà une très grande dame, je vois cela à son port de tête!"

Il avait la passion de la distinction et du „grand air".

Sa santé laissait beaucoup à désirer et à tout instant il était malade. Ces indispositions nous désolaient, car elles venaient toujours fort mal à propos, et elles prenaient la proportion de catastrophes lorsqu'elles coincidaient avec les grands bals costumés qui se donnaient si fréquemment durant l'Empire. Worth composait des costumes éblouissants et y faisait certaines retouches au dernier moment, changeait ceci, changeait cela, vous arrangeait une autre coiffure — bref, le dernier coup d'œil du maître et du créateur était indispensable. Or un jour que nous arrivions Rue de la Paix pour essayer nos costumes pour le bal qui devait avoir lieu le même soir aux Tuileries, on nous apprit sans ménagement que Monsieur Worth, très souffrant d'une affreuse migraine, s'était retiré dans ses appartements! . . .

L'affolement était devenu général. Que faire? — Comment met-on ceci? comment met-on cela? — Les personnes du magasin étaient là comme des bûches et ne pouvaient nous donner aucun renseignement, les ouvrières ne savaient pas davantage, car dans chaque atelier on avait travaillé à des choses différentes, — que faire? — Je

prends mon courage à deux mains et je grimpe chez Worth qui habitait au second dans la cour, je fais irruption dans sa chambre et je le trouve — couché sur sa chaise longue avec des compresses sur la tête et les yeux. Je lui déclare qu'il faut absolument nous voir — qu'il me doit cela, qu'il le doit surtout à l'Impératrice chez laquelle nous sommes invitées et j'emporte son consentement. D'une voix mourante il me dit: „Eh bien, qu'elles montent toutes dans leurs costumes!" — Nous nous habillons et nous arrivons devant notre maître. — Une demoiselle du magasin — la première — se tenait à côté du malade et lui glissait à l'oreille le nom de chaque femme qui défilait devant lui. Il soulevait la compresse qui couvrait ses yeux et après avoir regardé la malheureuse qui se tenait devant lui, attendant son arrêt, disait lentement: „affreuse", — „ridicule" — „épouvantable!" — Qu'on juge du désespoir général!!! —

Alors une idée grande comme le monde me vient et je m'écrie: „Monsieur Worth, vous signez aujourd'hui votre décadence!" — A ces mots il bondit de sa chaise longue, arrache les compresses et le bandeau en nous criant comme un général qu'il était à ses troupes: „allons! en avant!" — Il y a pourtant de beaux moments dans la vie! — Nous descendons — et au bout d'une heure tout était en ordre et le soir aux Tuileries on eût dit que tout s'était passé sur des roulettes.

Worth ayant rapidement fait fortune, alla s'installer superbement à Suresnes près de Paris. Il arrivait tous les jours à dix heures Rue de la Paix et rentrait le soir vers six heures. J'exprimai un jour le désir d'aller voir sa villa qu'on disait arrangée d'une façon merveilleuse et meublée avec un luxe insensé.

Autant que Worth avait de goût pour tout ce qui touchait à la toilette, autant il en manquait à mon avis pour le reste. La villa de Suresnes qu'il a agrandie et augmentée en y ajoutant une aile par ci une aile par là et des pavillons et des châlets, fait l'effet d'un fouillis de constructions qui, se trouvant sur un espace beaucoup trop restreint, se nuisent réciproquement. Au milieu de cet amas de bâtiments le propriétaire a édifié avec les pierres et les sculptures dont il a fait acquisition dans les décombres du palais des Tuileries, une espèce de ruine qui, placée là où elle se trouve, est d'un effet désastreux parcequ'elle écrase le reste. — Les appartements sont meublés avec une grande richesse et j'avoue que je préférerais habiter une chambre blanchie à la chaux que certain salon dont le pauvre Worth se montrait extrêmement fier et qui était ruisselant d'or, de satins, de peluches, de broderies, de meubles dorés sur toutes les tranches et de bibelots.

A l'exemple de Gambetta une grande baignoire en argent se trouvait dans le cabinet de toilette et dans certain réduit plus secret une fontaine faisait jaillir sans cesse de l'eau de Cologne!...

Le jardin de la villa était admirablement bien tenu et les fleurs y abondaient comme les fruits. Ce qui m'a frappée, c'est que dans les massifs on voyait pousser des lis, des rosiers, des iris, des glaïeuls... ce que je n'ai vu nulle part ailleurs. L'aspect de ces fleurs sortant de cette épaisse verdure était charmant. Lorsqu'on allait visiter Suresnes, Monsieur et Madame Worth ne manquaient pas de nous faire servir un goûter succulent, soit dans le jardin soit dans la magnifique salle à manger. Le service à thé était en vermeil, les gens en culottes courtes et bas de soie avaient l'air d'être de grande maison, en un mot le tout avait remarquablement bonne façon.

Le maître de la maison faisait les honneurs simplement et sans pose. Sa femme en revanche minaudait et jouait à la grande dame. — Les fils qui mènent aujourd'hui la maison, après la mort de Monsieur Worth, se tenaient modestement à l'écart. — Ils ont gardé les traditions de leur père et lui conservent un pieux et touchant souvenir. Chaque année à Pâques fleuries ils m'envoient, ainsi que le faisait Monsieur Worth, un buis bénit de Sainte Clotilde qui était notre paroisse quand nous habitions la rue de Grenelle! —

Un dernier mot pour finir...

Quand après le grand bal que nous avions donné lors de l'Exposition de 1867, les journaux étant remplis de descriptions sur la splendeur de cette fête, sur le goût qui y avait présidé, sur la façon dont j'avais fait les honneurs, je revis le



LA PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH ESQUISSE PAR HÉBERT, COMMANDÉE PAR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE POUR SON SALON DES TUILERIES. 1867.

père Worth, celui-ci me fit aussi force compliments sur le grand succès obtenu, puis me regardant d'un air attendri, s'écria: „Et dire que c'est moi qui vous ai inventée!" —

C'est peut-être vrai. —

ALEXANDRE DUMAS PÈRE ET ALEXANDRE DUMAS FILS

Paris 1868.

On disait d'Alexandre Dumas père qu'il était „une force de la nature". Quant à moi il représentait une force imaginative comme de longtemps on n'en rencontrera plus. Nous fîmes sa connaissance à Paris et cela par l'intermise de sa fille, Madame Olinde Petel, laquelle, séparée de son mari, se faisait appeler Marie Alexandre Dumas. Madame Marie Dumas qui avait été maltraitée par son mari de façon à rendre la vie commune impossible, s'était vue un jour lasse des mauvais traitements qu'elle avait à subir et avait demandé à son père de la reprendre chez lui, ce qu'il accepta avec bonheur. Elle menait son ménage et c'est certainement à elle que le grand romancier a dû de ne pas finir son existence dans la misère, car étant d'une générosité sans bornes, il dépensait sans compter et surtout il donnait sans s'inquiéter s'il lui resterait de quoi vivre.

Madame Marie Dumas était dans la haute piété et s'occupait exclusivement de bonnes œuvres. C'est en venant demander notre secours pour une de ces œuvres que nous nous sommes connus. Elle venait à partir de ce moment nous voir souvent. C'était une femme fort intelligente, très lettrée et qui avait hérité non seulement de

l'intelligence mais aussi de la bonté de cœur paternelle. Elle adorait son père qui le lui rendait.

Un jour que je lui demandai des nouvelles de celui-ci et qu'elle me répondit qu'il allait bien, mais qu'à son grand regret il vivait trop retiré du monde, ce qui ne lui valait rien, je lui dis que je le regrettais doublement, puisqu'ainsi je resterais privée du plaisir de faire sa connaissance et que, comme bien elle pouvait penser, rien ne m'aurait intéressée davantage que de me rencontrer avec l'auteur des „Trois Mousquetaires". — Elle ne répondit rien. Le lendemain je reçus une lettre de Madame Marie Dumas ainsi conçue: „j'ai fait part à mon Père du désir que vous avez si aimablement exprimé. Il sera heureux de vous remercier de vive voix au jour et à l'heure que vous voudrez bien lui indiquer, des bontés que vous avez pour sa fille . . ."

Nous convenîmes, mon mari et moi, d'inviter Alexandre Dumas et sa fille à dîner pour un des jours suivants. L'invitation fut acceptée et ils firent leur entrée chez nous sans tambour ni trompette, c'est-à-dire sans que personne d'autre ne fût invité. Seuls ces messieurs de l'Ambassade étaient présents puisqu'ils dînaient régulièrement chez nous.

Le père Dumas était énorme et avait l'air d'un mulâtre sans cependant qu'il eût la peau noire! Ses cheveux étaient crêpus comme ceux des nègres. Il faisait l'impression d'un bon gros homme tout rond, sans prétention, plutôt familier, quoique sa familiarité aurait presque pu passer pour de

l'aisance — car elle n'était pas vulgaire. De suite il trouvait le mot aimable mais sans que celui-ci ait donné l'impression d'être phrase. Bref, il nous plut à prime abord. On se mit à table et Dumas parla d'abondance. Jamais je n'ai entendu quelqu'un s'exprimer plus facilement que lui. Il touchait à tous les sujets et semblait tout savoir. On aurait dit qu'il avait traversé la mer rouge avec Pharaon, qu'il avait été avec Scipion fonder Carthage, qu'avec Jules César il avait fait l'invasion dans les Gaules, qu'il avait intimement connu Charles Quint, qu'il avait beaucoup fréquenté la Cour des Médicis, qu'il connaissait le secret du poison des Borgia, qu'il avait passé sa vie auprès de Louis XIV à Versailles, qu'il était le confident de Madame de Pompadour, qu'il faisait la partie de la Reine Marie Antoinette avec le Comte de Provence, le Comte d'Artois et le Comte Fersen... que Charlotte Corday lui avait confié son projet d'assassinat et qu'il avait assisté à côté de Napoléon à toutes ses batailles. Il était universel et racontait en mentant comme un romancier qu'il était de la façon la plus charmante et la plus attachante, qu'on puisse imaginer. On écoutait bouche béante et il aurait parlé ainsi des journées entières, que l'on ne s'en serait pas plaint. Il mangeait, et Dieu sait de quel bon appetit, il buvait sec, il causait, il gesticulait, il riait, tandis que nous autres nous n'arrivions même pas à l'écouter et à l'admirer tout en mangeant. Il se répandait comme un torrent.

En sortant de table, pendant que Dumas prenait son café, mon mari s'approcha de moi et me glissa tout bas à l'oreille ces mots: „tu es distancée — en voilà un qui te rend des points, pour ce qui est de tenir le dé de la conversation!"

En effet — il m'écrasait. Je suis un bonnet de nuit en comparaison de ce qu'était le père Dumas. Je le répète, rien — rien — rien au monde ne peut donner approximativement une idée de la verve inouïe de cet homme extraordinaire.

Le café pris on s'assit et je demandai à Dumas, s'il était en train d'écrire un nouveau roman. Il me dit: „je ne l'écris pas encore, mais je tiens le sujet et je vais m'y mettre un de ces jours." — „Et quel en sera le titre?" — „Création et Rédemption." Madame Marie Dumas semblait très étonnée de ce que son père venait de dire. „Mais cher père", s'écria-t-elle, „tu ne m'a rien dit encore de ce livre que tu vas faire — que c'est vilain à toi d'être aussi cachottier!" — „Eh bien, mon enfant", répliqua Dumas, „si le Prince et la Princesse m'y autorisent, je vais leur raconter mon prochain roman et tu en auras la primeur ici, de façon à ce qu'il te rappelera toujours la soirée que nous venons de passer ici." — Et voilà Dumas qui commence exactement comme lorsqu'on fait la lecture d'un livre. „Par une froide matinée de Décembre . . ." sans faire d'exposé, sans nous indiquer les personnages. Il allait et il allait — on eût dit qu'il lisait! Jamais il ne se trompait de mot, jamais il ne se reprenait, — les intonations

étaient appropriées aux personnes qui parlaient, c'était une lecture faite par cœur et cela par le meilleur lecteur qu'on ait jamais entendu, et en même temps une histoire racontée par un conteur comme on n'en trouve pas! — Cette impression restera gravée d'une façon ineffaçable dans ma mémoire. Comment Dumas pouvait-il se rappeler tous ces événements qui se passaient dans ce roman aux mille complications, comment retrouvait-il ces personnages nombreux, comment sortait-il de ces situations embrouillées, comment arrivait-il au dénouement sans patauger, — ceci restera toujours inexplicable pour moi ... Il fumait pendant qu'il contait et il faisait parfois des gestes avec ses belles mains, dont il était très fier, comme s'il voulait préciser telle ou telle chose et enfin, quand sa voix se tut, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier „bravo" d'ensemble, de l'entourer, de le féliciter et de lui dire qu'il était le premier conteur du monde et décidément le plus grand romancier des temps modernes. — Il avait parlé sans interruption deux heures et demie sans avoir une seule fois cherché son mot!!! —

Je le remerciai avec enthousiasme. Mon mari lui demanda: „Eh bien! Monsieur Dumas, quand paraîtra ‚Création et Rédemption'?" — „Mon Dieu! Prince", répondit celui-ci en souriant, „peut-être jamais, car j'ai fait le roman ce soir en l'honneur de la Princesse et en le commençant je n'en savais pas le premier mot. J'inventais à mesure que j'avançais, mais je vous avouerai qu'à un

moment donné j'y avais fourré tant de monde que je crois bien en avoir oublié sur mon chemin. Eh bien! ils sont morts à l'heure qu'il est!"

Madame Marie Dumas, qui en voulait un peu à son père de lui avoir caché son projet littéraire, vu que d'habitude il lui faisait toujours part de ceux-ci, alla vers lui et loin de s'étonner de son esprit inventif et de son imagination lui dit: „c'était bien joli ce que tu as fait là aujourd'hui", et se tournant vers nous elle ajouta: „j'aime beaucoup quand mon père improvise. Quelquefois, lorsque nous sommes seuls en tête-à-tête le soir, il se met à raconter et je trouve regrettable qu'il n'y ait pas de sténographe auprès de nous pour noter les ravissantes choses qu'il me raconte!"

Le père Dumas à la suite de telle première visite vint souvent chez nous et, lors de nos grandes réceptions du Jeudi à l'Ambassade, quand le gros des invités était parti, il se mettait à raconter et charmait tout son auditoire par sa faconde intarissable et la grâce qu'il savait mettre dans tous ses récits. Lorsque ma fille Clémentine naquit, il m'adressa un quatrain charmant que je joins à ce recit.

„Je vois des vengeances étranges
„Au Ciel contre vous s'amasser:
„Si vous lui prenez tous ses anges
„Dieu finira par se lasser!

Biarritz, 5 Juillet 1870.

A vos pieds:

Alex. Dumas.

On le trouvera d'ailleurs dans une grande collection d'autographes comme aussi quelques lettres de lui écrites de cette merveilleuse écriture dont il aimait à être loué. Quand il mourut on trouva dans un codicille de son testament un legs qu'il m'avait fait par les mots suivants: „Je lègue à Madame la Princesse de Metternich en témoignage de mon admiration et de mon respectueux attachement mon beau saphir et je la prie de le conserver en souvenir d'un vieux romancier qui l'aimait beaucoup."

J'ai fait monter ce saphir en bracelet sur un simple cercle en or. Mon mari en revanche recevait le bureau de Dumas avec le fauteuil. La planche du bureau est toute recouverte d'écriture. Il se trouve, ainsi que le fauteuil, au musée de famille au château de Königswart en Bohême.

Quant à Alexandre Dumas fils, je le rencontrai aux Tuileries où il se fit présenter à moi, et comme il sortait beaucoup, je le vis souvent dans le monde et aussi chez nous à l'Ambassade. Sans ressembler à son père il avait après tout pour ceux qui les connaissaient tous deux un certain air de famille et les cheveux crêpus d'un blond tirant sur le roux rappelaient la descendance du sang noir. La grandmère du vieux Dumas était une mulâtresse et son maître, le Marquis Davy de la Pailleterie l'avait épousée. Le vrai nom des Dumas était celui de Davy de la Pailleterie — et le père de l'auteur d'„Antony" avait quitté pendant la grande révolution le titre et le nom

pour prendre celui de Dumas que son fils et son petit fils ont rendu célèbre plus tard.

Le fils Dumas était tout l'opposé de son père. Autant celui-ci était bonhomme et avait le cœur sur la main, autant celui-là était froid à prime abord et profondément cynique. Comme esprit, certes ils n'avaient rien à s'envier, mais le pôle Nord et le pôle Sud ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre que ne l'étaient leurs caractères, leurs appréciations, leur façon de voir et leur manière de s'énoncer. Le père confiant, très en dehors, très beau parleur, le fils méfiant, renfermé et ne causant volontiers que lorsque le milieu dans lequel il se trouvait lui convenait de toute façon. Alors évidemment il surpassait quelquefois le Père par ses traits, mais il eût été incapable de raconter avec la verve de celui-ci. Le vieux Dumas voyait le monde en beau et en bon, il ne voyait que le côté noble des hommes et des choses, les femmes étaient pour lui des déesses, les hommes de preux chevaliers, — tandis que le fils voyait le monde plus laid encore qu'il ne l'est réellement, qu'il s'acharnait à découvrir sous toute action un mobile bas, que les femmes lui semblaient dénuées de toute élévation de sentiments et qu'il avait pour le genre humain en général un profond mépris. On s'attachait au père de confiance, on était sur ses gardes avec le fils, de crainte d'être mal jugé par lui!

Ainsi qu'on avait dit que le père Dumas avait été comme „une force de la nature", on a pré-

tendu, dans un discours récent, que Dumas fils fût „la conscience de la nature!" Il creusait à plaisir dans le cœur humain et n'en retirait que des déchets. Son père n'y trouvait en revanche que de l'or pur.

Pour ma part je préférerai toujours les illusions de l'un aux désenchantements de l'autre. Alexandre Dumas fils professait une grande admiration pour son père comme aussi le père ne parlait qu'avec enthousiasme du talent d'écrivain et de l'esprit de son fils. Ce dernier, malgré la très vive affection qu'il portait à l'auteur de ses jours, s'amusait cependant de temps à autre de se moquer légèrement de lui.

Ainsi un jour qu'on parlait de vanité, il ne put s'empêcher de dire: „tenez, mon père par exemple est si vaniteux qu'il monterait sur son propre siège pour faire croire aux gens qu'il a un nègre!" — Le propos n'est guère respectueux.

Il m'a dit une fois, alors que nous parlions de son père et que je lui disais „qu'à mon avis celui-ci n'avait pas au même degré que lui l'esprit de repartie", qu'au contraire il en avait tout autant et peut-être même plus que lui et me conta la chose suivante.

Ils voyageaient tout deux en Suisse. Arrivés à Lucerne ils allaient se mettre au lit lorsque le vieux Dumas s'aperçoit qu'ils ont oublié leur sac de voyage à l'hôtel du Rigi d'où ils venaient, et il s'écria: „voilà que nous avons laissé ce diable de sac là-haut, — sommes nous bêtes!" — Alex-

andre lui dit: „tu n'es pas gentil, tu ferais mieux de parler au singulier!" Et le père de répondre: „volontiers! — es-tu bête!" — „Vous voyez bien", ajouta-t-il en riant, „que mon père avait la repartie prompte!" Et un jour qu'une de ses admiratrices passionées lui demanda la faveur de lui dire des vers qu'elle avait faits en son honneur et qu'installé dans son grand fauteuil il se préparait à écouter, la dame commença très émue en balbutiant: „Oh Alexandre dont le nom bril..." Dumas l'interrompit en lui disant: „ne louez pas ce que vous ne connaissez pas!"

Je reprochais à Dumas fils dans une de nos causeries de ravoler sans cesse le genre humain dans ses écrits lorsqu'il me dit: „mais notre tâche à nous autres consiste à dire ce qui est et non pas à décrire et à raconter ce qui devrait être!" — Je lui répondis: „mon Dieu, Monsieur, il y a dans la vie comme dans la nature des jours de pluie et des jours de soleil — vous préférez vous promener par des temps de boue, tandis que moi je préfère les temps de soleil!" — Il se tut un instant et me dit: „c'est que chez nous probablement il pleut toujours!" „C'est en quoi vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire", répliquai-je vivement, „vous tentez à le faire à croire au monde entier et je puis vous assurer qu'il y a mille fois plus de braves gens et de femmes honnêtes en France que vous ne le supposez et même que vous ne vous en doutez!"

Nous discutions souvent ensemble de la sorte

— et loin de m'en vouloir de mes emportements il finissait par me donner raison. Lors de l'Exposition de la Musique et du Théâtre à Vienne, Dumas fils m'a écrit une lettre charmante et m'a envoyé dans une ravissante reliure la fameuse „visite de Noces", pièce qui fut jouée par Aimée Desclée avec tant de succès.

Il a fait joindre deux autographes à la reliure, la lettre quil avait écrite à l'artiste ainsi que la réponse de celle-ci.

LE ROI LOUIS PREMIER DE BAVIÈRE
(LUDWIG I.)

Paris 1867.

Le Roi Louis de Bavière dont l'originalité et l'esprit étaient réputés dans toute l'Europe m'avait de tout temps intéressée et déjà comme enfant je riais des histoires qu'on racontait de Lui et sur Lui. J'eus enfin la bonne chance de me recontrer avec Sa Majesté en 1867 lors de l'Exposition où Il était venu passer quelques jours. — On me présenta à Lui à Saint-Cloud, où Leurs Majestés résidaient et où une grande soirée eut lieu en Son honneur.

La Comédie Française donna une représentation dans le grand salon d'honneur. Mesdemoiselles Favart et Delaunay jouèrent „La Nuit d'Octobre" d'Alfred de Musset. Avant de se rendre dans cette pièce, les souverains firent cercle et je me souviens de la stupéfaction que causa, à peine entré, le Roi Louis!

L'Empereur Napoléon alla vers Lui, suivi des Ministres, et Lui dit: „Votre Majesté me permet-Elle de Lui présenter mes Ministres?" A quoi le Roi lui répondit: „Non — cela m'ennuie!"

L'Empereur se mit à rire à gorge déployée, mais les Ministres qui se tenaient là tout près du Roi, la bouche en cœur, firent de bien sottes figures en retournant tout penauds à leurs places.

Le Roi Louis parlait très haut et on l'entendait d'un bout de la chambre à l'autre. Comme Il était

éxtrêmement sourd, il fallait Lui crier les réponses qu'on Lui donnait, ce qui n'était pas toujours commode. On était véritablement sur la sellette quand Il vous faisait l'honneur de vous adresser la parole. Il profitait, je crois, de Sa sourdité pour parler haut et dire de façon à être entendu par tout le monde certaines choses qui l'amusaient à dire, afin d'interloquer le monde. C'était tout ce qu'Il aimait. Son amour de la vérité le faisait cependant passer aux yeux de bien de gens pour fort peu aimable et même pour très impoli et en somme on le craignait, parce que chacun avait peur, lorsqu'il s'approchait de Lui, d'attraper quelque chose de désagréable.

Hélas! Il ne m'a rien dit et je l'ai beaucoup regretté, car j'étais préparée à Lui répondre de sorte que je n'eusse pas été facilement décontenancée. — Il me parla très aimablement de feu mon Grandpère qu'Il disait vénérer tout particulièrement.

Un jour que nous dînions à Saint-Cloud avec le Roi, celui-ci se mit à parler espagnol avec l'Impératrice Eugénie. Il paraît que c'était un charabia effroyable et l'Impératrice ne put s'empêcher de rire aux larmes! Le Roi Lui dit alors: „j'aime l'Espagne, j'en aime la langue et j'ai toujours beaucoup admiré les Espagnoles!" — Le terrain devenait brûlant et l'Impératrice, se rappelant les aventures du Roi avec Lola Montez, n'insista pas sur les préférences que Sa Majesté avouait! Eût-Il le sentiment qu'Il l'embarrassait

et qu'Il nous embarrassait tous, je l'ignore, mais le fait est qu'Il profita de ce moment de silence général pour s'écrier: „Ah! les Espagnoles, j'en sais quelque chose. Il y en a une qui m'a coûté ma couronne!" Qu'on juge de la stupeur de l'assistance ... nous ne savions que faire ... rire eût été inconvenant — et quant à pleurer, personne de nous n'y songeait — on se tut et tout le monde mit le nez dans l'assiette. Mais on se mordait les lèvres pour ne pas éclater!

A ce même dîner auquel assistait l'Archiduc Charles-Louis, (frère de notre Empereur), celui-ci qui, aussi que nous tous, n'en revenait pas de la franchise de son oncle, s'adressa à Lui pour Lui exprimer la part sincère qu'il avait prise à la mort du Roi Othon de Grèce, Son fils. Le Roi Louis l'interrompit en lui disant: „Oui, oui .... mais il faut avouer qu'il gouvernait joliment mal!"

Ce manégyrique cruel jeta un froid et l'Archiduc se tourna vers moi et me glissa à l'oreille: „mon oncle est incalculable et on tremble sans cesse qu'Il ne vous dise quelque chose qui vous abasourdisse!" — Ensuite il me raconta plusieurs histoires sur Lui qui m'amusèrent infiniment. Entre autre celle-ci. Le Roi en se promenant un jour dans les rues de Munich, rencontra une dame de Sa connaissance qui venait d'arriver, dans l'intention de mener ses trois filles dans le monde. Il l'arrêta, lui parla fort aimablement et se tournant vers les jeunes personnes qui se tenaient timidement derrière leur mère et qui portaient des

voiles épais, releva ceux-ci afin de les dévisager, et les ayant bien regardées, s'écria: „certainement bonnes, mais fort laides!" — Le Roi était amateur passionné de beauté féminine et avait installé, comme on sait, dans Son palais „la galerie des beautés", qui est très connue et qu'on va visiter à Munich. Il attrapait les jolies femmes au passage et leur demandait de se faire peindre pour Lui. Un certain Stieler faisait ces portraits qui, au point de vue artistique, sont des croûtes, mais dans lesquels on retrouve cependant la beauté des modèles.

L'Impératrice Caroline Auguste, la veuve de l'Empereur François, qui était la sœur du Roi Louis, déplorait ses déportements et lorsque Son frère soupirait aux pieds de Lola Montez, Elle fit demander des prières à l'église de Saint-Étienne pour „un vieillard dans l'erreur"! (für einen verirrten Greis). Tout Vienne sut à quoi s'en tenir et je crois qu'on a beaucoup ri et très peu prié....

Le Roi Louis était encore à Paris quand l'Empereur d'Autriche y vint. Il assista à ce fameux et splendide dîner donné à l'Hôtel de Ville. La table des souverains était placée sur une estrade élevée de quatre marches au milieu de la salle des fêtes. L'Empereur d'Autriche était placé en face de l'Empereur Napoléon, lequel avait à Sa droite la Reine des Pays-Bas et à Sa gauche le Roi de Bavière.

J'avais l'honneur d'être placée à côté de ce dernier. Tout d'un coup le Roi se tournant vers

l'Empereur Napoléon Lui dit: „Vous savez que j'ai beaucoup connu le Roi Louis votre père et cela à La Haye!" — Ces paroles ayant été prononcées à très haute voix, la Reine Sophie les entendait comme d'ailleurs tout le reste de la table. L'Empereur, pressentant le danger de cet entretien, se troubla légèrement et tâcha d'amener la conversation sur un autre terrain moins glissant, lorsque Son auguste interlocuteur, Lui mettant la main sur le bras et se penchant du côté de la Reine qui ne savait plus quelle figure faire, hurla: „ne vous troublez pas — un clou chasse l'autre!" — Malgré la solennité de la réunion tout le monde se mit à rire. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Après le dîner les souverains et les deux souveraines firent cercle dans les salons attenants. Dans le premier où nous nous trouvions il y avait les princes et les princesses, le corps diplomatique et les ministres. — Le Roi Louis vint à moi et me demanda: „qui est ce personnage qui cause maintenant avec le Prince de Metternich?" — Je Lui répondis: „Sire, c'est le Prince Joachim Murat." — „Vous dites?" — „Le Prince Joachim Murat", répétai-je plus haut. — „Je n'entends pas, veuillez élever la voix!" — Désesperée je criai le nom du Prince Joachim Murat de façon à ce que tous les assistants l'entendirent comme ils avaient entendu d'ailleurs les questions du Roi. — Le silence se fit dans la salle et Sa Majesté paraissant ravie d'avoir enfin compris

ce qu'Elle désirait savoir, s'écria: „Oh, Murat! Je me rappelle de l'époque à laquelle feu le Prince de Metternich était l'amant de la Reine Caroline!" — Mon mari baissa modestement les yeux — Joachim Murat prit la chose gaîment et se tournant vers celui-ci, lui dit: „eh bien! comme nous n'y pouvons plus rien changer — rions en!"

J'ajouterai en terminant ce petit récit que le Roi Louis parlait le français avec une rare correction. Il connaissait toutes les finesses de la langue et s'en servait pour interloquer les gens dans cet idiome comme il les interloquait en leur parlant sa langue maternelle. — Son extérieur était absolument dépourvu d'élégance et Sa mise était tout-à-fait défectieuse — on eût dit un pauvre professeur d'une chaire délaissée! — Vieux, Il était devenu fort laid et une énorme loupe déparait Son front. Il se rendait compte de Sa laideur et vous demandait à brûle — pourpoint: „croiriez-vous que j'ai été joli comme enfant?"

On hochait la tête .... respectueusement!

L'EMPEREUR D'AUTRICHE EN FRANCE

Paris 1867.

Le 23 Octobre 1867 vers trois heures de l'après-midi une foule galonnée se pressait sur le perron de la gare de l'Est.
Les boulevards regorgeaient de monde, les voitures de gala stationnaient autour de la Place de la Gare et une haie de troupes se trouvait échelonnée sur tout le parcours situé entre la Place Sébastopol jusqu'au palais de l'Elysée dans la rue du Faubourg Saint-Honoré. Les maisons étaient pavoisées de drapeaux et d'emblêmes. Paris était en fête.

On attendait l'arrivée de l'Empereur François Joseph.

Cette arrivée aurait dû avoir lieu au mois de Juin, mais la mort de l'Empereur du Mexique, Son frère, fusillé par Juarez à Queretaro, survenue à cette époque, pendant que l'Exposition battait son plein, mit le projet à néant et le voyage n'ayant pu avoir lieu, il fut remis au mois d'Octobre après l'expiration du deuil.

Donc au milieu du mouvement qui se faisait sur le perron et dans la gare, soudain les tambours se mirent à battre aux champs, les clairons sonnèrent et l'Empereur Napoléon faisait Son entrée alors que l'horloge montrait dix minutes avant trois heures. Sa Majesté s'avança vers nous et nous tendit la main en nous disant: „Je

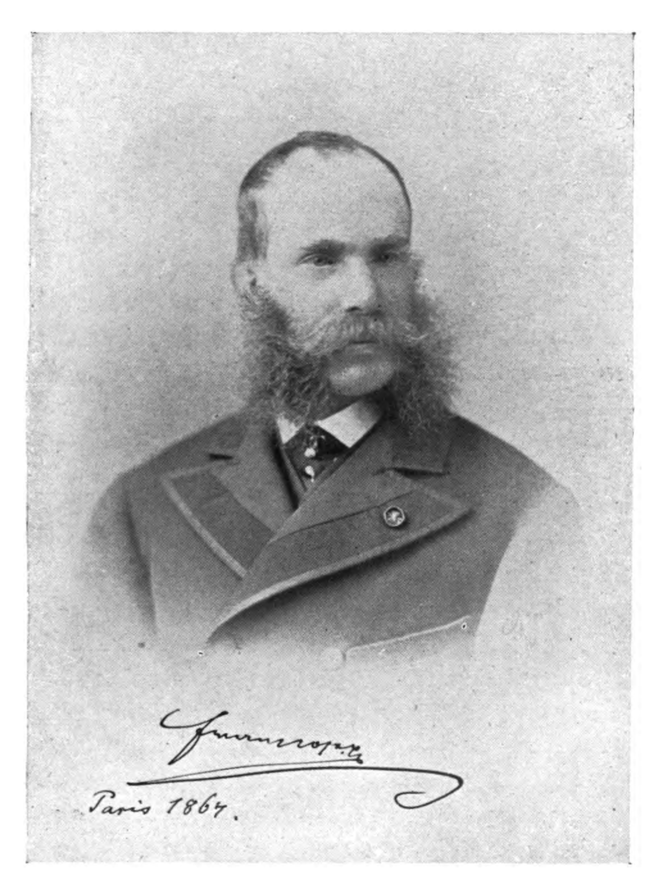
suis heureux de voir l'Empereur en France — heureux — oui — très heureux!" — et il appuya tout particulièrement sur ce mot et un sourire éclaira Sa figure. En effet Il avait l'air content et je Lui ai rarement vu une expression aussi radieuse.

Au bout de peu d'instants on vint annoncer à l'Empereur que le train impérial entrait en gare de Paris et tout le monde se rangea. — Un profond silence régnait, tous les yeux se portaient du côté où l'on voyait soudain apparaître le train qui s'avançait avec une lenteur majestueue. Il stoppa devant le chemin en velours cramoisi qui allait du waggon impérial jusqu'au bas de l'escalier qui donna sur la Place Sébastopol. A peine le train était-il arrêté, que l'Empereur François Joseph en descendit rapidement et que tendant ses deux mains à l'Empereur Napoléon, Il fut attiré par Celui-ci dans Ses bras.

A ce moment éclatèrent des hourrahs formidables et l'enthousiasme ne connut plus de bornes — on eut dit que la gare allait crouler. — Notre Empereur vint à nous et nous tendit la main.

Il était suivi de Ses deux frères, l'Archiduc Charles Louis et Louis Victor qui l'accompagnaient dans ce voyage véritablement triomphal.

Les présentations d'usage eurent lieu ensuite et lorsqu'elles furent terminées, l'Empereur Napoléon invita Son auguste Hôte à Se rendre vers les voitures qui attendaient devant le grand escalier qui se trouve sur le fronton de la gare et duquel



L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSÈPHE I LORS DE SON SÉJOUR
À PARIS EN 1867.

on envisage la grande place et l'immense ligne du boulevard.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui s'offrit alors à nos yeux.

La place était bondée, toutes les fenêtres et les mansardes regorgeaient de monde et sur les arbres des boulevards étaient suspendues de véritables grappes humaines.

L'Empereur Napoléon se tint alors de quelques pas en arrière de Son Hôte afin de s'effacer autant que possible et seule l'élégante silhouette de notre cher Empereur se dessinait éclairée par un soleil radieux entre les deux colonnes du milieu!

A ce moment de formidables cris éclatèrent et l'Empereur, habitué cependant à de pareilles ovations, sembla en paraître étonné. Il resta là quelques moments seulement et remerciant cette foule en délire qui l'acclamait et Se reprenant bientôt, Se retourna du côté de l'Empereur Napoléon comme pour Lui demander s'il ne fallait pas partir. Les deux souverains descendirent le grand escalier aux cris mille fois répétés de „Vive l'Empereur". Les magnifiques attelages de gala les reçurent et le cortège se mit en mouvement pour gagner l'Elysée qui allait devenir l'endroit où l'Empereur logerait pendant son séjour à Paris.

C'est là que l'Impératrice entourée du Prince Impérial et de toute Sa cour attendait l'Empereur. Lorsque le carrosse s'arrêta devant le perron, l'Empereur en descendit rapidement et gravissant les quelques marches du perron, vint s'incliner

devant l'Impératrice et Lui baisa la main. — Elle Lui fit avec la grâce inimitable dont Elle avait le secret une profonde réverence et notre voiture ayant suivi de près les carrosses impériaux, j'eus la chance d'être là assez à temps pour assister a cette première recontre. Il me semblait voir que l'impression avait été favorable. Comment l'eût-elle été autre devant cette belle et ravissante femme, si grande dame, si aimable, si gracieuse et si accueillante?

Un haut personnage autrichien qui suivait l'Empereur a prétendu que l'Empereur Napoléon aurait eu grand peur d'un attentat pendant le trajet de la gare au palais de l'Elysée. Je me permettrai aujourd'hui de douter de cette prétendue „peur". D'abord le service de police sous la conduite de Pietri était admirablement fait — ensuite l'Hôte que la France recevait jouissait avant Sa venue déjà d'une grande popularité et en dernier lieu je ne sache personne de moins peureux que ne l'était feu l'Empereur Napoléon, car Il était fataliste à l'excès et disait bien souvent, que ceux qui étaient condamnés à mourir par le poignard n'y échappaient pas malgré toutes les précautions qu'on pouvait prendre.

Le soir de l'arrivée, le dîner eut lieu en petit comité à l'Elysée. Seules les archiducs, mon mari et les personnes des suites impériales y assistaient.

Le lendemain notre Auguste Maître Se rendit à l'Exposition où Sa Majesté commença Sa visite

par la section autrichienne. L'Impératrice Eugénie vint l'y saluer et Lui apporta quelques menus objets dont Elle venait de faire l'acquisition dans la section espagnole qu'Elle venait de quitter.

Nous offrîmes à notre cher Empereur un dîner à l'Ambassade, Sa Majesté nous ayant autorisés à L'inviter, nous conviâmes les maréchaux et quelques-uns des généraux les plus en vue comme aussi des plus haut placés dans l'hiérarchie militaire. Le dîner eut lieu à sept heures. — A sept heures moins cinq minutes Sa Majesté fit Son entrée dans le salon.

Les militaires présents avaient été déjà présentés par l'Empereur Napoléon, de suite que notre Empereur les salua en commençant par parler avec les Maréchaux tels que Canrobert, Randon, Lebœuf . . . et après eux avec tous les autres. Le cercle terminé, le maître d'Hôtel Dubosy, qui se piquait de grandes manières, vint annoncer d'une voix tonitruante: „Sa Majesté Impériale est servie."

L'Empereur s'approcha de moi et m'offrit le bras. Le coup d'œil de la salle était superbe — je dois à la vérité de le dire et Sa Majesté daigna en faire la remarque. Notre cuisinier qui sortait des cuisines du Baron James de Rothschild et qui était parfait, se surpassa heureusement en ce grand jour et je me souviens du succès d'un plat de „truffes à la Lucullus" et d'un autre sous forme d'entrée dont Sa Majesté redemanda qu'on les Lui servît à deux reprises.

A ce dîner je demandai à l'Empereur de nous accorder la faveur de faire faire Son portrait pour la salle du trône de l'Ambassade et Il éprouva une minute d'étonnement après laquelle cependant Il acquiesca de la meilleure grâce du monde.

Après le dîner un haut dignitaire qui avait entendu la demande en question, vint à moi en me disant: „vous êtes étonnante! Quel courage vous avez! Quel franc parler!" — „A propos de quoi me dites-vous cela?" répliquai-je. „Mais à propos de la demande que vous avez formulée au sujet du portrait! Jamais on n'adresse une demande à Sa Majesté, excepté dans une audience et encore faut-il qu'on la fasse connaître d'avance." — „Cependant", dis-je vivement, „comme rien ne s'oppose à ce qu'on demande à Dieu à toute heure de la journée et de la nuit des faveurs et des grâces autrement grandes que celle-là, — c'est-à-dire d'un portrait officiel donné à une Ambassade, — je suis sûre que l'Empereur n'est pas plus difficile que le Tout-Puissant et qu'Il me pardonnera s'Il ne m'a déjà pardonnée!"

Après le dîner l'Empereur fut d'une amabilité sans égale. Le café servi, et connaissant les habitudes de Sa Majesté je Lui offris sur un plateau un cigare. L'Empereur le prit en me remerciant, puis jetant un regard autour du salon Il dit: „et ces messieurs ne fument donc pas?"

Personne ne voulut toucher à un cigare lorsque l'Empereur me pria de Lui en apporter une boîte et que Lui même alla les offrir en disant à mes



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE. 1865.

invités: „si ces messieurs ne fument pas, je ne fumerai pas non plus!"

On se mit donc bravement à allumer les cigares et une conversation animée s'engagea entre Sa Majesté et les généraux.

Ceux-ci étaient subjugués par la bonté, le charme, la simplicité de l'Empereur. Tous raffolaient de Lui.

Je crois me souvenir que le lendemain de notre dîner avait lieu la grande Revue à Longchamps. L'Empereur y a été acclamé avec un enthousiasme indescriptible autant sur Son parcours à l'aller et au retour que sur le terrain même. C'était du délire. Le charmant Prince de la Moskowa (Edgar Ney) qui faisait office d'aide de camp auprès de notre Empereur, m'a dit que les gens du peuple se jetaient sur le carrosse impérial pour voir de près Sa Majesté et que des ouvriers voulaient grimper sur les marchepieds pour Lui serrer la main!

J'en reviens à la soirée qui suivait le dîner à l'Ambassade et qui se termina à l'Opéra où on donnait „Don Carlos" de Verdi. C'était fort ennuyeux et le choix a semblé désastreux à tout le monde. Il suffit d'ailleurs, dans quelque pays et dans quelque endroit que cela soit, qu'on donne une représentation de gala pour qu'elle soit manquée. On est toujours à côté et les choix sont toujours mauvais. C'est un des symptômes les plus curieux comme aussi des plus répandus dans l'histoire des théâtres.

Le public sut grand gré à l'Empereur de ne pas s'être rendu dans les petits théâtres, à l'inverse de l'Empereur Alexandre, lequel en venant à Paris le mois de Juin précédant, avait fait retenir une loge pour assister à la „Belle Hélène" en quittant Saint-Pétersbourg, ce qui avait été considéré, non sans raison, comme une manque de convenance.

A cette époque les opérettes dans le genre de la „Belle Hélène" passaient encore pour le comble de la licence et on ne se vantait guère d'y avoir été. Qu'une petite digression à ce sujet me soit permise. Nous avions assisté avec plusieurs de nos amis à la première de l'opérette sus-nommée. Le succès en avait été énorme et les acteurs Hortense Schneider, Kopp, Grenier et Couclerc y furent incomparables. Ce dernier resta court au couplet si connu du „Roi barbu qui s'avance", dut s'arrêter n e t, s'approcher du trou du souffleur et demander à celui-ci de le remettre dans le texte! Ceci fait, Couclerc qui était un artiste très aimé du public, fit des excuses aux spectateurs en disant: „je ne sais pas ce qui s'est passé, mais vous m'auriez assommé que je n'aurais pas su que le roi barbu qui s'avance était Agamemnon! Je reprends donc." — Tout marcha à merveille à partir de là. En rentrant des Variétés mon mari me dit en voiture: „nous avons eu tort de venir assister à la première — notre nom figurera dans tous les journaux et il n'est pas agréable pour une femme d'avoir été quasi officiellement à une pareille pièce!" Depuis les temps sont changés

et je crois, qu'aujourd'hui on représenterait la „Belle Hélène" dans un pensionnat de jeunes filles que personne n'y trouverait à redire.

Je reviens à mon sujet.

L'Empereur daigna de venir me faire une visite. Nous causâmes pendant un bon quart d'heure et les impressions que Sa Majesté avait recueillies sur les hommes et les choses à Paris tinrent une grande place dans notre conversation.

L'Empereur Napoléon, que l'Empereur avait rencontré dans de bien pénibles circonstances, en Italie en 1859, semblait prendre à tâche d'effacer ce souvenir douloureux par l'extrême bonne grâce et la simplicité affectueuse de Son accueil. Son naturel plut à notre Empereur. Quant à l'Impératrice Eugénie, notre Empereur, je l'ai déjà dit, fut subjugué à prime abord par Son charme et Sa grâce exquise. Il s'est établi dès cette époque des véritables liens d'amitié entre eux que rien jusqu'à présent n'a rompu.

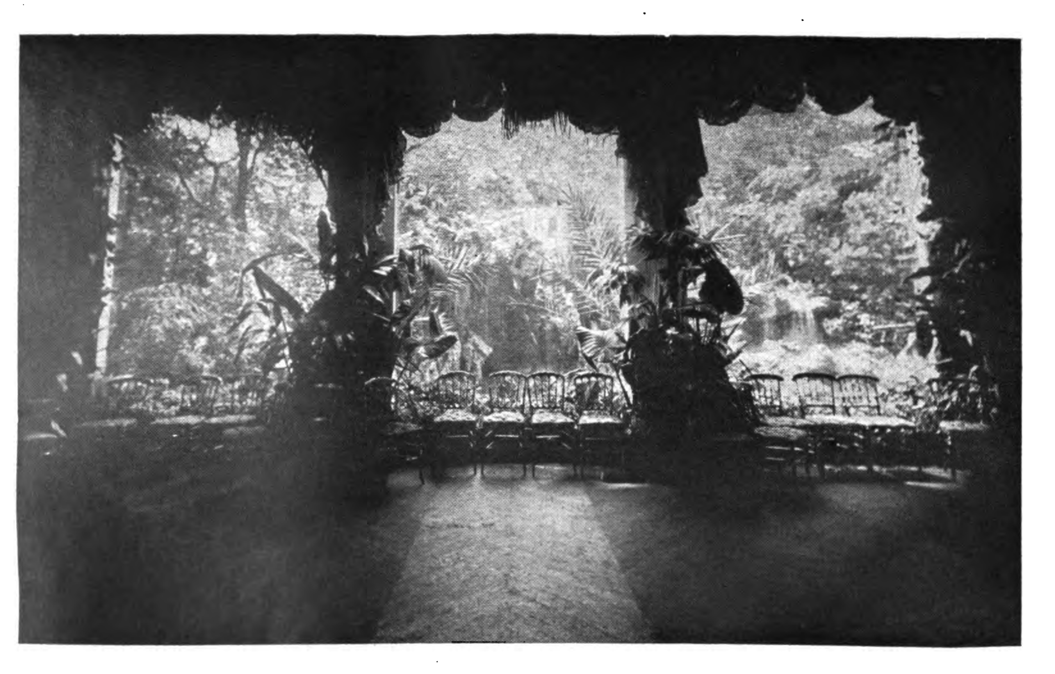
L'Empereur parla du petit Prince Impérial qu'Il trouvait si gentil, si joli et si intéressant de figure. Sa ressemblance avec le père d'un côté et la mère de l'autre l'avait frappé. Les yeux bleus si clairs du Père et les sourcils tombants de la Mère! L'expression et la tenue de la tête de Son Père, la démarche de Sa Mère! Pauvre enfant! Qui nous eût dit alors quel affreux sort l'attendait!

Le Prince Napoléon et la Princesse Clotilde n'étaient pas à Paris, de sorte que de ce côté là il n'y a pas eu de difficultés pour l'Empereur.

Même un simple échange de visites entre notre Empereur et le Prince Napoléon eut été impossible. La Princesse Mathilde était restée à Paris. Je ne crois pas que Sa Majesté en ait été absolument enchantée — elle était trop brusque de manière, trop criarde, trop délurée pour lui plaire.

Comme à cause de la mort de l'Empereur Maximilien on ne voulait pas donner de grandes fêtes, la Cour se bornait aux réceptions un peu plus restreintes. Il y en eut tant aux Tuileries qu'à Saint-Cloud et dans ce dernier endroit le dîner fut suivi d'une comédie de salon jouée par Madame Arnould Plessy et Bressant de la Comédie Française. On donnait „La pluie et le beau temps." Le Roi Louis de Bavière et la Reine Sophie des Pays-Bas qui se trouvaient à Paris de même temps que l'Empereur d'Autriche, assistaient à cette représentation. Dans un écrit consacré au premier je fais mention de toutes les excentricités auxquelles le Roi Louis s'est livré et qui nous ont fait rougir et pâlir et frissonner pour finir par des rires étouffés. C'était un type de Roi étrange et je suppose que les générations futures n'en reverront plus jamais d'aussi original! — La Princesse Mathilde qui ne dédaignait pas les gauloiseries et à laquelle Il disait tout ce qui Lui passait par la tête, le qualifiait „d'adorable vieillard"!

Quoique la Cour ne voulut pas donner de fête trop éclatante à l'Empereur, la Ville de Paris demanda a Le recevoir chez elle magnifiquement



VUE DE LA SALLE DE BAL SUR LE JARDIN DE L'AMBASSADE. 1867.

et Lui offrit un banquet de trois cent cinquante couverts. On avait dressé les tables dans la grande salle des fêtes et au milieu de celle-ci s'élevait sur une grande estrade élevée de quatre marches la table impériale dans toute se somptuosité. Le spectacle en était éblouissant. — L'Impératrice avait à droite l'Empereur d'Autriche, à Sa gauche l'Archiduc Charles Louis, l'Empereur Napoléon était placé entre la Reine des Pays-Bas et le vieux Roi Louis de Bavière. L'Archiduc Louis Victor à côté de la Reine Sophie. J'étais à la gauche du Roi Louis. — Cette table était de vingt-quatre couverts.

Nous dominions toute la salle dont le coup d'œil était féerique!

On avait installé dans la salle des fêtes où le banquet avait lieu un ou deux orchestres qui alternaient avec des chœurs de femmes. Une personne aurait dit à l'Archiduc Louis Victor qu'on avait fait chanter ces chœurs „parce que l'Empereur d'Autriche y était habitué en voyage!" — J'ignorais absolument „cet usage" que d'ailleurs personne à notre Cour ne connaissait. Un Français voulant faire un beau compliment à l'Archiduc Louis Victor au sujet du discours de l'Empereur, ne trouva rien de mieux à lui dire que: „Sa Majesté n'avait pas fait la moindre fausse liaison!"

Aprés une journée laissée à l'Empereur pour les réceptions et les visites, il y eut un dîner à Saint-Cloud suivi d'une comédie de paravent „la pluie et le beau temps" jouée par Madame

Arnould Plessy et Bressant de la Comédie Française. L'Empereur parut s'y amuser.

On partit pour Compiègne où une grande chasse dans les magnifiques tirés devait être donnée pour l'Empereur et on y séjourna à peu près deux jours — c'est-à-dire qu'arrivé l'après midi, le départ eut lieu le sur-lendemain après le déjeuner. La chasse fut superbe. Plus de trois mille pièces figuraient au tableau, il me semble même qu' il y en avait trois mille quatre cents ou trois mille cinq cents! — Il y avait dix chasseurs en tout. Notre Empereur eut plus de six cents pièces à Son actif et la sûreté de Son tir fut généralement admirée. L'Empereur Napoléon était un excellent fusil et avec Son grand calme, Son air fatigué et indolent Il jetait Son coup de fusil avec une rapidité d'autant plus étonnante qu' Il portait Son arme d'une main qu'Il laissait tomber — bref, Il ne se tenait pas en garde.

Les batteurs aux chasses impériales étaient toujours des soldats qui naturellement s'acquittaient à merveille de leur tâche, la discipline aidant à les faire toujours marcher de front avec une grande égalité. Dès qu'il se produisait la moindre inégalité, un signal donné par la trompette du régiment remettait tout en bon ordre. L'Impératrice Eugénie marchait dans le rayon de l'Empereur et s'amusait de Le voir si bien tirer. On avait bien recommandé aux grands dignitaires d'être ménagers de leur plomb et de ne pas risquer d'en envoyer à l'Empereur d'Autriche. On

n'imagine pas l'imprudence des chasseurs en France. Maintes fois le Maréchal de Mac-Mahon et autres ont envoyé du plomb à toute la ligne des tireurs et le dit Maréchal avait même blessé un jour l'Empereur de façon à ce qu'il fit saigner l'oreille de Sa Majesté et cela très fortement! Le Maréchal s'excusa mais ne s'en émut pas autrement. Les Français considèrent volontiers comme une espèce de lâcheté de craindre les grains de plomb à la chasse. On a bien leur dire qu'après tout c'est un sport et non un engagement avec l'ennemi — rien n'y fait — ils vous rient au nez en disant: „Mon Dieu! que vous autres étrangers êtes donc timorés!"

Le soir après dîner j'attendais, non sans curiosité, comment se passerait la soirée, notre Empereur n'étant guère et — disons le franchement — pas du tout habitué à faire salon... c'est-à-dire de s'installer dans un coin à causer, puis à circuler, d'aller d'un groupe à un autre pour se mêler de la conversation, et je me demandai ce qui se passerait et comment on s'en tirerait.

L'Impératrice Eugénie avec la désinvolture et le grande usage du monde qui Lui était propre, sut bientôt arranger les choses et s'approchant de l'Empereur Lui proposa d'aller dans le fumoir de l'Empereur Napoléon pour y fumer avec Celui-ci.

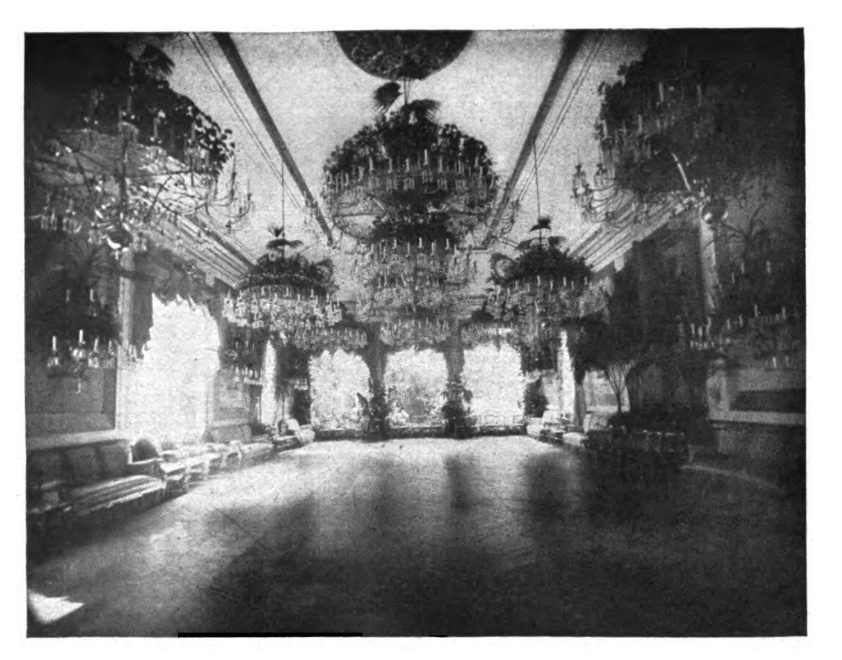
Au bout d'une demie heure les souverains revinrent tandis qu'en même temps tous les messieurs revenaient de leur côté du fumoir.

Qu'allait-il se passer?

Mais ne voilà-t-il pas que l'Impératrice avise le Marquis de Castelbajac (un des écuyers de l'Empereur qui l'escortait dans Ses sorties) et lui demande de siffler au piano — et se tournant vers notre Empereur Lui dit avec cette grâce et ce charme qu'Elle savait mettre en tout, „vous verrez comme Monsieur de Castelbajac siffle joliment" — et l'Empereur stupéfait qui de Sa vie n'avait certainement jamais entendu siffler qui que ce soit de Son entourage, sourit avec une petite nuance d'embarras, s'assit et se mit à écouter.

Il fut enchanté et déclara Monsieur de Castelbajac artiste consommé dans son genre, ce qu'il était en effet, car il sifflait d'une façon délicieuse avec des nuances vraiment exquises.

Après que le premier numéro du programme de ce concert improvisé avait pris fin, l'Impératrice qui avait entendu dire que le chef de cabinet de l'Empereur, le Baron de Braun disposait d'une voix de bariton superbe, demanda à celui-ci de s'exécuter et le conduisit au piano. L'Empereur voyant cela me demanda quelles pouvaient bien être les intentions de l'Impératrice au sujet du Baron Braun. Je répondis à Sa Majesté: „Sire, l'Impératrice lui demanda de chanter." Et l'Empereur de faire un soubresaut et avec une véritable terreur de me dire avec une supplication dans la voix: „j'espère pourtant bien qu'il ne va pas accepter!" Je répliquai non sans



VUE DE LA SALLE À L'AMBASSADE D'AUTRICHE, À L'OCCASION DU BAL EN 1867.

cruauté: „Mais certainement, Sire, il à la plus belle voix du monde et chante admirablement!" — „Pas possible", reprit l'Empereur, „en êtes-vous bien sûre — ce serait navrant s'il devait se rendre ridicule!" — Je rassurai Sa Majesté. — Le Baron Braun chanta et non seulement qu'il ne se rendit pas ridicule, mais qu'il fut applaudi et acclamé d'enthousiasme.

L'Empereur à Son tour parut enchanté de la découverte qu'Il venait de faire!

Après le chant admirable du Baron Braun vint mon tour. Richard se mit au piano et je commençai par la fable de Lafontaine mise en musique, „le savetin et le financier", pour continuer avec „le sentier couvert". — Je dois à la vérité d'avouer que moi aussi j'obtins mon petit succès, quoique d'un genre bien inférieur à celui de mon prédécesseur et Leurs Majestés paraissant s'amuser de ces petites chansonnettes en demandèrent encore d'autres.

L'Empereur s'approcha du piano et voulut bien me dire combien Il venait de s'amuser en ajoutant qu'Il avait eu peur pour moi, vu qu'une semblable production Lui paraissait fort imposante. Au grand étonnement de Sa Majesté je L'assurai que je n'avais aucune peur, étant parfaitement sûre du texte, il n'y avait pas de raison pour que je fusse intimidée. Et j'oubliais qu'en bon courtisan j'aurais dû dire qu'en effet cet auditoire si illustre m'en avait imposé. L'Empereur parut surpris de ma réponse lorsque l'Impératrice qui, Elle aussi,

était venue me complimenter auprès du piano, dit en riant: „oh! nous ne pouvons pas nous faire d'illusions — nous ne lui faisons pas peur".

Le 27 Octobre l'Empereur prit congé de Leurs Majestés impériales et partit directement de Compiègne pour rentrer dans Ses états. —

Il a laissé un profond souvenir dans les cœurs de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Sa simplicité, Son naturel parfait, l'élévation de Ses sentiments, Ses manières empreintes de noblesse et d'élégance avaient charmé tout le monde et en ont laissé en France jusqu'à ce jour l'impérissable souvenir.

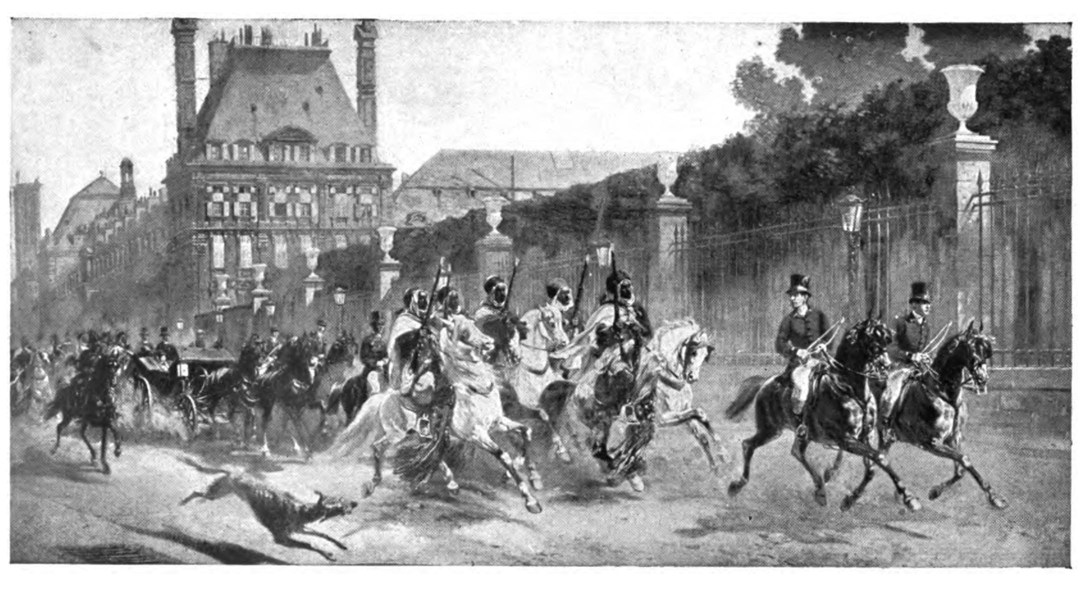
L'Impératrice Eugénie a conservé un profond sentiment d'amitié pour l'Empereur et professe un vrai culte pour Son auguste personne. Leurs relations sont restées empreintes jusqu'à ce jour d'une grande cordialité et d'une grande fidélité.

L'Empereur ne manque jamais, lorsqu'Il me voit de me demander des nouvelles de l'Impératrice et d'ajouter: „Veuillez, quand vous Lui écrirez, me mettre à Ses pieds!" Je ne manque pas de transmettre le message impérial à qui de droit et lorsque je reçois la réponse de l'Impératrice, de la soumettre à l'Empereur.

Après la mort de notre infortunée Impératrice, notre pauvre cher Empereur a envoyé à l'Impératrice Eugénie l'ombrelle et l'éventail que l'auguste victime tenait en Ses mains lors de l'assassinat à Genève.

J'ai vu arriver ces reliques pendant un séjour que je faisais à Paris en même temps que l'Impératrice Eugénie s'y trouvait de passage.

Sa Majesté ne pouvait Se décider à ouvrir le paquet qui les contenait èt avait placé celui-ci sur une table couverte de fleurs et parlait bas en le montrant comme si la Morte était là devant Elle! —



SORTIE DU PRINCE IMPÉRIAL, ESCORTÉ DE SPAHIS.

L'ANNÉE DE LA GUERRE 1870

I. EN FRANCE

L'OUVERTURE de la session législative avait eu lieu dans la grande salle des États au Louvre. L'Empereur y avait tenu le discours usuel. A l'appel des députés nouveaux qui devaient prêter serment, le Ministre de la Maison de l'Lempereur en lisant: „Monsieur Henri Rochefort" s'arrêta pour entendre le mot „présent" suivi de ceux de „le jure" — lorsque seuls les murmures et l'agitation soulevés par l'absence démonstrative du député de l'extrême gauche répondirent à Monsieur E. Olivier. Il passa outre. L'Empereur en quittant la salle des États fut acclamé comme d'habitude ainsi que l'Impératrice et le Prince Impérial. Nous allions reprendre nos voitures. Lorsque notre grand coupé gagna la rue de Rivoli, une foule houleuse, mauvaise, haineuse même, s'y trouvait amassée et nous fûmes couverts de mille lazzis et même insultés grossièrement. Je me souviens avoir dit à mon mari à ce moment: „l'Empire a vécu!" Je ne croyais cependant pas être si bon prophète, et qui m'eût dit alors que cinq mois plus tard la république serait proclamée en France, m'eût beaucoup étonnée. Je croyais simplement que l'Empire glissait sur la pente et s'en allait tout doucement, car on sentait que la vieille poigne n'y était plus.

De concession en concession le prestige de l'Empereur disparaissait.

Cependant le plébiscite avait donné sept millions de voix à l'Empire en Mai et tout semblait renaître à une nouvelle vie lorsque la question de la succession au trône d'Espagne éclata et que la Princesse voulut que son candidat, le Prince Léopold de Hohenzollern, fût accepté comme Roi d'Espapne. La France s'y refusa et de fil en aiguille la guerre éclata.

L'historique de cette malheureuse guerre a été fait et refait cent fois et je me garderai bien d'en ennuyer mes lecteurs, d'autant plus que je ne veux pas dévier de la ligne de conduite que je me suis tracée en n'écrivant que mes souvenirs à ceux qui voudront bien me lire, que mes impressions personelles et que ce que j'ai vu ou entendu de mes propres yeux et de mes propres oreilles.

Vers la fin de Mai nous quittions l'hôtel de la rue de l'Elysée pour nous rendre à La Jonchère près Bougival. L'Impératrice à Laquelle cet hôtel appartenait, avait bien voulu le nous louer en attendant que l'hôtel Rothschild, situé rue Laffitte et que nous devions habiter à partir du mois de Janvier 1871, fût installé.

Le précédent hôtel de l'Ambassade, rue de Grenelle 101, avait été repris par l'État pour y remettre un Ministère. La villa de La Jonchère était charmante; je devais y faire mes couches. Les bruits de guerre prenaient consistance, la France entière se soulevait et on ne rêvait que d'aller se battre contre les Prussiens. — Les

personnes qui venaient nous voir à La Jonchère étaient unanimes dans la ferme conviction, qu'on n'en ferait qu'une bouchée, et quoique nous ne fussions pas de leur avis, nous n'osions les contredire. Cependant notre attaché militaire, le Baron Uexküll, un officier très intelligent, nous avait confié que les armements français lui semblaient incomplets et que l'armée était loin d'être prête à entrer en campagne. Il ajoutait que la guerre de Slesvig-Holstein avait fait pressentir à ceux qui y participaient la force colossale dont l'armée allemande disposait et que les Français se berçaient d'illusions, qui leur deviendraient fatales en croyant avoir si facilement raison de leurs adversaires. Le Marquis de Galliffet m'avait remis après la guerre de 1866 un pli cacheté en me disant de ne l'ouvrir qu'après la première bataille qui aurait lieu entre les Français et les Prussiens... ce pli conservé soigneusement dans mon coffre à bijoux me brûlait les doigts, mais j'eus le courage de ne le décacheter qu'après le combat de Forbach. Je dirai plus tard quels étaient les mots qu'il contenait. — Je me souviens d'avoir reçu à La Jonchère la visite de la vieille Baronne James de Rothschild, laquelle dans son patriotisme ardent ne rêvait que de victoires. M'étant permis de lui glisser qu'il fallait s'attendre aussi à quelques défaites, elle s'écria indignée: „je n'admets pas que la France ne batte pas la Prusse sur toute la ligne!" — Ma fille Clémentine vint au monde le 27 Juin au matin et quinze jours après ayant été portée pour

la première fois sur ma chaise longue enveloppée sommairement d'un saut de lit fort peu élégant et d'un vieux plaid jeté sur mes genoux, ma femme de chambre entra affolée chez moi en hurlant d'une voix étranglée: „il arrive une chose affreuse!" „Mon Dieu! qu'est-ce donc?" m'écriai-je terrifiée. „L'Empereur et l'Impératrice viennent d'arriver et demandent à vous voir!" — „Eh bien!" repondis-je, „qu'on prie Leurs Majestés de me faire l'honneur d'entrer" — et la femme de chambre de gémir sur le malheur de me voir si mal arrangée tandis que la belle robe de chambre eût si bien fait et que dans cet attirail il était réellement inadmissible de recevoir la visite de ces augustes personnages! — Je la consolai et l'envoyai faire savoir que j'attendais les souverains. L'Empereur et l'Impératrice qui habitaient Saint-Cloud avaient eu la gracieuse pensée de venir me faire visite et dès Leur entrée dans ma chambre s'excusèrent de me déranger en me disant qu'Ils avaient cru que j'étais déjà installée au salon et en état de recevoir. C'était à mon tour de m'excuser et je Leur dis que j'étais parfaitement au moral en état de recevoir, mais qu'au physique la réception manquait de grandeur et d'apparat et je Leur racontai le désespoir de ma femme de chambre. L'Empereur et l'Impératrice en rirent beaucoup et l'Empereur ajouta qu'Il était convaincu que je me sentais bien plus à mon aise dans ma vieille robe de chambre que ce ne serait le cas dans

la nouvelle et que, quant à Lui et l'Impératrice, Ils n'étaient venus que pour me voir et rien que pour me voir. La conversation s'engagea et l'Empereur me parla de Ses préoccupations au sujet de la guerre qui menaçait d'éclater! — L'Impératrice s'en montrait tout aussi affectée et on en a menti impudemment en prétendant qu'Elle y poussait avec acharnement. Je puis affirmer que tous deux en étaient également effrayés et qu'Ils éprouvaient le plus grand et le plus ardent désir de voir ce fléau évité à leur pays. — „On fera tout au monde", disait l'Empereur, „pour empêcher que la guerre n'éclate, je crains seulement que les esprits en France ne s'échauffent et qu'on ne puisse pas endiguer le torrent d'un enthousiasme dangereux qui, s'il se répand, force la main au Gouvernement. L'opinion publique ne se laisse guère maîtriser par le temps qui court!"

Je demandai à l'Empereur qui était là assis devant moi tout pensif, appuyé sur une canne qu'Il portait toujours et qui portait une tête d'aigle en or — rien que la tête sur un jonc en corne de rhinocéros, je la vois encore — „Eh bien, Sire, et si, comme il faut l'espérer, la France est victorieuse, que ferez-vous, prendrez-vous le Rhin?" Il me répondit: „Je ne le voudrais pas. Mon idée serait de donner la Westphalie et les provinces rhénanes jusqu'au Nassau au Duc Adolphe de Nassau dépossédé ... il faudrait mettre à la porte le Grand Duc de Bade qui

tient trop avec la Prusse et refaire un royaume de Hannovre agrandi avec le Roi Georges, dépossédé Lui aussi par les Prussiens. Évidemment il faudrait remanier la carte de l'Europe centrale. Mais tout cela c'est des châteaux en Espagne! Nous allons à l'encontre d'événements d'une gravité extrême et le meilleur serait encore d'éviter toute collision!" — L'impératrice abonda dans Son sens et s'écria: „Ah! que Dieu fasse qu'il n'y ait pas de guerre, mais la paix achetée au prix du déshonneur serait un malheur égal et la France ne s'en accomoderait pas!" — Voilà comment l'Impératrice Eugénie voulait la guerre.

En me quittant, Leurs Majestés trouvèrent au bas du perron mon mari, lequel, revenu de Paris où il se rendait journellement pour l'expédition de ses affaires à l'Ambassade, avait éprouvé un moment de terrible émotion en voyant de loin devant notre villa une foule amassée et croyant qu'un accident ou une catastrophe y étaient survenus ... arrivé devant la grille il se rassura en reconnaissant les gens de l'Empereur qui attendaient la sortie de Leurs Majestés pour faire avancer les voitures.

Je n'ai revu l'Empereur Napoléon qu'à Chislehurst après la guerre et l'Impératrice à Hastings en Angleterre à la mi-Septembre de la même année, c'est-à-dire deux mois après cette visite à La Jonchère!!!

Les prévisions de l'Empereur avaient été justes.

Le flot était devenu un torrent impétueux ... la Prusse ne demandait pas mieux que de faire la guerre, ses renseignements au sujet de la force armée de la France étant de nature à lui assurer le succès et la diplomatie dut se taire et laisser parler le canon. La guerre fut déclarée.

L'Empereur partit de Saint-Cloud en emmenant le Prince Impérial, ce qui a été une terrible faute. L'Impératrice fut nominée Régente et Son martyre commença. Un jour mon mari en rentrant à la Villa se présenta devant moi avec une figure tellement consternée que je devinai des choses terribles ... et que tout émue je lui demandai: „Que se passe-t-il?" — Il me répondit: „Je reviens des Tuileries où j'ai vu l'Impératrice. Elle m'a montré une dépêche que l'Empereur Lui a adressée de Forbach dans laquelle Il dit ceci: ‚Rien n'est prêt — nous n'avons pas suffisamment de troupes — je nous considère d'avance comme perdus!' " — Je restai littéralement foudroyée par cette nouvelle. L'Impératrice avait dit à mon mari, avant de lui remettre la dépêche en question: „Je viens de recevoir ceci de l'Empereur ... je vous sais de nos amis et de nos amis les plus dévoués. C'est à l'ami que je confie ce qui se trouve dans ce papier et non à l'Ambassadeur d'Autriche. Lisez, et jurez-moi sur l'honneur que vous ne le répéterez à personne — excepté à la princesse!" Nous avons fidèlement gardé le terrible secret et nul ne saura jamais les tortures qu'il nous a fait endurer quand ces personnes

qui venaient nous voir parlaient avec un enthousiasme confiant des grands succès futurs de l'armée française! — Ne pouvant pas révéler ou seulement laisser deviner ce que nous savions, nous étions obligés d'écouter ce qui se disait et même de faire semblant d'y croire. Il arrivait alors qu'on nous reprochait notre froideur comme cela m'est arrivé avec le Marquis de Massa qui était venu me voir alors que je gardais encore le lit. Il se montrait si aveuglement confiant dans le succès des armes françaises que je ne pus m'empêcher de lui dire que les Prussiens étaient des adversaires redoutables et qu'il semblait avoir complètement oublié leurs succès en 1866, de sorte qu'il serait prudent de s'en méfier, — il ne voulut pas admettre un instant l'hypothèse que la France eût le même sort que l'Autriche et à ce sujet notre discussion s'envenima, car je lui en voulus de mettre notre belle armée tellement au-dessous de l'armée française... il me quitta même assez froidement — hélas! trois fois hélas! le fidèle et excellent ami vint quelques jours plus tard pleurer chez moi à la même place, là, où l'œil brillant il m'avait tracé le tableau de l'entrée victorieuse des troupes françaises à Berlin!

En attendant l'enthousiasme s'en donnait à cœur joie à Paris et les cris de „à Berlin! à Berlin!" retentissaient de tous les côtés. Les gens étaient enivrés et il ne faut pas qu'on vienne me dire aujourd'hui, comme on aime à le faire, que personne en France ne voulait la guerre. Tout le

monde la voulait — je parle du moins de Paris, où jeunes et vieux étaient littéralement enragés. Le vieux Duc de Caumont quittait le Sénat et criait à tue-tête: „à Berlin!" non seulement en entrant en voiture mais durant tout le trajet qu'il fit du Luxembourg au Jockey-club. Il agitait son chapeau et se comportait comme un fou! Au lieu de rire de lui on admirait son ardent patriotisme!... Tout le monde avait perdu la tête.

Les régiments partaient pour la frontière, mais le spectacle de ces départs était navrant. C'était une débandade générale et l'indiscipline dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Les malheureux officiers n'arrivaient pas à amener leurs compagnies de la caserne à la gare! Les soldats restaient en chemin et s'attablaient devant les cafés ou entraient chez les marchands de vin où l'on leur servait à boire à l'œil... impossible de rassembler ces traînards et mon mari a vu, de ses propres yeux vu des officiers arriver à la gare de l'Est suivis seulement d'une cinquantaine de soldats... ils avaient semé le reste en route et il s'agissait d'attendre leur bon plaisir jusqu'à ce qu'ils vinssent les rejoindre! — Notre attaché militaire dont je parle plus haut, avait été mener mon mari voir un de ces départs et lui disait que ce manque de discipline était à lui seul du plus mauvais augure pour l'armée française — bien entendu il ne connaissait pas la dépêche de l'Empereur à l'Impératrice — mais il affirmait

que la vue de ces bandes dispersées et avinées donnait la mesure de l'état dans lequel cette armée devait se trouver. „Croyez-moi“, nous disait-il, „les Français sont perdus, irrévocablement perdus!“ — L'Empereur avait donc mille fois raison et Il voyait les choses telles qu'elles étaient. Son esprit clair et positif ne se laissait pas leurrer par des déclamations absurdes dont on l'abreuvait et la triste vérité seule Lui sautait aux yeux. Le pauvre Empereur souffrait déjà beaucoup de la cruelle maladie qui devait mettre fin à Ses jours et sous tous les rapports cette campagne a dû être pour Lui un terrible calvaire. Les nouvelles du théâtre de la guerre se succédaient et la confiance commençait à quitter les gens les plus optimistes ... les défaites ne se comptaient plus — lorsque une nuit (il pouvait être deux heures du matin) j'entendis parler dans la chambre de mon mari qui était contiguë à la mienne et celui dire ces mots: „je suis à vous dans peu d'instants, rien que le temps de me jeter dans mes habits!“ — Je me mis à crier: „qu'y a-t-il, qui est donc là?“ — lorsque la porte de la chambre s'ouvrit et que je vis paraître Richard qui me répondit hâtivement: „Poniatowski est venu me chercher de la part de l'Impératrice — il ignore de quoi il s'agit, mais évidemment il est survenu une terrible catastrophe — adieu, je pars!“ Et au bout de peu d'instants j'entendis la voiture avancer, le portière se refermer avec bruit et les chevaux partir au grand trot.



LE PRINCE RICHARD
DE METTERNICH. 1869.

Voilà ce qui était arrivé. L'Impératrice avait reçu la nouvelle de la bataille de Wörth et de celle de Reichshofen — l'Empereur avait télégraphié: „immense désastre — défaite complète." L'Impératrice était écrasée de douleur et dans Son immense chagrin Elle avait voulu se consulter avec l'ami fidèle et lui demander son appui . . . que faire? Richard conseilla à l'Impératrice de partir immédiatement pour Paris (l'entrevue avait eu lieu à Saint-Cloud) et de faire appeler les Ministres.

C'est ce qui fit Sa Majesté. Mon mari la suivit dans un petit coupé avec Poniatowski et on partit pour Paris. Richard se fit déposer à l'Ambassade où il arriva vers quatre heures du matin. Des dépêches envoyées de Saint-Cloud prévenaient les Ministres d'avoir à se rendre de suite aux Tuileries. Lorsque mon mari revint à La Jonchère il me dit que l'Impératrice ne se faisait plus aucune illusion sur les dangers de la situation et qu'Elle prévoyait la chute de l'Empire à bref délai si les armes devaient continuer à ne pas être favorables à la France. C'est à ce moment que je décachetai le pli qui m'avait été remis par le Général de Galliffet, il contenait ces mots: „Quand nous aurons la guerre avec les Prussiens, ils seront roulés par nous comme de mémoire d'homme on n'aura vu rouler des gens." — Monsieur de Galliffet ne m'a jamais pardonné sa présomptueuse prédiction.

Le conseil des Ministres réuni à cette heure

matinale avait cru devoir émettre l'opinion que la Régente ferait bien de demander à l'Empereur de rentrer à Paris. Elle s'y opposa en déclarant qu'à Son avis le retour de l'Empereur serait le signal d'un mouvement populaire qui entraînerait les conséquences les plus fatales. Eut-Elle tort ou raison je ne suis pas à même de formuler une opinion à ce sujet. — Les défaites se succédant, l'inquiétude devint telle aux Tuileries qu'un matin étant encore couchée — il pouvait être neuf heures, je vis la porte de ma chambre s'ouvrir et paraître à ma grande stupéfaction la Maréchale Duchesse de Malakoff accompagnée de la trésorière de l'Impératrice, la fameuse Madame Pollet, appelée la Pepa, qui avait déjà été au service de Sa Majesté alors qu'Elle était la Comtesse de Teba. — Toutes deux étaient pâles et tremblantes et tenaient dans leurs bras et dans leurs mains force paquets et force sacs! Elles s'approchèrent de mon lit et voilà que, la voix étouffée par les larmes, la Duchesse de Malakoff me dit en me serrant dans ses bras: „rien n'est plus en sûreté aux Tuileries, nous sommes à la veille d'une catastrophe et nous avons supplié l'Impératrice de nous permettre de placer Ses bijoux en sûreté. Nous avons pensé à vous — voulez-vous vous en charger — vous sauverez de cette façon une partie de la fortune de Sa Majesté." Je restai interdite devant cette grande responsabilité et mon effroi augmenta encore lorsque ces dames se mettaient à déballer les

bijoux qu'elles avaient apportés et me firent voir les trésors d'une valeur si grande qu'elles me confiaient, en ajoutant que le tout me serait remis sans qu'un inventaire en eût été dressé, vu qu'on n'en avait pas eu le temps et que même les écrins manquaient et qu'à cause de cela ces diamants, ces pierres et ces perles ne se trouvaient enveloppés que dans du mauvais papier de journal!! Madame Pollet inondait mes mains, qu'elle tenait embrassées, de ses larmes et me suppliait ainsi que la Maréchale de ne pas refuser la garde des bijoux! — Je me rendis à leur désir en ajoutant toutefois, que les ayant reçus non inventoriés, je ne pouvais accepter de responsabilité autre que celle de promettre de faire tout au monde pour veiller sur ce dépôt et de tâcher à le mettre en lieu sûr dès que j'en aurais l'occasion. Lorsque ces dames m'eurent quittée, j'appelai ma femme de chambre qui, étant à mon service depuis mon mariage, avait toute ma confiance et en lui montrant les merveilleux bijoux étalés sur mon lit, je lui dis de quoi il s'agissait en lui demandant le secret absolu. Nous cherchâmes alors le moyen de cacher les joyaux en question et nous convenîmes que la meilleur cachette était dans une petite commode dans laquelle se trouvaient mes bottines et mes souliers, personne ne pouvant soupçonner qu'elle contenait des objets d'une aussi grande valeur. La femme de chambre alla chercher du papier de soie et nous voilà enveloppant ces admirables diadèmes,

ces parures, ces devants de corsage, ces perles, ces bracelets et ces broches, ces boucles d'oreilles, ces rangées de solitaires, ces ferrets de diamants, ces aigrettes et ces pierreries de tout sorte pour compter ensuite le nombre de paquets et inscrire le tout sur une feuille de papier collée dans le carton qui contenait ces splendeurs. — Mon mari était parti de bon matin pour Paris — lorsqu'il revint, je lui racontai la visite que j'avais reçue. Il en avait eu connaissance, ayant été voir l'Impératrice aux Tuileries, et me dit qu'il avait l'intention de faire partir un de ces messieurs de l'Ambassade pour Londres afin d'y porter ces bijoux et de les mettre à la Banque d'Angleterre. Deux jours plus tard le Comte Rodolphe de Montgelas, sécrétaire d'Ambassade, partit avec un grand sac de voyage dans lequel nous avions placé les fameux paquets. Le carton ayant été trop volumineux, il ne pouvait être question de l'y faire entrer et c'est ainsi que les parures furent tassées dans le sac au risque de détériorer les montures — mais que nous importaient celles-ci — il s'agissait de sauver les diamants. Le Comte de Montgelas eut des difficultés à Londres et je ne sais trop pourquoi on ne voulut pas accepter le précieux dépôt. Finalement notre Ambassadeur eut raison des hésitations de la Banque et le porteur du sac le porta lui-même là bas. On lui en délivra un reçu et on lui déclara en même temps que ce sac et ce qu'il contenait étant sa propriété, personne d'autre que lui n'aurait le droit de le

réclamer — de sorte qu'il se trouvait de coup possesseur de tous les bijoux de l'Impératrice. La situation devenant de plus en plus sérieuse et les environs de Paris n'offrant plus aucune sécurité, car tout était en dissolution, mon mari résolut de me faire partir avec mes filles et, chose étrange, choisit Calais comme endroit de refuge! J'étais à peine remise de mes couches lorsque ce départ précipité fut décidé et le treize Août nous quittâmes La Jonchère, accompagnées du Comte Rodolphe de Khevenhüller qui était attaché à l'Ambassade. Je me souviens qu'à une station dont je ne me rappelle plus le nom et où nous devions changer de train, ma femme de chambre qui ne parlait qu'allemand et qui avait une voix stridente, criait dans la gare et se faisait remarquer de façon à me faire enrager, car je pressentais des remarques désagréables de la part du public, je fus toisée dédaigneusement par un individu qui se trouvait à côté de nous et apostrophée par ces mots: „voilà encore de ces s..... allemands qui prennent la clef dés champs" — je me tournai vers le Monsieur en question et lui dis: „Monsieur, nous ne sommes pas Allemands, mais Autrichiens et nous avons été battus comme vous par les Prussiens" — sur quoi il s'excusa et disparut.

A Calais nous descendîmes à l'hôtel Dessin qui est le plus tristement situé du monde dans une rue aussi étroite et obscure que bruyante. En face de ma chambre logeaient un menuisier

et un serrurier qui dès six heures du matin faisaient un tapage infernal. Le lendemain soir, c'est-à-dire le 14, après avoir fait une promenade désolée sur la jetée, le seul endroit à Calais d'où l'on aperçoive la mer — et encore faut-il aller jusqu'au bout de cette jetée — je me décidai à envoyer mon valet de chambre à Boulogne pour voir si nous ne pourrions pas nous y loger de préférence à ce maudit endroit de Calais! Il partit le lendemain matin et nous rapporta la nouvelle bienheureuse qu'il avait retenu nos appartements à l'hôtel du Pavillon Impérial pour le lendemain. — Nous allâmes assister le 15 à la grand'messe qui se célébrait à la cathédrale pour la fête de l'Empereur! Les autorités civiles et militaires y assistaient, mais jamais je n'oublierai l'impression douloureuse que j'éprouvai à cette cérémonie et qui fut partagée par la vieille institutrice de mes filles, si bien qu'en sortant de l'église nous nous confiâmes avoir eu le sentiment d'avoir comme assisté à l'enterrement de l'Empire.

Les groupes qu'on voyait stationner partout, se communiquaient les journaux et s'arrachaient les dépêches qui arrivaient du théâtre de la guerre. L'optimisme existait encore et en écoutant ce qui se disait à la lecture des dépêches affichées aux coins de rue, on entendait exprimer l'espoir que Bazaine serait celui qui aurait enfin raison des Prussiens et que, secondé par Mac Mahon et Bourbaki, il ramènerait la victoire dans le camp français!

Le lendemain, 16 Août, au matin, nous prenions le train pour Boulogne et c'est avec un sentiment de grande satisfaction que nous quittions le triste séjour de Calais. Boulogne est à tous égards mille fois préférable et nous prenions possession avec bonheur de nos modestes chambres à l'hôtel du Pavillon Impérial qui avaient vue sur la mer. A peine étions-nous installées que nous vîmes, en allant faire notre promenade du côté de la jetée, arriver la Duchesse de Mouchy avec ses enfants! Son mari avait désiré qu'elle quittât Mouchy et l'envoyait à Boulogne afin que, si le séjour en France devenait dangereux, elle puisse s'embarquer de suite pour l'Angleterre. La même idée avait déterminé mon mari à nous faire aller à Calais — seulement que cet endroit, à l'encontre de Boulogne, est inhabitable. Nous nous arrangeâmes, la Duchesse de Mouchy et moi, à réunir nos appartements et nous prîmes un salon à frais communs. Nous prenions nos repas ensemble dans la grande salle à manger de l'hôtel et notre vie se serait écoulée doucement si les angoisses et les inquiétudes causées par les nouvelles qui nous arrivaient de Paris ne l'eussent cruellement troublée. — A notre grande joie Monsieur William de la Rive, un charmant et fidèle ami, vint nous voir et nous apporter des nouvelles directes de nos maris et sa venue fut accueillie par nous avec bonheur car nous ne connaissions personne et à force d'échanger entre nous nos impressions et nos craintes, nous étions complètement

démoralisées. — Les nouvelles les plus absurdes circulaient et pour n'en donner qu'une preuve je ne puis m'empêcher de raconter, comme quoi ma femme de chambre se précipita un matin dans ma chambre, alors que j'étais encore couchée, pour me dire que Boulogne allait être bombardé, la flotte française se trouvant depuis le matin en rade et que l'on allait tirer sur nous d'une minute à l'autre!... En effet trois bâtiments de guerre se balançaient paisiblement dans la rade.

Les nouvelles du théâtre de la guerre devenaient de plus en plus alarmantes et nos angoisses allaient en augmentant, lorsque le quatre Septembre vint l'horrible dépêche annonçante la capitulation de Sedan! L'Empereur était fait prisonnier!...

Je ne décrirai pas le chagrin de la Duchesse de Mouchy, ni nos inquiétudes au sujet de l'infortunée Impératrice et même de nos maris, car nous craignions que la Révolution n'éclatât à Paris et mettât tout à feu et à sang! — Monsieur de la Rive tâchait de nous rassurer de son mieux. — Le cinq au matin arrivèrent des dépêches de Monsieur de Mouchy et de mon mari qui nous disaient de quitter Boulogne et de nous rendre à Londres pour y attendre la fin des événements. Monsieur de Montgelas nous apporterait des passeports et avait bien voulu se charger d'emmener mes enfants à Bruxelles, d'où ils partiraient pour le château du Johannisberg. — Nous fîmes donc nos paquets. Le cinq au soir débarquaient à l'hôtel du Pavillon la Duchesse de Montmorency

née Aguado avec son petit garçon âgé de trois ans. Dans la journée nous avions eu une grosse alerte. Voilà ce qui s'était passé. La Duchesse de Mouchy, tout en larmes, ne voulut pas quitter la maison — j'allai faire un tour sur la plage avec Monsieur de la Rive. En rentrant, la Duchesse vint tout éplorée à notre rencontre sur l'escalier et nous entraînant dans le petit salon, nous dit que Monsieur Cahen d'Anvers s'était fait annoncer chez elle et qu'il lui avait dit, qu'il considérait de son devoir de la mettre au fait de l'agitation qui régnait à Boulogne, que la République venait d'être proclamée à Paris et que la population qui vociférait des menaces contre l'Empereur et toute Sa Cour, projettait de se porter en masse du côté de notre hôtel, sachant que la Duchesse de Mouchy, nièce de Leurs Majestés, y séjournait avec moi et faire l'assaut de celui-ci! Il conseillait donc à ces dames de quitter au plus tôt et de fuir n'importe où! ... Or il n'y avait ni bâteau ni train quittant Boulogne avant dix heures du soir et il en était deux heures ... Monsieur de La Rive, exaspéré de cette façon stupide de venir affoler une malheureuse femme, rassura la Duchesse et lui dit qu'il allait se rendre à la mairie pour voir par lui-même ce qui en était, mais qu'il doutait fort de l'exactitude des renseignements de Monsieur Cahen d'Anvers, d'autant plus que pendant notre promenade nous n'avions absolument rien remarqué d'anormal et que le calme plat semblait régner partout. Il partit donc

au plus vite. Au bout d'une petite heure il revint et ses renseignements étaient des plus rassurants. Personne ne songeait à nous et les paisibles habitants de Boulogne étaient bien éloignés de penser à un soulèvement. La tranquillité parfaite régnait dans toute la ville. — Rien n'égalait l'exaspération de notre excellent ami contre Monsieur Cahen d'Anvers, aussi après nous avoir rassurées, il prit son chapeau et partit comme un dard pour aller trouver l'auteur du stupide canard qui avait tant ému Madame de Mouchy — et lui fit une scène terrible en lui disant qu'il était indigne d'un galant homme d'aller porter et colporter des potins de ce genre, qui ne servaient qu'à effrayer de malheureuses femmes, et qu'au lieu d'ajouter foi aux racontars des domestiques et des garçons de l'hôtel, il aurait mieux fait d'aller voir par lui-même en ville ce qui en était. Bref, il le gronda d'importance et Monsieur Cahen d'Anvers ne se laissa plus voir, ce qui était tout profit. Nous convenîmes de ne pas prendre cependant le bateau à Boulogne le lendemain et le 6 Septembre au matin nous nous mettions dans le train qui partait pour Calais. Mes enfants allèrent directement à Bruxelles en bifurquant à Saint Pierre près Calais. Monsieur Cecil Standish, un cousin de la Duchesse de Mouchy, nous accompagnait. Arrivés à Calais voilà que nous avisions à la descente du train Monsieur Rouher, l'ancien Ministre de l'Empereur, qui se rendait lui aussi en Angleterre. Il me dit être très ennuyé parce qu'il ne possédait pas de

passeport et ne savait pas si le commissaire de police qui surveillait le départ des voyageurs pour l'Angleterre, le laisserait s'embarquer. Je m'empressai de lui dire que je le prenais sous mon égide et que je le ferais passer comme mon valet de chambre. Nous descendions de la jetée sur la passerelle, lorsque appelant Monsieur Rouher et ma femme de chambre, je leur fis signe de passer et me tournant vers le commissaire de police en lui remettant mon passeport, je lui dis en les désignant: „ma femme de chambre et mon valet de chambre." Il cligna des yeux et me glissa à l'oreille: „c'est bon, c'est bon — mais ça n'empêche pas que c'est là Monsieur Rouher!" — La foule qui se trouvait sur la jetée et qui regardait s'embarquer les voyageurs, n'était pas bienveillante — loin de là — et on entendait des propos tels que „ce sont les fuyards des Tuileries" ou bien „ce sont les vendus de l'Empire" et ainsi de suite. Le capitaine avait l'air inquiet et ordonnait à son équipage de se presser — enfin au moment de retirer la passerelle quelques individus de mauvaise mise voulurent forcer l'entrée du bateau en hurlant et en vociférant „à bas les traîtres!" — Le capitaine d'une voix de stentor que j'entends encore aujourd'hui résonner dans mes oreilles, cria: „retirez les cordes — en avant" et le navire se mit en mouvement!

Monsieur de la Rive duquel nous avions pris congé à Boulogne, retournait à Paris. La Duchesse de Mouchy et moi avions combiné une clef pour

qu'il en fasse usage en nous télégraphiant à Londres, ce qu'il devait faire en adressant les dépêches à Miss Quick, la bonne anglaise des enfants de la Duchesse. Ainsi par exemple pour l'Empereur on disait „Charles", pour l'Impératrice „Alfred" et ainsi de suite. Cette clef existait en double et nous pouvions ainsi avoir des nouvelles de tous ceux auxquels nous prenions intérêt, sans qu'au bureau du télégraphe on sache de qui il s'agissait en réalité. Monsieur de La Rive nous promit que dès son arrivée à Paris il nous renseignerait sur le sort de Leurs Majestés.

Le bateau qui nous emmenait en Angleterre portait le nom du Prince Impérial!

Mon mari m'avait envoyé, afin que je l'emporte pour le remettre en temps et lieu propre à l'Impératrice, le livre d'heure de la Reine Marie Antoinette, qu'il avait pris sur la table de Sa Majesté afin qu'il ne fût pas égaré dans l'affollement du départ. Je le tenais serré contre moi et je réfléchissais à l'étrange destinée des hommes et des choses...

L'Ambassadrice d'Autriche emportait comme une relique précieuse le livre d'heure de l'infortunée Reine qui l'avait reçu de Sa Mère, l'Impératrice Marie Thérèse, ainsi que le disait l'incsription sur la première page de ce livre et celui-ci était devenu la propriété de Celle qu'un sort étrange avait placée sur le même trône qu'Elle.

Debout sur le pont en sortant du port de Calais, je disais le cœur serré un triste adieu à

cette pauvre France où je venais de passer les plus belles et les plus brillantes années de ma jeunesse — un adieu reconnaissant aussi, car j'y avais rencontré d'augustes amitiés et trouvé de grandes affections qui ne se sont jamais démenties et auxquelles je suis restée fidèle comme elles aussi ne m'ont jamais fait défaut.

———

II. EN ANGLETERRE

Nous descendîmes à Londres chez Fleming's, un petit hôtel dans Fleet Street, Piccadilly, et nous attendions avec une bien grande impatience les nouvelles que devait nous donner Monsieur de La Rive. Enfin le lendemain matin, 7 Septembre, pendant que la Duchesse de Mouchy et moi déjeunions ensemble, arriva la bienheureuse dépêche qui avait au moins 80 mots! Nous nous précipitâmes au salon pour retirer de nos buvards ou portefeuilles la fameuse „clef", mais — chose affreuse — il nous fut impossible de la retrouver et nous voilà en face de cette énigme qu'il était impossible de déchiffrer! ... Nous étions au désespoir! — „Alfred bien triste mais bien soigné ... Charles parti, mais on ne sait pas où ..." — nous nous creusions la tête pour arriver à deviner de qui il pouvait bien être question!

Peu après cette dépêche je reçus une lettre de mon mari dans laquelle il me racontait la fuite de l'Impératrice et me demandait de lui donner au plus tôt des nouvelles de Sa Majesté, car il ignorait où Elle s'était rendue. Bientôt aussi on m'apporta une dépêche où Richard, très inquiet du sort de l'Impératrice, me recommandait encore de l'avertir immédiatement dès que j'arriverais à apprendre où Elle pouvait bien être! — Notre inquiétude égalait la sienne, lorsque enfin au bout de 24 heures nous apprîmes par Lord Granville,



LE PRINCE IMPÉRIAL. BUSTE EN BRONZE PAR CARPEAUX. 1866.

qui était Ministre des Affaires Étrangères à ce moment, que Sa Majesté se trouvait à Hastings, un petit bain de mer de la Manche.

Nous résolûmes de nous y rendre dès le lendemain et nous voilà parties dès l'aube. Lord Granville nous avait indiqué où l'Impératrice logeait, de sorte que nous nous rendîmes directement à l'hôtel où Elle était descendue.

En entrant dans le mauvais petit salon où Elle se tenait, je fus prise d'une émotion insurmontable et je me jetai en pleurant dans Ses bras! — L'Impératrice, quoique profondément émue et ayant les yeux remplis de larmes, était cependant admirable de courage et de résignation. Elle n'avait de pensées que pour l'Empereur. Le Prince Impérial était venu la rejoindre. Il s'était tenu avec son précepteur et sa suite tout près de la frontière belge de sorte, qu'il n'avait qu'à la franchir pour être en sûreté. Ce fait seul prouvait combien on avait eu tort d'emmener cet enfant à l'armée, puisque, lorsque le danger devenait sérieux pour lui, il fallait le mettre à l'abri. L'Impératrice avait quitté les Tuileries, entraînée par mon mari et l'Ambassadeur d'Italie, le Chevalier Nigra, qui tous deux, voyant la foule se porter vers le palais en proférant des menaces contre la souveraine, et se rendant compte du danger qu'Elle courait, ainsi que de la triste attitude du Général Trachu, qui commandait à Paris et qui, manquant à tous ses devoirs, ne faisait pas mine de vouloir La défendre, crurent le moment venu de Lui

conseiller de partir, car que pouvait-Elle faire à Elle seule sans défenses! L'Impératrice ne voulut pas se décider à s'en aller mais ces messieurs insistèrent de telle façon que finalement Elle se rendit à leurs raisons et accompagnée de Madame Lebreton née Bourbaki, sa lectrice, Elle prit le parti de les suivre. Le service d'honneur était réuni au grand complet dans les salons attenants et ne fut instruit qu'un quart d'heure après que l'Impératrice eut quitté Ses appartements, que Sa Majesté en face des événements s'était vue obligée de quitter les Tuileriés. L'amiral Jurien de la Gravière, tant que je m'en souviens, se chargea de faire cette communication et de dire à ces dames et à ces messieurs de quitter le palais et de rentrer chez eux.

L'Impératrice traversa le Louvre et gagna la grande porte qui donne sur le parvis en face de St.-Germain l'Auxerrois. Sa Majesté donnait le bras à mon mari et silencieuse, la figure inondée de larmes, lui reprochait sans cesse cette fuite qu'Elle qualifiait de honteuse et de lâche. Arrivés devant la grande porte, on trouva celle-ci fermée. Ces messieurs allèrent trouver le concierge et le sommèrent de l'entrebâiller afin qu'ils puissent sortir. Le gardien refusa en disant qu'il avait reçu les ordres les plus sévères de n'ouvrir pour personne. Mon mari le prit alors par les deux épaules en lui ordonnant de chercher sa clef et d'ouvrir... Le malheureux tout tremblant finit par se rendre à l'injonction qui lui fut faite si péremptoirement,



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE. 1869.

mais au lieu de voir le champ libre devant eux, le petit groupe vit une foule immense stationnant sur la place et un orateur juché je ne sais où qui hurlait une harangue incendiaire. Cette foule tournait heureusement le dos au Louvre, de sorte que personne ne s'aperçut de la sortie des fugitifs. On se glissa tant bien que mal à travers les groupes et on tâcha d'aviser un fiacre pour y placer l'Impératrice et Sa compagne. Enfin un automédon parut — on le hêla et on fit monter ces dames. A ce moment un gamin se retourna et regardant celles-ci se mit à crier „tiens l'Impératrice" — mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que mon mari l'empoigna et le serra si fort qu'il risqua de l'étrangler et le Chevalier Nigra, donnant au cocher une adresse qui lui avait été indiquée, lui intima l'ordre de filer tant que son cheval pouvait marcher ... et voilà la voiture partant au grand trot et ces messieurs là debout, la suivant des yeux et se demandant avec une angoisse extrême si l'Impératrice arriverait à bon port et si Elle parviendrait à quitter la France sans être arrêtée!

Voilà ce qui s'était passé. L'Impératrice, ou pour mieux dire, Madame Lebreton, avait donné l'adresse d'une amie à elle, personne fort peu connue, où elle pensait avec raison que personne n'irait chercher Sa Majesté. Hélas! Madame X n'y était pas ... on se rendit à une autre adresse et là également on trouva porte close — alors l'Impératrice eut l'idée d'aller chez le Docteur

Thomas Ewans, qui habitait sa propre villa dans l'Avenue de l'Impératrice et de lui demander asile. Le Docteur Ewans était heureusement chez lui. Il reçut l'auguste fugitive à bras ouverts, mais il Lui conseilla de ne pas rester à Paris et de partir incontinent, en Lui disant qu'il l'accompagnerait. Il fit atteler son landau et au bout de vingt minutes celui-ci avança et voilà nos trois voyageurs en route! Le Docteur Ewans dirigeait leurs pas du côté de la mer avec l'intention de faire embarquer l'Impératrice pour l'Angleterre. J'ignore les détails de ce voyage — je sais seulement qu'on eut quelque peine à fréter un bateau et qu'un Americain, ami du Docteur Ewans, qu'on rencontra fort heureusement et qui avait son petit Yacht sur la côte, se chargea de transporter Sa Majesté et Madame Lebreton. La traversée fut épouvantable et l'Impératrice m'a dit qu'Elle était convaincue à un certain moment qu'ils allaient sombrer et qu'Elle faisait la réflexion combien il était inutile de vouloir échapper à son sort... Qu'Elle fût écharpée par la populace aux Tuileries ou engloutie dans la mer, peu importait. — Ses prévisions ne s'accomplirent pas — je ne dis pas Ses craintes, parceque l'Impératrice n'a jamais connu la crainte pour Sa personne — et Elle débarqua saine et sauve sur le sol britannique, c'est-à-dire à Hastings, où nous la trouvâmes installée si misérablement. La hâte du départ avait été telle, vu la foule qui à tout instant menaçait d'entrer dans le palais des Tuileries, que

mon mari et Nigra avaient à peine laissé le temps à l'Impératrice d'emporter le stricte nécessaire, en lui disant qu'ils s'empresseraient de faire suivre ses femmes de chambre avec tout ce qu'il fallait, dès qu'ils recevraient avis de l'endroit où Elle avait atterri. Sa Majesté avait télégraphié dès Son débarquement, mais pour le moment Elle était dénuée de tout et nous avons été obligées, la Duchesse de Mouchy et moi, en rentrant à Londres, de Lui expédier de suite du linge à nous et quelques objets de toilette. La République était proclamée en France — l'Empereur était prisonnier à Wilhelmshöhe — et le dernier espoir, si toutefois on pouvait conserver une lueur d'espoir, était en Bazaine qui tenait avec cent cinquante mille hommes à Metz! — Je dois à la vérité d'avouer que l'Impératrice ne comptait guère sur lui. — Comme vis-à-vis de l'armée Elle était encore Régente, celle-ci n'ayant pas été déliée de son serment de fidélité à l'Empereur, Elle ne pouvait Se rendre, comme Elle en aurait eu le désir, à Wilhelmshöhe et Elle dut même, par ordre de l'Empereur, rester en Angleterre avec le Prince Impérial. Le séjour à Hastings fut de courte durée, mais pas assez court cependant pour qu'un grave incident qui eut une partie incalculable ne s'y produisît. Le Prince allant se promener sur la plage avec son précepteur, Monsieur Filon, fut accosté par un individu qui, en le saluant respectueusement, lui dit: „Monseigneur, je suis Français — je suis dévoué à l'Empire et je vais

partir pour Wilhelmshöhe où j'espère avoir le bonheur de pouvoir présenter mes devoirs comme sujet fidèle à l'Empereur. Voici une photographie de Hastings, représentant la plage avec les maisons qui la longent... je compte la remettre à Sa Majesté et si Votre Altesse Impériale voulait y apposer Son nom, j'apporterais ainsi à l'Empereur un souvenir qui Lui fera sans doute grand plaisir. Mon nom est Régnier!" Monsieur Filon, ne voyant pas d'obstacle à ce que le Prince signât cette photographie, pria Monsieur Régnier de les suivre jusqu'à l'hôtel et là, dans le bureau du dit hôtel, le Prince écrivit ces mots: „Cher Papa, voici la maison que nous habitons. Je vous embrasse. Louis." Monsieur Régnier se retira, paraissant aussi heureux que reconnaissant et on ne le revit plus. — L'Impératrice, à Laquelle l'incident fut relaté, dit au précepteur Monsieur Filon: „une autre fois je vous prie de ne pas laisser signer le Prince sans m'en avoir préalablement informée!" Elle avait bien raison!

En attendant on chercha à caser l'Impératrice et Son fils et il se présenta un nommé Monsieur Strüde, qui possédait une grande habitation à Chislehurst dans les environs de Londres et qui, grand partisan de l'Empire, déclara être prêt à la louer pour un prix très acceptable. On accepta son offre et bientôt l'Impératrice alla s'y installer. C'était une grande villa meublée richement et située dans un beau parc avec de belles pelouses et des arbres séculaires. Il y avait pas mal de

parterres de fleurs autour de la maison, le tout était bien tenu, mais je ne sais trop pourquoi, cela donnait l'impression de la tristesse! — Souvent nous allions voir l'Impératrice à Chislehurst et prendre le thé avec Elle. Que de tristes heures nous avons passées là ensemble à deviser sur les malheurs qui s'étaient abattus sur la France et sur l'Empereur! — Nos regards étaient tournés vers Metz, où Bazaine tenait avec le gros de son armée! A Londres nous vivions très tranquillement et excepté quelques amis nous ne voyions pas grand monde. La Duchesse de Mouchy et moi, nous avions cependant décidé de demander à être reçues par la vieille Duchesse de Cambridge, qui était très sympathique à la France et une adversaire enragée de la Prusse depuis la guerre de 1866, qui avait enlevé le trône à son neveu, le Roi de Hanovre, et enlevé à un autre neveu, le Duc de Nassau, son Duché. — Pour ma part, j'avais une sympathie toute particulière pour la famille de Cambridge par souvenir pour mon Grandpère qui, pendant son séjour en Angleterre, n'avait eu qu'à se louer des bontés dont celle-ci l'avait comblé et c'est avec un véritable plaisir que nous nous rendîmes un jour à Kew, où habitait la Duchesse, pour lui rendre nos devoirs. Elle nous reçut avec une bienveillance extrême et nous invita à dîner en famille quelques jours plus tard. Comme je n'avais emporté que des robes du matin et que j'hésitais à en faire faire une nouvelle, la Duchesse de Mouchy, qui avait deux

robes du soir dans ses malles, me proposa de m'en prêter une. J'acceptai. Je ne comprends pas aujourd'hui comment on a fait pour ajuster à mon usage un corsage de mon amie qui était très forte, tandis qu'à cette époque j'étais d'une maigreur désespérante. On fit quelques pinces et, chose inouïe, cela réussit à souhait! Non seulement que je pus mettre le corsage sans y paraître perdue, mais la Duchesse put le remettre plus tard!!! — Lord Granville venait nous voir souvent et je me souviens des discussions très vives que j'avais toujours avec lui au sujet des Prussiens que je n'aimais pas et que lui admirait beaucoup. En général toute l'Angleterre était partie d'enthousiasme pour l'Allemagne à commencer par la Reine et le Prince de Galles. La Princesse de Galles et la famille Cambridge seules faisaient exception. Actuellement la Reine me semble avoir joliment changé d'opinion, ainsi que Son fils! La Duchesse de Devonshire était prussophile de la tête aux pieds et son mari était allé dans le camp allemand pour suivre les opérations de ce côté là. Ces mêmes personnes avaient cependant fait tout au monde pour être invitées à Compiègne et allaient plusieurs fois par an à Paris où on les fêtait, tandis qu'elles se seraient bien gardées d'aller à Berlin!

Un spectacle étonnant était celui donné par quelques Français qui, au lieu d'aller se battre, traînaient leurs souliers avec une indifférence et une légèreté coupables dans les rues de Londres

— voir même les théâtres et autres lieux publics! — J'en étais réellement indignée. — Messieurs de Caumont, La Force et de Lambertye, faisaient en particulier l'objet de mon mépris et si je n'ai pas eu de prise de bec avec eux, c'est que leur tournant le dos je n'avais pas l'occasion de leur parler. — Mon mari avait quitté Paris et s'était rendu avec tout le corps diplomatique à Bordeaux, où siégeait le Gouvernement Provisoire à la tête duquel était Gambetta.

Un jour que nous déjeunions tristement ensemble, la Duchesse de Mouchy et moi, de mauvais plats anglais qui commençaient déjà à nous écoeurer, la porte de notre petite salle à manger s'ouvrit et nous vîmes paraître le capitaine de vaisseau Duperré, qui était auprès du Prince Impérial et dont la figure pas mal bouleversée nous émut vivement. Il s'assit devant nous et nous dit: „Savez-vous qui est arrivé ce matin à Chislehurst?" Nous nous écriâmes: „l'Empereur!" — „Quelle idée", répondit Duperré, „c'est le Général Bourbaki!" — Notre stupéfaction fut telle que nous restâmes bouches béantes! Les questions enfin se pressèrent sur nos lèvres, mais Duperré ne sut que nous dire que le Général avait quitté Metz par ordre de Bazaine, avait traversé les lignes de l'armée allemande dans un break de l'État Major qui l'avait attendu à l'une des portes de l'enceinte fortifiée et qu'il était arrivé à Chislehurst où l'on nous demandait de venir. Lui même était parti précipitamment de

là-bas pour nous apporter cette nouvelle et comme il avait à faire en ville, ne pouvait nous y accompagner. Nous convenîmes de prendre le premier train qui devait partir dans une heure et Duperré nous quitta. — Monsieur de La Rive parut peu d'instants après. Il venait d'arriver de Paris. Nous étions encore sous le coup de la nouvelle étonnante qui venait de nous être donnée et nous en fîmes part à notre ami, lequel comme nous, en fut renversé, ne pouvant s'expliquer comment le Général Bourbaki avait réussi à s'évader de la place et quelle pouvait être la raison qui avait pu décider le Maréchal Bazaine à l'envoyer en Angleterre auprès de l'Impératrice. Il nous demanda si la chose devait être tenue absolument secrète et si nous croyions qu'il pourrait la communiquer au Duc d'Aumale, chez lequel il devait se rendre dans le courant de la soirée à Twickenham. La Duchesse de Mouchy dit qu'elle n'y voyait aucun obstacle, le Duc d'Aumale étant certainement du nombre de ceux, auxquels on pouvait communiquer une nouvelle touchant l'armée française et qu'il suffirait de lui demander de la garder pour lui. Monsieur de La Rive partit et nous de même. Lui pour Twickenham, nous pour Charing Cross où nous allions prendre le train pour Chislehurst. Arrivées au guichet pour prendre nos billets, la Duchesse de Mouchy me pria de les payer ... je la regardai avec effroi ... pas plus qu'elle je n'avais emporté d'argent et nous voilà obligées de dire à l'employé que nous

avions oublié nos bourses à la maison... Très aimablement celui-ci nous exprima ses regrets, mais nous déclara en même temps, qu'il lui était impossible de nous délivrer des billets à credit! Je proposai de lui laisser une bague ornée d'un diamant en gage — il hocha la tête et me rendit celle-ci que je lui tendais d'un air suppliant. Voyant que rien n'y faisait, je pris mon courage à deux mains et avisant un monsieur fort bien mis et ayant l'air très comme-il-faut, je m'approchai de lui en lui disant: „Monsieur — la dame que voilà et moi, nous avons oublié d'emporter de l'argent. C'est Madame la Duchesse de Mouchy, et moi je suis la Princesse de Metternich — nous demeurons à Fleming's Fleet Street et nous devons nous rendre à Chislehurst auprès de l'Impératrice Eugénie — voulez-vous être assez bon et assez généreux pour nous payer nos billets?" — Le Monsieur s'exécuta de la façon la plus gracieuse. Je le priai de nous donner son adresse afin de lui faire tenir le soir même la somme qu'il avait bien voulu nous avancer — il s'y refusa en disant que véritablement cela ne valait pas la peine, mais j'insistai en l'assurant que dans ce cas nous ne pouvions accepter son prêt et qu'il nous mettrait par là dans le plus cruel embarras. Enfin il tira sa carte et je n'ai pas besoin de dire que cette fois nous n'oubliâmes pas de payer.

Vers quatre heures nous étions à Chislehurst et en entrant dans la galerie qui longeait les salons, je me trouvai en face du Général Bourbaki

lequel, pâle et livide, marchait à grands pas de long en large. La Duchesse et moi, nous nous arrêtâmes pour lui serrer la main, puis on nous fit entrer chez l'Impératrice qui était effondrée dans un fauteuil et se tenait la tête — Elle leva les yeux sur nous en nous criant: „eh! que dites-vous encore de cela?" — Voilà comment Sa Majesté nous raconta ce qui s'était passé. Le Maréchal Bazaine aurait fait appeler le Général Bourbaki et lui aurait dit de partir pour Chislehurst, afin de se rendre auprès de l'Impératrice-Régente, dont il recevrait les ordres. Sur ce il lui remit un écrit qui portait l'en-tête „Le Maréchal Bazaine commandant en chef de l'armée" et dans lequel il était dit: „Le Général Bourbaki par ordre du Maréchal a à se rendre en Angleterre à Chislehurst où il prendra les ordres de Sa Majesté l'Impératrice-Régente." Signé: „Bazaine". En remettant ce pli au Général Bourbaki, le Maréchal le lui reprit, gratta la date qu'il avait mise et antidata. Le Général demanda comment il ferait pour quitter la place, le Maréchal lui répondit que tout était arrangé — qu'il avait à endosser l'uniforme de médicin militaire allemand qu'il tenait à sa disposition et qu'il lui donnerait pour continuer le voyage, lorsqu'il aurait dépassé les lignes allemandes, un costume civil. Le Maréchal lui prêta ses propres vêtements. — Je ne me souviens plus exactement si le Maréchal a dit au Général, qu'il avait reçu d'un certain Régnier, qui était arrivé jusqu'à lui, une photographie représentant

la plage de Hastings, sur laquelle le Prince Impérial avait tracé quelques lignes par lesquelles cet individu se recommandait comme envoyé de l'Impératrice-Régente, toujours est-il que cette photographie signée aurait servi de laisser-passer à Régnier!!... La chose est inexplicable. — Le Maréchal s'est-il laissé prendre par cet intrigant ou bien a-t-il fait semblant vis-à-vis de Bourbaki d'avoir reçu un ordre formal afin de se débarasser de lui en lui faisant quitter Metz, parceque le Général poussait à une sortie, toujours est-il que la fameuse photographie qui semblait si inoffensive, a joué un rôle dans cette affaire embrouillée, puisque je me rappelle en avoir entendu parler dans le désarroi causé par la venue du Général. — Bourbaki s'était présenté chez l'Impératrice et voilà comment: Sa Majesté était dans Sa chambre lorsqu'Elle vit apparaître Madame Lebreton, qui entra chez Elle en coup de vent en s'écriant les yeux hagards: „Madame, mon frère est ici!" L'Impératrice, croyant à un accès de folie de Sa dame d'honneur, se leva, alla vers elle et lui dit en lui prenant les deux mains: „allons, ma pauvre amie, calmez-vous — votre frère, le Général, est à Metz" ... sur quoi Madame Lebreton répondit: „je ne suis pas folle, Madame, et tenez," ajouta-t-elle en ouvrant la porte qui donnait sur le couloir, „le voilà!" — Le Général parut et l'Impératrice resta pétrifiée devant lui et lui demanda: „que venez vous faire ici?" — „Mais Madame", répondit le Général tremblant, „voici un écrit du

Maréchal Bazaine qui m'ordonne de venir auprès de Votre Majesté pour prendre Ses ordres!" — „Mes ordres", s'écria l'Impératrice, „mais quels ordres, je n'en ai pas à vous donner, je ne sais rien... que m'apportez-vous, que veut le Maréchal, que demande-t-il?" — „Madame, je ne sais rien, voici l'écrit" — et il éclata en sanglots, „tout ce que je sais, c'est que je suis déshonoré devant l'armée car j'ai quitté mes soldats devant l'ennemi!" — Voilà en quatre mots le drame qui s'est joué entre Bazaine et Bourbaki et dont d'autres que moi ont eu la clef plus tard dans le procès fait au Maréchal après la guerre — et qui certes a été une des causes qui l'on fait condamner. Quand nous quittâmes l'Impératrice, nous revîmes le malheureux Général Bourbaki qui arpentait la galerie comme un lion en cage, affublé des vêtements beaucoup trop larges du Maréchal Bazaine et qui certes aurait paru ridicule en toute autre occasion. Les larmes dans la voix il ne cessait de crier: „déshonoré! lâche, c'est horrible, c'est affreux, que faire, que devenir, il ne me reste qu'à me brûler la cervelle!" — C'était navrant. Je me suis approchée de lui et je lui ai pris la main en lui disant: „ne parlez donc pas de déshonneur ni de lâcheté, Général, vous divaguez, — comment, vous avez là un écrit en main signé par le Maréchal dans lequel votre chef vous donne l'ordre de partir — vous êtes soldat et vous avez obéi — vous n'avez pas autre chose à faire. Celui qui vous a renvoyé est seul

responsable et j'ai bien peur que le Maréchal ne soit coupable — je ne veux pas dire davantage. L'avenir nous dira ce qui en a été — mais croyez-moi, partez, partez tout-desuite et allez à Bordeaux pour vous mettre à la disposition du Gouvernement provisoire en racontant simplement les faits!" — Le Général me serra la main et m'embrassa en me disant: „vous avez raison, je partirai!" et il alla prendre congé de l'Impératrice et le soir même il avait quitté l'Angleterre. —

Le même soir Monsieur de La Rive vint à l'hôtel et nous raconta comme quoi le Duc d'Aumale, auquel il avait dit que le Général Bourbaki venait d'arriver à Chislehurst n'avait pas voulu le croire et que, lorsqu'il lui avait donné la nouvelle comme venant de source certaine, la Duchesse de Mouchy la lui ayant donnée, il se serait écrié: „Ah voilà bien de ces racontars de femmes! Elles se figurent des choses impossibles. Où la Duchesse a-t-elle bien pu prendre cela?" — Monsieur de La Rive, par un sentiment de discrétion exagérée, ne voulut pas dire au Duc d'Aumale que le capitaine Duperré était venu nous apporter la nouvelle. — Le lendemain matin le Duc d'Aumale vint à Londres et alla trouver Monsieur de la Rive et lui dit en entrant chez lui: „Ma foi, vous avez raison et je fais amende honorable à la Duchesse de Mouchy, — en effet, Bourbaki a été à Chislehurst! . . . quel mystère se cache donc là dessous?"

Il a été même de dévoiler le mystère, puisque

c'est lui qui présidait le conseil de guerre à Versailles.

Nous étions à la mi-Octobre, mes enfants ne pouvaient pas prolonger leur séjour au Johannisberg et la guerre n'ayant pas l'air de tirer à sa fin, loin de là, mon mari me conseilla de rentrer en Autriche, car lui-même étant obligé de rester à Bordeaux indéfiniment, je n'avais plus aucune raison de l'attendre et le 20 Octobre je me mis en route pour Vienne après avoir pris congé de l'Impératrice et en Lui promettant de revenir La voir avec mon mari.

L'Ambassadeur d'Autriche — le Comte Rodolphe Apponyi — qui craignait que je ne lui cause des ennuis diplomatiques pendant mon séjour à Londres, ne put cacher sa joie en me voyant partir. Je crois cependant que ses craintes étaient exagérées, car je ne sache pas que je lui aie donné l'occasion d'intervenir jamais. D'ailleurs je ne l'ai vu qu'une fois durant les six semaines que j'ai passées à Londres.

III. EN AUTRICHE

Arrivée à Vienne je me suis installée à la Villa au Rennweg et j'y reçus une lettre de mon mari dans laquelle il m'annonça la venue de Monsieur Jules de Serres, un ingénieur français, qui avec Monsieur Freycinet avait été nommé inspecteur dirigeant de l'armée!

Gambetta avait eu cette singulière idée. Monsieur de Serres venait à Vienne, ou, pour mieux dire, y revenait, car il faisait partie de l'administration des chemins de fer du Sud en Autriche, et je crois me rappeler qu'il y était envoyé par le Gouvernement provisoire pour y faire des achats de fusils et de matériel de guerre!... Je n'en suis cependant pas absolument sûre. — Monsieur de Serres vint me voir pour m'apporter des nouvelles de mon mari. Il me parla avec une singulière assurance de ses talents d'organisation et me dit qu'entre lui et Monsieur de Freycinet ils allaient réorganiser l'armée et que Gambetta était décidé à continuer la résistance avec la plus grande énergie. Monsieur de Serres semblait croire que le nom magique de la République suffisait à lui seul pour relever tous les courages et pour assurer la victoire. Il me fit l'effet d'un beau parleur et ne m'inspira aucune confiance. — Je racontai mon entrevue le soir même qu'elle avait eu lieu à Monsieur de Mosbourg qui était chargé d'affaires de France et il abonda

dans mon sens. Les nouvelles continuaient à être déplorables, Metz s'était rendu. Il ne restait plus que l'armée de la Loire retranchée derrière Orléans et Bourbaki allait prendre le commandement d'un nouveau corps d'armée qui devait se diriger du côté de Belfort. Paris était investi — bref — la situation devenait de jour en jour plus désespérée. L'Autriche a un certain moment avait voulu intervenir jadis... elle en fut empêchée alors... par la Russie! Lorsque le Gouvernement autrichien parla d'arrêter la Prusse et de se mettre du côté de la France, le Gouvernement russe lui fit savoir que le jour où nous viendrions en aide à celle-ci, il enverrait ses troupes en Galicie! ... Or, au lieu d'une guerre il y en aurait eu deux et l'Autriche se vit forcée de renoncer à venir en aide aux Français! — Cela n'empêcha pas que 28 ans plus tard la France entière a acclamé les Russes comme leurs sauveurs et leurs meilleurs amis! ... Je signale ce fait de l'intervention proposée par nous, parce que personne ne semble plus s'en souvenir. Quant à son exactitude, j'en réponds.

Lorsque la paix fut signée, mon mari quitta Bordeaux et vint me réjoindre à Vienne à la fin de Mars. Monsieur de Beust qui était alors à la tête des affaires, lui annonça qu'on le maintenait comme Ambassadeur mais qu'il n'aurait à retourner en France que si le Gouvernement de la République s'établissait sous une présidence organisée et donnant des garanties de stabilité. Cette perspective

ne nous séduisit guère et mon mari me dit qu'il verrait s'il pourrait continuer à rester à Paris, mais qu'il en doutait, parce qu'il était convaincu qu'on le tiendrait en méfiance d'autant plus qu'il était décidé à maintenir ses relations avec l'Empereur et l'Impératrice. — La commune sévissait et un beau matin le journal nous apprit que Paris était en flammes. On ajoutait que les maisons de l'Impératrice rue de l'Elysée avaient été incendiées! . . . Nous nous regardâmes et tranquillement, comme s'il s'agissait d'une chose qui ne nous touchait pas directement, nous nous sommes dits: „eh bien! tout aura brûlé!". Les terribles événements auxquels nous avions assisté, nous avaient bronzés et la perte d'un mobilier, de bibelots et de vêtements nous laissait fort indifférents. Nous avons été récompensés de notre stoïcisme. L'hôtel que nous habitions avait été respecté et nous avons retrouvé plus tard toutes nos affaires. — L'investissement de Paris avait pour nous un côté fort désagréable, c'est que nous avions laissé là-bas nos vêtements d'arrière-saison et d'hiver, de sorte que nous avons été obligés de nous reconstituer une garderobe complète. J'étais partie au mois d'Août avec précipitation et je n'avais emporté que le stricte nécessaire. Richard avait pu faire plus ample provision, car, étant resté après mon départ, il avait quitté Paris 24 heures avant l'investissement; cependant personne ne pouvant supposer que la défense se prolonge aussi longtemps, lui aussi a été pris à

l'improviste et il lui a fallu faire pas mal d'acquisitions de vêtements et d'objets de toilette, — ce qui ne laissait pas d'être fort ennuyeux. — Lorsque la paix fut signée et que Monsieur Thiers fût nommé Président de la République, Monsieur de Beust demanda au Gouvernement français s'il lui convenait de recevoir le Prince de Metternich comme Ambassadeur d'Autriche et la réponse ayant été gracieusement affirmative, mon mari retourna à Paris dans le courant de l'été 1871. Monsieur Thiers le reçut fort aimablement en lui faisant force protestations d'amitié, et en l'assurant du plaisir qu'il éprouvait en voyant revenir un diplomate aussi sympathique à la France, et en lui disant en même temps qu'il comprendrait parfaitement qu'il continuât à conserver ses rélations personnelles avec ses amis d'autrefois en comptant absolument sur sa loyauté pour tout ce qui touchait aux affaires et à la politique. Madame Thiers, qui était ce qu'on appelle vulgairement une „pimbêche", reçut mon mari plus froidement. Elle avait l'Empire en horreur de tout temps et avait fait toujours une opposition à outrance. Son salon de la place Saint-Georges avait été depuis la chute de Louis Philippe le centre des orléanistes. — Au mois d'Août je vins à Paris et j'allai deux jours après mon arrivée à Versailles faire ma visite officielle à Madame Thiers, mais j'avoue que rarement visite ne me fût plus pénible. Madame Thiers était une femme très froide, très compassée et elle posait d'une façon insupportable. Sous l'Empire je la

rencontrais souvent dans les salons orléanistes et particulièrement chez la Duchesse de Galliera née Brignole Sale, dont le superbe hôtel est actuellement occupé par l'Ambassade d'Autriche-Hongrie et qu'elle a légué par testament à notre Empereur. Elle était fort élégante et avait de beaux bijoux et surtout un magnifique rang de perles. Je dois à la vérité de dire qu'elle avait très bonne façon et l'air très comme-il-faut — très gratin, — c'est-à-dire vieux jeu et qu'elle affectait de continuer les modes du Faubourg Saint-Germain en ne suivant pas exactement celle du jour. Ainsi par exemple elle portait des bandeaux plats alors que les femmes avaient des cheveux frisés, et la forme de ses robes et de ses chapeaux donnait l'impression d'une protestation contre ce qu'elle appelait „la corruption de l'Empire" ! Je crois qu'elle disait même „le dévergondage" ! — Madame Thiers, quoique très sévère en paroles, passait pour avoir été plus que coquette et avoir honoré de ses faveurs le Comte Roger du Nord, ce qui avait amené de graves dissidences dans le ménage de celui-ci. Quant à Monsieur Thiers, son aimable épouse lui tenait fort peu à cœur et il la considérait comme un objet commode pour tenir son salon. Monsieur Thiers que je connaissais de longue date, puisque je l'avais vu à Bruxelles et au Johannisberg chez mon Grandpère, était au physique un tout petit homme un peu ventru qui avait une figure fine et intelligente. Derrière ses lunettes en or brillaient

des yeux qui lançaient des éclairs. Ses cheveux blancs formaient au sommet de la tête un petit toupet comme une crête de coq. — Il ressemblait étonnement au fameux type du bourgeois parisien créé par Henry Monnier sous la dénomination de „Monsieur Prudhomme". Cependant il n'aurait jamais dit comme celui-ci en recevant un sabre d'honneur de ses concitoyens: „ce sabre est le plus beau jour de ma vie." Monsieur Thiers était le plus merveilleux orateur qu'on puisse imaginer et on ne pouvait se lasser de l'écouter quand il était à la tribune. Il eût parlé des heures sans s'arrêter que personne ne s'en serait plaint. Son débit était nasillard au début, mais au bout de peu d'instants cette voix nasillarde devenait mordante et se renforçait ensuite de façon à remplir la grande salle de la Chambre des Députés. Tout le monde était suspendu à ses lèvres. Chaque mot portait. Malheur à celui qui l'interrompait. Toujours prêt à la riposte, l'interrupteur se trouvait gratifié d'une réponse qui lui fermait la bouche et mettait toute la chambre en gaîté. — Je me souviens qu'un jour Monsieur Thiers chez la Duchesse de Galliera avait répondu à quelqu'un qui reprochait alors à l'Empereur Napoléon ses agissements vis-à-vis du Saint Père et qui exprimait ses craintes au sujet de l'existence de la papauté à Rome: „eh bien, qu'il avale le Pape, pourvu qu'il en crève!" Monsieur Thiers était resté un irréconciliable orléaniste et avait l'Empire en horreur, tellement que, lorsque après la bataille

de Wörth et la démission d'Emile Ollivier la Régente lui avait fait demander s'il ne voudrait pas dans l'intérêt de la patrie en danger prendre en main les rênes du Gouvernement, il refusa carrément en déclarant que sous aucun prétexte il ne consentirait à servir l'Empire, fût-ce même pour sauver la France!

Je n'ai plus jamais revu Madame Thiers après cette visite à Versailles. Au mois de Décembre 1871 Monsieur Thiers, malgré ses protestations et assurances, avait fait glisser au Comte d'Andrássy, qui remplaçait Monsieur de Beust au Ministère des Affaires Étrangères, que les relations du Prince de Metternich avec les bonapartistes lui causaient quelque inquiétude et qu'il serait peut-être préférable que le Gouvernement autrichien nommât un autre Ambassadeur... Mon mari, qui avait eu vent de la chose, ne fit ni une ni deux et envoya à Vienne sa démission. Mon cousin Andrássy, au lieu de tenir tête à Monsieur Thiers et de lui faire savoir que le Gouvernement autrichien ne comptait d'aucune façon se soumettre à des exigeances qu'il considérait comme absurdes, et qu'après tout le Gouvernement de la République devait se trouver très honoré d'avoir un Ambassadeur à Paris au lieu d'un Ministre résident, remercia chaleureusement mon mari de lui avoir facilité la besogne, et la démission fut acceptée et ratifiée avec empressement à Monsieur Thiers. — Je crois d'ailleurs que mon mari n'aurait pas pu rester beaucoup plus longtemps et qu'un jour

ou l'autre la démission se serait imposée, parce que nous étions absolument décidés à aller voir l'Empereur et l'Impératrice aussi souvent que Leurs Majestés nous feraient l'honneur de nous appeler et de nous recevoir. —

Nous fîmes nos paquets et vers la mi-Janvier nous quittâmes Paris pour aller passer l'hiver à Menton où nous avions loué une villa qui portait le nom pompeux de „palais Carnalès" et qui avait appartenu jadis au Prince de Monaco. Ce départ, qui jadis nous eût profondément peinés, fut moins douloureux cependant, vu la nouvelle et désagréable situation dans laquelle nous nous trouvions vis-à-vis de ce nouveau Gouvernement qui nous était odieux. Cependant on ne quitte pas sans une grande émotion un endroit où l'on a passé douze des plus belles années de sa vie! . . . Que de bonnes relations! Que de souvenirs, que de ruines, que d'effondrements nous laissions derrière nous! . . .

En nous rendant à la gare après nous être réunis en grand nombre à un dîner d'adieu au café Voisin, dîner qui ressemblait à un repas de funérailles, nous avons passé devant les Tuileries réduites en cendres, devant l'Hôtel de Ville brûlé également et il nous semblait que les douze années que nous venions de passer à Paris n'avaient existé que dans un rêve! — L'Empire était renversé et tout, jusqu'au palais où si souvent nous avions assisté aux fêtes les plus brillantes et aux réunions les plus choisies et les plus joyeuses —

avait disparu! — La France se relèverait-elle jamais de cet immense désastre?

Aujourd'hui, vingt-huit ans après, elle prépare pour l'entrée dans le vingtième siècle une Exposition qui dépassera en splendeur, en beauté et en grandeur tout ce qu'on aura jamais vu!

ERRATA

Page	15,	ligne 9:	„quatre" brancards.
„	20,	„ 4:	„Golfe" de Gascogne.
„	31,	„ 27:	„carosses tout en glaces."
„	38,	„ 14:	la Reine Marie Amélie.
„	80,	dernière ligne:	gent.
„	91,	ligne 23:	Alexandre Dumas.
„	99,	„ 4:	Place des deux Cent-gardes.
„	145,	„ 14:	„le savetier et le financier."
„	152,	„ 5:	„la Prusse voulut" au lieu de „la Princesse voulut."

Austria

28.–
M 2

6 Bl, 201 S, :

15 Taf. (1 dpblgr., 2 fa[redacted])

Pauline, geb. Gräfin Sándor,
verh. Fürstin Richard v. M., Sohn des Klemens W.L.
war Dez 1859– Aug. 1870 Botschafter
in Paris, spielte politisch u.
gesellschaftlich am Hof Napoleons III.
eine gr. Rolle.

